

BR 120

.P58

Copy 1



LIBRARY OF CONGRESS.

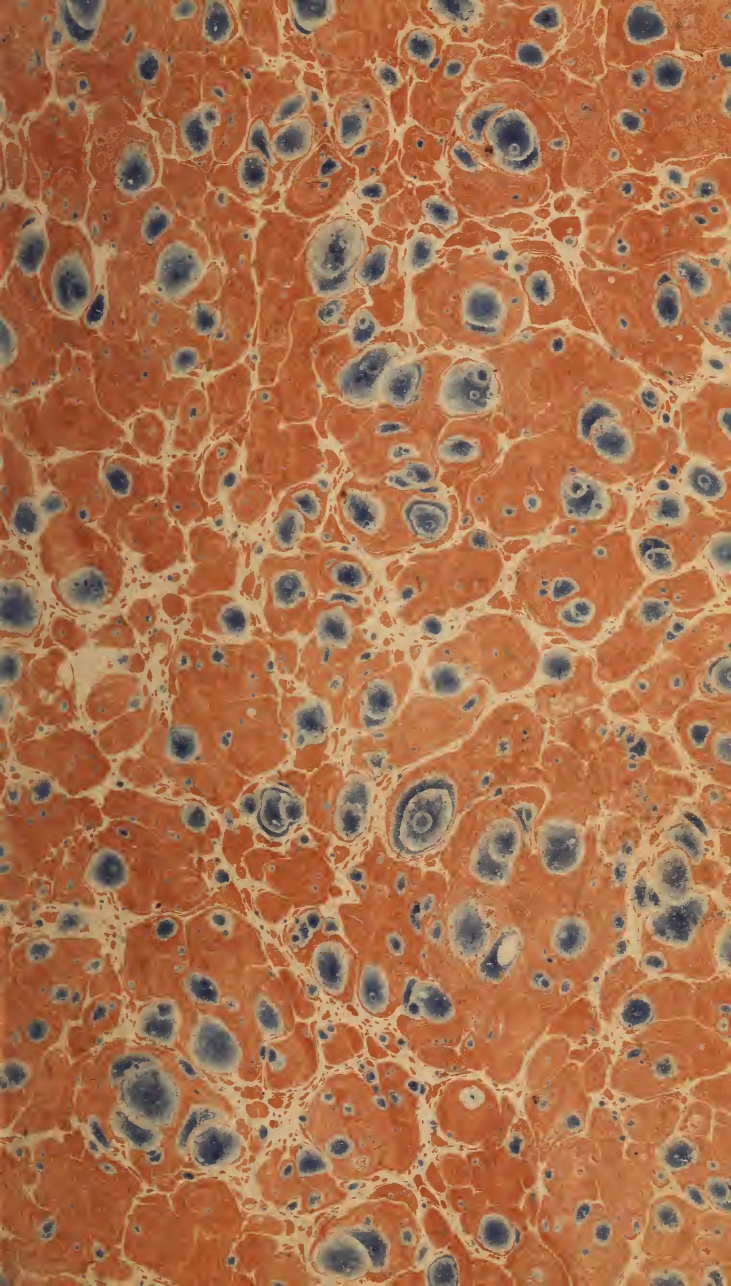
[SMITHSONIAN DEPOSIT.]

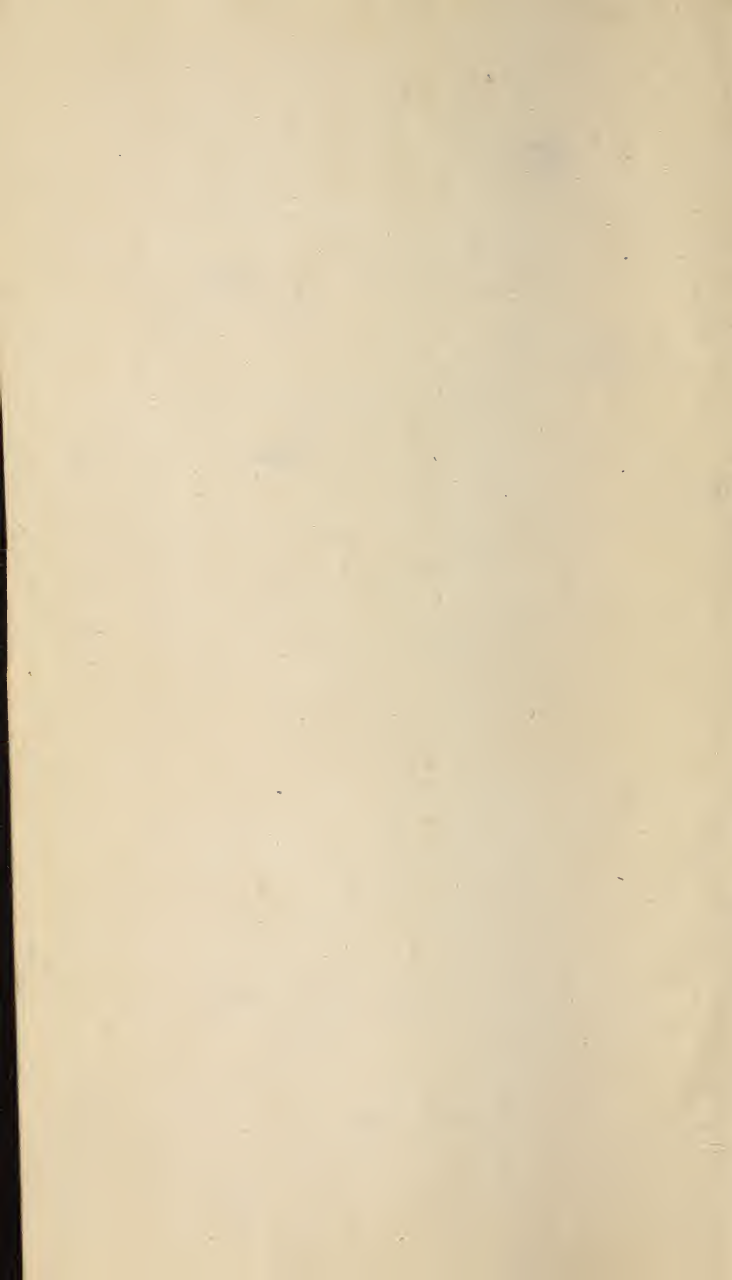
*Chap.* BR 120

*Shelf* P 58

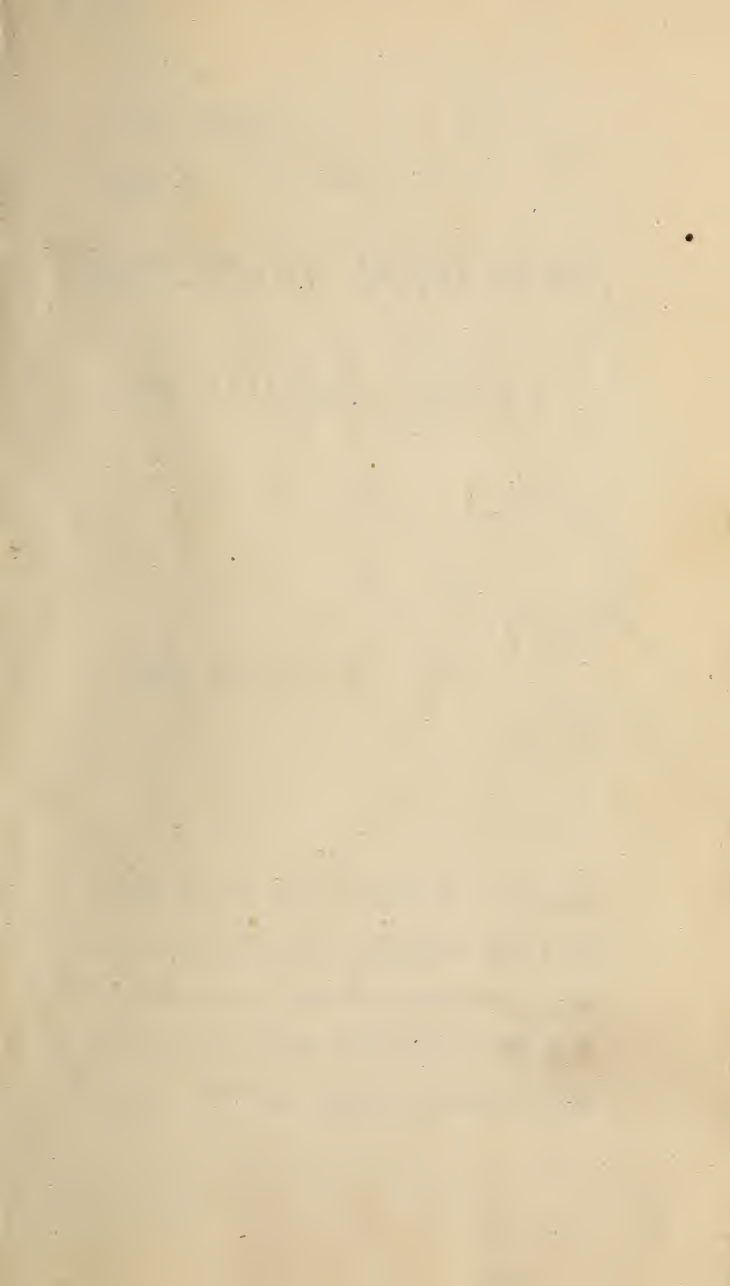
UNITED STATES OF AMERICA











BR 120  
P 58

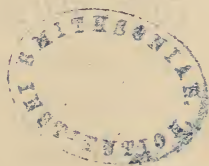
Handbook  
effects of  
Christianism  
on  
B. Porten

97.

A

MONSIEUR PORTALIS ,

CONSEILLER D'ÉTAT.



*M*ONSIEUR,

*L'ÉVÊQUE de Londres a publié  
un ouvrage sur les Heureux effets du  
Christianisme ; veuillez permettre que  
je place votre nom à la tête de la tra-  
duction. Elle ne peut paraître sous*



*de meilleurs auspices : c'est assurer  
son succès que de l'offrir au digne  
fils de l'homme illustre qui sut si bien  
servir la morale et la religion.*

*Ne voyez dans cet hommage qu'une  
faible marque de la reconnaissance*

De votre très-humble et  
très-obéissant serviteur,  
GALIGNANI.

---

## AVERTISSEMENT.

Nous croyons ne pouvoir mieux faire connaître l'excellent Ouvrage que nous donnons aujourd'hui au Public, qu'en mettant en tête la notice qu'en offre le *Monthly Repertory of English literature*, journal justement estimé qui paraît tous les mois chez PARSONS, GALIGNANI et Compagnie, Libraires, rue Vivienne. Nous y avons joint un second ouvrage du même Auteur, qui a eu les honneurs d'une dixième édition, et qui nous a paru devoir faire suite à l'autre comme il le fait dans l'original. Voici ce qu'en dit le rédacteur anglais.

Les travaux de cet excellent et vénérable Prélat semblent ne devoir connaître d'autre terme que celui de son existence. Ils sont également nombreux

et importants , et il n'en est pas un seul qui ne présente abondamment de nouvelles preuves des vérités religieuses, des développemens de la morale et des règles de conduite pour l'homme. Ce dernier fruit de ses veilles n'est pas au-dessous des autres. On apprendra avec plaisir qu'il a été assez bien reçu du Public pour qu'il ait fallu en donner trois éditions tirées à grand nombre dans le court espace de quelques mois. Cela prouve jusqu'à l'évidence une vérité bien consolante , c'est que quoique beaucoup de gens oublient trop légèrement les importants devoirs que leur impose le Christianisme, et ne paraissent pas trouver bon qu'on leur rappelle les dangers auxquels cet oubli les expose, il existe pourtant encore une portion nombreuse et estimable de nos concitoyens qui reçoivent avec empressement les préceptes solides de leurs



maîtres dans la foi et la morale évangélique, et qui profitent de ces précieuses leçons en les mettant en pratique.

L'Ouvrage que nous annonçons est divisé en trois sections de peu d'étendue. En voici une analyse suffisante pour en donner une idée.

Les adversaires du Christianisme ont soutenu avec plus de chaleur que de raison, et plus de préjugé que de justice que la Révélation chrétienne, en s'introduisant dans le monde, y avait amené un esprit de cruauté et d'intolérance qui devait produire des guerres, des persécutions et des massacres continuels. L'Auteur renverse cette assertion absurde, en prouvant que l'Evangile désavoue tout autre moyen de conviction que ceux de la persuasion et de la douceur, et que si quelques-uns de ses Disciples, égarés par un zèle mal entendu, se sont laissé entraîner à des

mesures sanguinaires, c'est sur eux et non sur la religion de Jésus que doit en retomber le blâme. Mais il va plus loin, il démontre de la manière la plus satisfaisante que c'est à l'Evangile que le genre humain est redevable de la paix, de la prospérité et des consolations de la vie qu'il a pour ainsi dire créées et naturalisées parmi les hommes. Il en fournit une foule d'exemples en établissant un parallèle entre les rapports domestiques d'où dépendent le bonheur ou le malheur parmi les hommes (1), particulièrement

---

(1) Nous ne pouvons ici passer sous silence les éloquents Conférences de M. l'abbé Fraissinous, suivies avec tant d'empressement à St.-Sulpice. Ce prédicateur, qui honore la chaire évangélique par ses talens et sa doctrine, a victorieusement établi, ainsi que l'Evêque de Londres, que le Christianisme avait singulièrement contribué à l'amélioration du

l'état conjugal, les rapports du père aux enfans, et la condition des esclaves considérés chez les Anciens, et de nos jours. Il est prouvé d'une manière remarquable pour chacun de ces cas en particulier, et tous en général, que le sort du genre humain a été singulièrement amélioré par les progrès de l'Evangile.

Après avoir démontré dans la première section combien visiblement et incontestablement le Christianisme a contribué à l'augmentation de la félicité du genre humain dans tous les rapports domestiques, le savant Prélat consacre la seconde à faire voir que son influence

---

sort des membres de la Société sous tous les rapports; que les habitudes et les dispositions des peuples étaient infiniment moins féroces, et conséquemment les guerres moins terribles depuis l'établissement de la Religion de Jésus-Christ.



bienfaisante n'est pas moins évidente dans les grands et importans intérêts de la vie civile et sociale.

Et d'abord, quant au Gouvernement, l'Evangile n'enjoint ni ne proscriit aucune forme particulière de gouvernement; il se contente de régler les devoirs réciproques des gouvernans et des gouvernés. L'Auteur met ensuite en opposition les principaux linéamens et les traits caractéristiques de la police, ou pour mieux dire du gouvernement civil dans les tems anciens et modernes; il fait ressortir la férocité du despotisme, la cruauté des loix, la corruption des juges qui les appliquaient, et conclut en soutenant avec raison que le Gouvernement Britannique, ainsi que celui des autres monarchies de nos jours sont infiniment supérieurs aux Gouvernemens d'autrefois. Il passe à l'examen du mode de faire la guerre, de la manière

de se conduire des conquérans à l'égard des prisonniers , et nous ne doutons pas que les lecteurs ne goûtent les preuves énergiques, quoique présentées dans un style tempéré, des avantages que le Christianisme a encore apportés au monde sous ce point de vue.

Cette section est terminée par la remarque que c'est à l'Evangile que l'on doit l'entière abolition des sacrifices humains, dont l'usage, avant que sa douce lumière eût éclairé les esprits et touché les cœurs, était répandu dans tout l'univers payen, et y moissonnait un nombre prodigieux d'infortunées victimes d'une superstition barbare.

La troisième section est consacrée à discuter cette question d'une grande importance assurément, et d'un intérêt non moindre : jusqu'à quel point la philosophie humaine peut-elle réclamer l'honneur d'avoir introduit dans la face des

choses humaines , ces heureux changemens que les Chrétiens revendiquent en faveur des principes et des préceptes évangéliques ? L'Auteur se demande ici comment la philosophie et l'humanité, qui étaient si étrangères l'une pour l'autre avant la prédication de l'Evangile , sont aujourd'hui , au dire des philosophes , tellement amies et inséparables ?

Il finit par une récapitulation générale de ses argumens , qui , à notre avis , et considérés seulement comme raisonnemens , établissent invinciblement sa thèse , que la philosophie a usurpé à cet égard une gloire à laquelle le Christianisme seul a droit.

Cette production de l'Evêque de Londres se fait remarquer par toutes les qualités que l'on trouve dans ses Ouvrages précédens. Une simplicité de style vraiment délicieuse , accompagnée d'une vigueur de touche et d'une sen-



sibilité profonde, un zèle ardent pour la religion sans la plus légère teinte de fanatisme, une franchise et une candeur qui vous invitent à le suivre dans un examen de bonne foi de la vérité qu'il veut établir, et dont il écarte soigneusement l'intolérance et l'esprit de persécution pour lequel il témoigne constamment une juste horreur.

Puisse-t-il pousser encore bien loin sa carrière, cet homme de bien, pour jouir du fruit de ses divers travaux, contempler avec satisfaction les nombreux tableaux animés par sa bienveillance et sa libéralité, et voir les préceptes qu'il a pris tant de soin d'inculquer à ses auditeurs, produire leur effet désiré, qui sera le prix le plus flatteur qu'il puisse recueillir de ses efforts, le perfectionnement des idées religieuses et morales chez l'espèce humaine !

---



# HEUREUX EFFETS DU CHRISTIANISME

Sur la Félicité temporelle du Genre  
humain.

---

## SECTION PREMIÈRE.

**I**L y a peu d'argumens contre la vérité et l'origine divine de la révélation chrétienne sur lesquels les adversaires de notre foi reviennent plus souvent et déclament avec autant de violence que cet esprit d'intolérance et de cruauté qu'ils voudraient faire passer pour son trait caractéristique, ainsi que les massacres, les guerres et les persécutions par lesquels cet esprit a, suivant eux, désolé le monde chrétien.

Sans doute, il est incontestable qu'un trop grand nombre d'hommes faisant profession du Christianisme qu'ils déshonoraient par leur caractère féroce et leur inhumanité, ont in-

sulté à l'Evangile et rendu leurs frères extrêmement malheureux ; mais il n'est pas moins incontestable aussi que pour être juste il faut reporter sur d'autres une grande partie de cette indignation dont , en général , on flétrit exclusivement les disciples de Jésus-Christ ; et que ce n'est pas sa doctrine , mais la dépravation de la nature humaine qu'il faut accuser d'avoir été persécutrice : il est certain qu'une grande partie de ces amères dissensions et de ces combats sanguinaires qu'on a communément appelés guerres de religion , et dont en conséquence on a fait porter injustement tout le blâme au Christianisme , furent aussi les produits de causes politiques , ou qu'elles y entrèrent du moins pour beaucoup. Je ne craindrais même pas d'avancer que la différence d'opinion en matière de foi offrit bien plus souvent un motif ostensible que la source réelle des calamités qu'on a cru devoir leur attribuer. Mais tout en convenant qu'elles ont pu l'être quelquefois , la doctrine évangélique n'en est pas moins , aux yeux d'un homme impartial , à l'abri de la plus légère imputation à cet égard. Quelque maux que la persécution ait faits dans le monde ( et Dieu sait qu'elle

n'en a que trop causés ), ce n'a pas été le Christ, mais quelques disciples égarés du Christ qui ont apporté le glaive sur la terre, et il ne serait pas moins injuste d'attribuer au Christianisme les fausses opinions et les mauvaises pratiques de ses sectateurs, quelque pernicieuses qu'elles fussent, que d'imputer au médecin les fatales méprises de ceux qui manipulent et administrent ses ordonnances. Les meilleures lois sont sujettes à être mal interprétées et perverties. La loi de l'Evangile a partagé ce sort. Et en même tems que quelques-uns de ses adhérens connus, entendant mal son esprit, détournaient ses préceptes de leur véritable application, quelques-uns de ses ennemis cachés ont abusé de son autorité et s'en sont fait un manteau pour couvrir leur ambition, leur ressentiment, leur cruauté et leur désir d'opprimer.

Mais l'Evangile n'en est pas moins resté pur de ce sang. En effet, il désavouait et abhorrait ces moyens contraires à la nature, dont il est aussi éloigné d'avoir besoin qu'il l'est de les ordonner; il n'autorisait d'autres voies de conviction que celles que fournit la persuasion et la mansuétude; et si quelques-



uns de ses disciples, égarés par un zèle mal entendu se sont laissés entraîner à des mesures violentes et sanguinaires, le blâme leur en reste tout entier; ni Jésus, ni sa religion n'en sont responsables (1).

Mais ce n'est pas tout, et l'apologie de notre sainte religion contre l'accusation de cruauté, ne doit pas se borner à ce que nous venons de dire. Non-seulement nous prétendons qu'elle n'a jamais été la véritable cause d'aucun des maux qui ont affligé la terre, mais qu'au contraire elle a le plus essentiellement contribué à la somme de bonheur dont peut jouir l'espèce humaine; qu'elle est non-seulement destinée par sa nature à consoler, pacifier et faire prospérer le genre humain, mais encore qu'elle a rempli ce grand but; que son influence bienfaisante sur la totalité du monde chrétien est plus ou moins visible, mais s'y est clairement manifestée, et que pour peu qu'on la considère dans tous les dif-

---

(1) Imputer des *crimes* au Christianisme, c'est, dit le célèbre roi de Prusse, dans ses Œuvres posthumes, le fait d'un *novice*. Assurément on peut l'en croire sur parole dans une assertion de ce genre.

férens points de vue sous lesquels elle s'offre d'elle-même à notre observation, ainsi que dans toutes ses différentes tendances avec les différentes conditions et les divers rapports de la vie humaine, il paraît évident qu'elle est, même dans l'état présent où elle se trouve, le bienfait le plus étendu et le plus substantiel que le Père des miséricordes ait jamais daigné, dans son ineffable bonté, verser sur les enfans des hommes.

Je dois réclamer ici l'attention de mes lecteurs, et pour leur démontrer la vérité de ces assertions, je les prie de me suivre dans un énoncé candide des faits que je vais leur présenter, et que je crois que les ennemis les plus subtils et les plus décidés de l'Évangile auraient bien de la peine à contredire (1).

---

(1) Ce n'est qu'après avoir terminé cet Essai que j'ai eu le bonheur de rencontrer deux Discours du docteur Valpy sur ce même sujet. J'ai trouvé avec beaucoup de satisfaction que non-seulement nous nous réunissions dans notre manière générale de voir, mais même dans les détails, puisque nous citons souvent l'un et l'autre les mêmes autorités tirées des anciens auteurs à l'appui de notre thèse. Je saisis avec empressement l'occasion que me fournit cette

I. On convient généralement que c'est de nos rapports domestiques que découlent, pour la plus grande partie, les peines ou les consolations de la vie humaine : parmi ces rapports, le premier en ligne, et celui qui donne naissance aux autres, est l'état du mariage ; et c'est là d'abord que le Christianisme déploie sa bienfaisante influence.

Les deux grandes sources du poison qui altérerait autrefois le bonheur conjugal chez les payens étaient la polygamie et le divorce. La première régnait chez eux, comme on le sait, et règne encore dans toutes les contrées de l'Orient. On accordait l'autre pour les motifs les plus légers ; et dans les derniers âges de Rome, ce ne furent pas seulement les gens de la lie du peuple et les libertins qui l'exercèrent au gré de leur caprice cruel, quelques-uns des caractères les plus marquans dans la république se (1) permirent la même

---

circonstance de recommander à mes lecteurs ces deux excellens discours remplis d'érudition, de remarques judicieuses, et dictées par le meilleur esprit sur un grand nombre de choses dont l'intérêt égale l'importance.

(1) Voyez l'*Appendice*, note A.

licence. Et certes pourtant la polygamie et le divorce tendaient évidemment à détruire cette confiance mutuelle, cette harmonie et cette affection, et enfin cette union constante des intérêts et des sentimens qui font le plus grand bonheur de l'état conjugal. En outre, on traitait en général chez les Anciens les femmes mariées d'une manière dure, injuste et peu généreuse: et même aujourd'hui (car l'esprit du Paganisme est toujours le même dans tous les tems et dans tous les lieux) les sauvages de l'Amérique septentrionale, ainsi que ceux dont on vient de faire la découverte dans les îles de la mer du Sud, ne considèrent guères plus leurs femmes que des esclaves ou des bêtes de somme, et les traitent en conséquence.

Ces cruautés, le Christianisme a réussi à leur opposer une digue efficace dans tous les lieux où sa doctrine est professée et suivie avec un certain degré de pureté. Il est parvenu à anéantir entièrement la polygamie, cette grande source de malheur domestique; il a restreint la dangereuse liberté du divorce au seul et unique motif qui puisse justifier la dissolution d'un nœud non moins étroit que

sacré , je veux dire la violation absolue de la condition première et fondamentale du contrat par lequel les époux sont unis , qui consiste dans la fidélité au lit conjugal (1).

---

(1) L'Historien de la *Décadence et de la chute de l'Empire Romain* s'est plu à remarquer (vol. IV , page 380 ) que le mot ambigu que contient le précepte du Christ , relativement au divorce , se prête à toutes les interprétations que la sagesse du législateur peut vouloir lui donner , et que le sens propre du mot original *πορνεια* ne peut s'appliquer strictement au péché commis contre la sainteté du mariage : mais si cet auteur eût voulu prendre la peine de consulter la 1<sup>re</sup>. aux Cor. , v. 1 , il aurait vu que le mot *πορνεια* peut non-seulement s'appliquer au péché contre le mariage , mais que c'est dans cette acception que les écrivains sacrés l'ont souvent pris en effet , entre autres dans le passage cité , où il n'est guères susceptible d'autre sens. Notre Sauveur l'emploie aussi de cette manière , S. Mathieu , V , 32 , XIX , 9. Cela étant incontestable , j'avoue qu'il m'est impossible de voir comment ce précepte du Christ peut se prêter à tout autre sens qu'au sens clair , naturel et évident qu'il présente au premier aspect ; sens dans lequel il a été constamment entendu jusqu'ici ; c'est-à-dire que le seul motif légitime du divorce est l'adultère.



Il n'a pas moins pourvu à la sûreté et à la consolation du plus faible, qu'à la souveraineté du plus fort. Il a établi précisément autant d'autorité d'un côté, et justement autant de sujétion de l'autre qu'il en faut pour prévenir ce conflit éternel qui eut été le résultat inévitable d'une parfaite égalité de pouvoir. Il ménage et pose en même tems une base pour augmenter la bonne intelligence et la tendresse par des obligations mutuelles et des concessions réciproques; et il fournit à chacun des deux conjoints de plus fréquentes occasions de déployer son attachement en gouvernant avec douceur, et en se soumettant avec joie.

On ne saurait en effet présenter une preuve plus convaincante du caractère bienveillant de notre religion, que ce respect et ces égards pour la partie de l'espèce qui en a le plus de besoin et qui jouissait le moins, avant la promulgation de l'Évangile, des privilèges attachés à l'humanité. En effet, la condition de ce sexe, au moins dans l'état conjugal, est si prodigieusement supérieure à la part qui lui avait été assignée par les payens d'autrefois et par les mahométans et les idolâtres de

nos jours , que chez eux les femmes semblent des êtres d'un rang et d'un ordre différens des hommes. Les femmes au lieu de se voir , regardées purement comme des parties nécessaires de la famille et intégrantes du domestique , confinées au travail du métier et de l'aiguille , et exclues de la plupart des jouissances et des consolations les plus essentielles de la vie ; ce qui était néanmoins la situation dans laquelle elles se trouvaient chez les nations les plus civilisées de l'antiquité ; au lieu d'être entièrement séparées de tout commerce avec le monde , emprisonnées pour leur vie dans les murailles d'un sérail où on ne les considérait que comme des instrumens de plaisir , n'ayant ni l'usage de la raison ni la prérogative d'une âme immortelle ; nées uniquement pour servir au bonheur des autres aux dépens du leur propre , pour être les esclaves des voluptés , du caprice et de la vengeance , ainsi qu'elles le sont encore aujourd'hui dans l'Orient ; les femmes , je le dis avec satisfaction , au lieu d'offrir ce tableau hideux d'avilissement , et grâce à ce que les principes et les mœurs réglés par le Christianisme ont insensiblement prévalu ,

sont admises à présent à une participation égale dans les avantages et les bienfaits de la société : on cultive leur intelligence, on forme leur jugement, on perfectionne leur goût, enfin l'on consulte partout et dans une juste proportion leur intérêt et le soin de leur bonheur dans toutes les circonstances importantes de la vie.

II. Vient ensuite dans l'ordre des rapports domestiques, celui de la paternité. On croirait qu'ici la manière de voir du genre humain devrait être partout la même, si elle le fut jamais. Tout le monde serait tenté de conclure que la nature, en enracinant dans notre sein la tendresse la plus vive pour nos rejetons, a su pourvoir efficacement à ce qu'on ne commît jamais contre eux d'acte d'inhumanité ; qu'elle a fait de l'énergie de l'amour paternel une barrière suffisante pour empêcher la puissance paternelle de la franchir. Mais il est évident, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, que la nature, quoiqu'en parlant au cœur avec toute sa force et son éloquence, n'a souvent pu se faire entendre de l'homme ou au moins le ployer à ses lois.

L'Évangile s'est trouvé plus puissant. Il a entendu les cris de l'enfance, il y a compati; il est venu au secours de ces innocentes créatures, sans défense et sans appui: de manière que c'est à la lettre et strictement parlant, un bonheur d'être né dans un pays vivant sous l'empire de sa loi.

Il est bien connu que chez plusieurs des nations payennes les plus célèbres, l'état attendrissant de l'enfance, qui a tant de besoin des sollicitudes et de la bonté d'un père, ne les obtenait pas toujours, et qu'elle était fréquemment traitée avec un degré de cruauté plus qu'ordinaire, même dans ces cas où l'humanité et la compassion auraient dû plaider le plus victorieusement en sa faveur. Chacun me devine et sent bien que je veux parler ici de la coutume d'exposer, c'est-à-dire de condamner à une mort presque certaine les enfans faibles, difformes ou malades; coutume qui fut pratiquée pendant tant de siècles, non-seulement avec impunité mais même avec applaudissemens : ce qui est regardé aujourd'hui comme le crime le plus atroce et digne du châtiment le plus sévère, l'était alors comme un expédient sage et politique, propre

à débarrasser l'état de ses membres inutiles ou à charge, et que prescrivait même quelques-uns de leurs sages et de leurs législateurs les plus célèbres. Ce barbare usage était un de ces bienfaits de cette philosophie et de ces beaux-arts que certaine classe d'écrivains nous a tant vantés (1).

Le sort des enfans qu'on laissait vivre n'était guères moins déplorable, dans certains pays, que celui des victimes condamnées à la mort. L'extrême rigueur de leur éducation passait toutes les bornes de la sévérité d'une discipline propre à former à la vertu, et était contraire à tout ce qu'inspire la tendresse

(1) La même pratique subsiste encore à la Chine, contrée si célébrée par nos philosophes modernes, pour la sagesse de ses institutions. On dit qu'on expose annuellement, dans la seule ville de Pékin, environ 9000 enfans, et à peu près le même nombre dans le reste de l'Empire. Voyez Barow, *Voyages en Chine*, pag. 170 — 176.

Chez les Hindous, on suspend les enfans aux arbres dans des corbeilles, où ils sont dévorés par des oiseaux de proie. Chez les Rajepouts de l'Inde, on laisse périr de faim les filles. Buchanan, *Mémoires sur l'Inde*, Appendice, p. 94 et 97.



naturelle aux parens. La puissance illimitée accordée aux pères s'étendait jusqu'à disposer de la liberté et même de la vie des enfans, et l'abus trop fréquent qu'ils en faisaient rendait la condition des jeunes-gens en général extrêmement pénible et dure, quelquefois même réellement misérable.

Ces inhumanités n'existent plus aujourd'hui. Rien n'est comparable à la tendresse que les parens témoignent à leurs enfans, depuis le berceau jusqu'au moment où ils les établissent, dans les contrées soumises au joug si doux de l'Évangile, et le gouvernement est si éloigné d'autoriser les individus à détruire leurs enfans, qu'il a pourvu au cas où ils seraient assez dénaturés pour les abandonner, et qu'il en devient alors le père. La puissance paternelle n'a plus que l'étendue qu'il lui faut pour l'avantage de l'éducation, qui ne conserve de sévérité que ce qu'exige la culture de la raison; et l'on peut dire qu'en général on voit subsister entre les membres âgés de la famille et les jeunes cette harmonie et cette bonne intelligence qui ressemblent aux heureux rapports que des amis ont entre eux, bien plutôt qu'à cette terrible distance

que l'autorité met entre le maître et l'esclave.

III. Mais les bienfaisans effets du Christianisme ne sont nulle part aussi visibles dans la société domestique que dans ses branches les plus inférieures, quoique peut-être les plus utiles, je veux parler de celle des serviteurs; grâce à l'esprit de mansuétude de cette religion qui s'empresse de venir au secours des infortunés qui en ont le plus de besoin, en relevant les humbles, consolant les souffrants, et rassurant un cœur contrit.

On a remarqué avec raison que dans la majeure partie des gouvernemens de l'Europe (quelque sévère que soit la constitution de plusieurs d'entre eux) la masse du peuple jouit, après tout, de plus de liberté ou d'une liberté plus réelle que celle qui faisait le partage des classes inférieures de la société dans les anciens états, même les plus libres; parce que, sauf un petit nombre d'exceptions (que l'on voit disparaître insensiblement), ces classes ont cessé d'être assujéties à la plus terrible des oppressions, la servitude domestique; tandis que dans toutes les anciennes républiques la très-grande majorité d'habi-

tans n'étoit point composée d'hommes libres, mais d'esclaves (1); et dans le fait, chaque famille n'offrait guères chez les payens qu'un petit royaume despotique. Le chef était le tyran, et les serviteurs ses misérables sujets, qu'il achetait, traitait et vendait comme son bétail, qu'il pouvait punir et torturer à son gré, et même mettre à mort sans raison et à sa fantaisie. Il est vrai que les esclaves désignés chez eux sous le nom de *vernæ* ou nés à la maison étaient quelquefois traités avec douceur, et même pourrait-on dire avec tendresse et indulgence. Mais ces favoris de la fortune ne se trouvaient qu'en bien petit nombre, comparés avec l'immense multitude de ceux qu'elle condamnait à éprouver toutes les rigueurs de leur malheureuse condition. Ces infortunés étaient en général continuellement exposés à endurer toutes les souffrances qu'un caprice cruel dictait à leur tyran. Sou-

---

(1) Dans la 110<sup>e</sup>. Olympiade, il y avait à Athènes seule 21,000 citoyens, et 400,000 esclaves. On en comptait 470,000 dans la seule petite île d'Egine. Il n'était pas rare qu'un citoyen romain, dans la classe ordinaire, possédât de 10 à 20,000 esclaves. Taylor, *Loix civiles*, pag. 436 — 7.

vent on les contraignait d'exécuter les pénibles travaux de la culture chargés de chaînes pesantes (1), ou de travailler enfermés dans des cachots , et en fournissant une tâche si peu proportionnée à leurs forces qu'elle les épuisait. Il leur fallait souffrir toutes les insultes et les injustices sans résistance et sans espoir d'y voir mettre un terme , puisqu'il n'y avait à attendre pour eux ni protection, ni justice, ni réparations (2); et ce n'était pas de leurs maîtres seulement qu'ils avaient à endurer les cruautés, c'était celles du premier venu qu'ils rencontraient. « Ils n'avaient pas de lieu » de refuge où ils pussent fuir, et personne » ne s'inquiétait de défendre leur vie. » Les mauvais traitemens qu'on se permettait à leur égard étaient évalués au même prix que le mal qu'on eût fait à une bête. On ne regardait qu'à la diminution de leur valeur et au dom-

(1) *Catenati cultores, vincti fossores*, sont des expressions que nous trouvons dans les écrivains de Rome.

(2) *Cum in servos omnia liceant, etc.*, tout étant permis à l'égard des esclaves. Sénèque, *De clementia*, I, -18.

mage qu'elle causait à leur maître, sans songer seulement à la douleur ou à la peine endurée par l'esclave lui-même. Si l'on recueillait leur témoignage, ce n'était guères qu'au milieu des tortures, et l'on paraissait croire ne pas devoir les interroger autrement. Leur maître était-il trouvé massacré dans sa maison, chaque esclave, quoique leur nombre montât souvent à plusieurs milliers, était souvent mis à mort, même ceux dont on reconnaissait l'innocence; il y a plus, ils étaient quelquefois sacrifiés à l'amusement d'une jeunesse barbare, qui se faisait un passe-tems cruel de les massacrer dans les rues et dans les grands chemins. Tels sont les effets qu'a produits la possession d'une puissance illimitée sur des êtres de notre propre espèce, et qu'elle a toujours une tendance naturelle à produire; même dans les caractères les plus bienveillans et dans les esprits les plus cultivés, à moins qu'elle ne soit contrebalancée et même subjuguée par la force d'un principe religieux (1).

Telle était la disposition des sectateurs du Paganisme envers une portion considérable

---

(1) Voyez l'Appendice, note E.



de l'espèce humaine, portion qui aurait dû trouver chez eux pitié et protection, au lieu de l'oppression la plus barbare. Le caractère que formait l'Évangile dans ses disciples était d'une nature bien différente. Dès sa première apparition sur la terre, il prodigua les consolations et les secours de toute espèce à ceux qui gémissaient sous ce joug pesant ; mais il ne le fit qu'autant que cela était compatible avec la tranquillité et le maintien de la société, que la religion chrétienne eut toujours pour principe de respecter. En effet, ses premiers apôtres ne défendirent pas expressément l'esclavage ; ils ne dirent point aux esclaves qu'ils convertissaient à la Foi que leur conversion les affranchissait et les dispensait de l'obéissance due à leurs maîtres. C'aurait été leur prêcher la doctrine la plus imprudente et la plus dangereuse tant pour les maîtres que pour les disciples ; les ennemis de la Foi n'auraient pas manqué de représenter ses apôtres comme les adversaires de toute autorité, de toute subordination, comme des perturbateurs de la paix et de l'ordre de la société. Ils eussent infailliblement armé contre eux toutes les puissances de la terre et entraîné dans une ruine

commune eux et leur religion naissante. Cette prétention n'eût pas été moins destructive et fatale pour les esclaves eux-mêmes, puisqu'elle les aurait excités à une résistance aussi vaine et inutile que violente et sanguinaire , et qu'elle aurait attiré sur leur tête infiniment plus de maux qu'ils n'en éprouvaient auparavant ; mais en outre , une pareille marche eût été diamétralement opposée au caractère distinctif et à l'esprit de la révélation chrétienne. Un de ses premiers principes fondamentaux étant de ne point intervenir ou du moins se montrer en opposition avec aucune forme particulière de gouvernement, aucune institution civile, aucune autorité reconnue et établie depuis long-tems, soit qu'elle fût civile ou domestique, mais au contraire d'inculquer une soumission tranquille et respectueuse pour tous les supérieurs légitimes ; « à toutes les ordonnances humaines en vue du seigneur (1). » Cependant, le Christianisme avait soin en même tems de poser des règles générales de conduite et des principes dirigeans d'action pour tous les rangs et toutes les conditions

---

(1) Voyez I<sup>re</sup>. de S. Pierre, 11, 13.

parmi les hommes , qui devaient corriger tranquillement et en silence, mais d'une manière efficace, les vices inhérens ou les corruptions qui s'étaient glissées dans toute espèce de puissance : l'influence de ces principes et de ces règles était telle qu'elle devait insensiblement et graduellement adoucir, effacer même les aspérités de toute espèce de gouvernement arbitraire, soit suprême, soit subordonné, et agir sur des nations ou des individus, mais en préférant de les améliorer et les réformer par la douceur, à les renverser et les détruire tout-à-coup par la violence et la force ouverte.

Un autre grand principe de cette religion céleste et de son divin auteur, était d'exiger de ses disciples une soumission d'agneau et une résignation patiente aux maux, aux souffrances et aux persécutions de toute espèce, quoique non mérités, non provoqués et injustes. « Je vous le dis : ne résistez point au mal ; bénissez ceux qui vous maudissent ; faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent, ne rendant point le mal pour le mal, ni insultes pour insultes, mais au con-

traire des bénédictions ; ne vous vengez pas vous-mêmes , mais renoncez à la colère , car il est écrit : la vengeance m'appartient ; c'est moi qui rendrai à chacun selon ses œuvres , dit le Seigneur (1). » L'exemple de notre Sauveur fut conforme à ces préceptes , lui qui , lorsqu'on l'a chargé d'injures , n'a point répondu par des injures , qui étant maltraité n'a point fait de menaces , mais s'est livré à celui qui le jugeait injustement et a remis sa cause à Dieu , qui juge toujours avec justice (2).

Avec ces idées et des sentimens de ce genre , dont toutes les pages des écrivains sacrés sont remplies , on voit quelle marche devait tenir le grand fondateur et les premiers prédicateurs du Christianisme relativement à la servitude domestique , établie depuis long-tems et en usage presque partout. Quelques duretés et quelques rigueurs cruelles qui parussent inséparablement attachées à cette condition , ils ne jugèrent pas convenable d'anéantir tout-

---

(1) S. Mathieu , v. 39 , 44. II. S. Pierre , III , 9. Rom. XII , 19.

(2) I. S. Pierre , II , 23.

à-coup l'autorité du maître et de briser brusquement les fers de l'esclave; mais ils suggérèrent à ce dernier les motifs d'acquiescement et de soumission, et à l'autre les raisons d'user avec modération et même affection de son pouvoir, bien sûrs qu'ils adouciraient pour le moment les misères de cet état et qu'ils finiraient par les écarter entièrement.

En conséquence, ils enjoignirent aux maîtres de donner à leurs serviteurs, c'est-à-dire à leurs esclaves, ce qu'il était juste et équitable de donner, et de s'abstenir de les menacer. On leur apprit pour la première fois cette grande vérité, qui ne leur avait jamais été enseignée, qu'ils avaient aussi dans le ciel un maître qui n'a acception de personne (1), qui leur demanderait un jour un compte sévère de l'usage qu'ils auraient fait du pouvoir illimité qu'ils exerçaient sur leurs malheureux frères selon la chair et l'esprit. Ils durent savoir aussi et on leur rappela souvent qu'il leur est ordonné, ainsi qu'à tous les autres disciples de Jésus-Christ, de regarder tous les hommes comme leurs frères (2), de les traiter comme

---

(1) Colloss. IV, 1. Eph. VI, 9.

(2) I. S. Pierre, III, 8.



tels, de les aimer comme eux-mêmes, de se montrer à leur égard pleins de condescendance, de douceur, de bienveillance, de commisération, d'affection vraiment fraternelle, et par conséquent d'agir de même envers leurs esclaves parce qu'ils sont des hommes.

D'un autre côté, on ordonna expressément aux esclaves, « d'être soumis et obéissans à leurs maîtres, non-seulement avec respect, non-seulement lorsqu'ils ont l'œil sur eux, comme s'ils ne pensaient qu'à plaire aux hommes, mais avec simplicité de cœur et crainte de Dieu; non-seulement à ceux qui sont bons et doux, mais même à ceux qui sont rudes, ne leur répondant point, mais se montrant fidèles en tout, non comme des serviteurs qui cherchent à plaire à leurs maîtres, mais comme des serviteurs du Christ, exécutant les ordres avec bonne volonté, comme pour le Seigneur et non pour les hommes (1). »

Le but de ces préceptes était évidemment de les tenir en garde contre toute provocation, toute négligence dans leur devoir, tout manque d'attention et de soin de la part de l'es-

---

(1) Eph. VI, 5, 8. I. S. Pierre, II, 18. Tite, II, 10.  
clave

clave, de le rendre doux, humble, patient, soumis, honnête, industrieux, fidèle; et, en désarmant ainsi la colère et se conciliant l'affection de son maître, d'adoucir autant qu'il était possible le poids de la chaîne dont il était chargé. En même tems ces esclaves avaient des encouragemens et des consolations auxquels leurs frères engagés dans le Paganisme étaient totalement étrangers : on disait aux esclaves chrétiens qu'en servant bien leurs maîtres, non-seulement ils étaient « agréables aux hommes, mais même à Dieu; qu'ils devaient se reporter pour leur récompense au tems de la glorieuse apparition du grand Dieu et de notre Sauveur Jésus-Christ; et que, soit qu'ils fussent libres, soit qu'ils fussent esclaves, chacun d'eux recevrait du Seigneur la rétribution de tout le bien qu'il aurait fait (1). »

Ces considérations étaient suffisantes pour soutenir, adoucir et fortifier leurs âmes, et les empêcher de succomber sous le poids du joug et des mauvais traitemens qu'ils avaient à éprouver dans l'esclavage; tandis que la

---

(1) Eph. VI, 6, 7, 8. Tit. II, 10, 13.

prudence, la fidélité et l'obéissance qu'on leur recommandait désarmait, ou adoucissait du moins la sévérité de leurs maîtres. Il n'y a pas de doute qu'avec ces injonctions aux esclaves, d'une part, et à leurs maîtres, de l'autre, la condition de l'esclave chrétien ne fût infiniment plus douce que celle de l'esclave payen. Et il faut avouer que partout où l'on observe avec fidélité et consciencieusement ces ordres divins, les maux de l'esclavage se trouvent singulièrement adoucis, et que c'est le moyen de le dépouiller d'une partie de ses plus poignantes atteintes.

Quand l'Empire devint chrétien, on fit des lois pour adoucir leur sort et les protéger. L'influence du gouvernement et celle de la religion continuèrent à opérer en leur faveur et préparèrent graduellement l'heureux événement qui se réalisa dans les douzième et treizième siècles à la gloire immortelle du Christianisme, c'est-à-dire l'entière extinction du système payen d'esclavage en Europe. Il faut convenir que les coutumes et l'inféodation féodale amenées dans la chrétienté par ses conquérans barbares, y introduisirent d'autres espèces de servitudes maintenues

pendant quelque-tems sous la dénomination de vilains ; mais il faut convenir aussi que ce genre d'esclavage était infiniment moins dur que l'ancien, et de plus, que cette nouvelle servitude céda insensiblement dans la plus grande partie du monde chrétien à l'esprit de l'Évangile, qui se mêla peu à peu avec le gouvernement civil et tempéra les lois, les coutumes et les usages dans tous les pays qui furent éclairés de ses lumières.

Nous sommes forcés d'avouer ici qu'il existe actuellement dans quelques parties du monde chrétien une autre sorte d'esclavage, trop semblable à celle dont le Paganisme avait autrefois introduit l'usage, c'est celui des nègres. On ne saurait le nier ; mais d'après ce que nous avons déjà vu de l'influence du Christianisme à cet égard, nous pouvons nous livrer à la consolante espérance que le même esprit bienfaisant de l'Évangile qui a éteint par degrés l'esclavage du Paganisme, délivrera encore le genre humain de toutes les espèces, et par conséquent de celle-ci en particulier, de servitudes personnelles et perpétuelles ; mais peu à peu et sans faire tort à personne, ainsi que c'est la maxime constante de notre

céleste religion, d'arriver à son but par les moyens les plus doux.

En attendant, je crois que les propriétaires des Indes Occidentales se feraient infiniment d'honneur et travailleraient même en dernière analyse pour leurs intérêts, s'ils voulaient prendre de leur propre mouvement des mesures pour l'extinction graduelle de ce trafic sur des êtres humains, également honteux et contraire au Christianisme, connu sous le nom de traite des nègres à la côte d'Afrique. La raison, la justice, l'humanité et la religion s'accordent également à le proscrire, ainsi qu'en conviennent même quelques-uns de ceux qui plaident pour la nécessité de le continuer. Je renvoie à cet égard au *Discours de M. Bryan Edwards, membre de l'Assemblée de la Jamaïque*, 19 novembre 1789. Il y reconnaît que la manière dont on se procure ces esclaves et les désastreux effets de la traite en Afrique sont précisément tels que les représentent ceux qui en demandent l'abolition. « La totalité, dit-il, ou du moins la majeure » partie de cet immense continent de l'Afrique est un champ de bataille et de désolation, un désert dont le petit nombre d'ha-



» bitans sont des loups les uns pour les autres.  
 » Je n'oserais pas contester que cette scène  
 » d'oppression, de fraude, de perfidie et de  
 » sang, si elle n'est pas originellement occa-  
 » sionnée, ne fût du moins en partie mainte-  
 » nue, car je ne dirai pas qu'elle le soit en  
 » totalité, par la traite des nègres. »

Après cet honnête et candide aveu des funestes effets de la traite, tiré, par la force de la vérité, d'un des plus ardens défenseurs de ce commerce, tout adouci néanmoins, comme il est facile de le voir, comment est-il possible qu'une nation qui professe la douce et compatissante religion de l'Évangile continue à autoriser et même à encourager ce trafic qui révolte l'humanité? C'est sûrement là une des nombreuses inconséquences de l'esprit humain, qu'il est difficile d'expliquer et impossible de justifier!

Il faut reconnaître pourtant, à l'honneur de nos compatriotes, qu'un grand nombre d'entre eux qui comprend une partie des talens les plus illustres de ce royaume et quelques-uns des hommes d'état les plus sages, les plus justes et les plus éclairés que ce pays ou tout autre ait jamais produits, ont exprimé, dans le s

termes les plus forts, combien ils abhorraient ce commerce. On les a vu laissant généreusement de côté toutes leurs dissensions politiques ( car il y avait des hommes de tous les partis , de toutes les opinions ) se réunir dans cette grande cause et insister avec une force d'argumentation et une éloquence dont l'éclat étonna tous ceux qui les entendirent, pour qu'on abolit sur-le-champ cet infame trafic. Mais ces nobles efforts sont demeurés sans succès! Un plan qui se bornait à l'abolition graduelle de la traite, paraît n'avoir pas mieux réussi. Il fut proposé, en 1796, dans la Chambre des Communes, par M Charles Ellis, homme du caractère le plus respectable, et riche propriétaire de plantations à la Jamaïque, en un mot tel qu'on ne devait pas craindre qu'il proposât rien de dangereux aux propriétaires de ce genre. Ce plan, qui paraît être sage et praticable, fut approuvé par la Chambre des Communes, et fortement recommandé par les ministres de sa Majesté aux législatures coloniales. Cependant on n'a pris aucune mesure pour le réaliser, du moins à ma connaissance.

Et c'est une chose vraiment déplorable,

parce qu'il n'y a rien de plus évident que si l'on eût écarté peu à peu l'importation des esclaves d'Afrique par de salutaires réglemens à cet effet, et que l'on eût eu soin d'encourager en même tems l'accroissement naturel des nègres déjà importés en les traitant partout comme le font déjà, dans certains endroits, quelques dignes propriétaires, avec douceur et bonté, si l'on eût continué d'émettre en leur faveur des lois humaines, équitables et protectrices, et que l'on se fût occupé surtout avec zèle de leur instruction morale et religieuse, en chargeant quelques ecclésiastiques de cette honorable tâche, ce qui au reste avait été fortement recommandé par le gouvernement Britannique à ses colonies, mais ce que l'on a trop négligé; si, dis-je, des mesures de ce genre eussent été généralement adoptées et suivies avec persévérance, on aurait aisément entretenu un nombre d'esclaves suffisant pour tous les besoins raisonnables des Indes Occidentales, qui se bornent à la culture (1),

---

(1) Ceci n'est pas avancé légèrement. Un grand nombre d'éloquens orateurs l'ont prouvé dans la Chambre des Communes : on l'a démontré par une

et les misères de l'esclavage en lui-même eussent été mitigées et adoucies au point de rendre la condition des Nègres inférieure,

---

enquête et l'audition de témoins devant le Conseil privé nommé pour prendre des renseignemens sur la traite des nègres en elle-même ( comité que j'ai suivi moi-même très-exactement durant l'espace de près d'une année ), et ce qui vient encore plus directement à mon but , la chose a été prouvée par le fait et l'expérience. Car il est bien connu que quelques-uns de nos riches planteurs de plusieurs de nos îles des Indes occidentales ont entretenu leur équipage de nègres pendant nombre d'années sans le secours de l'importation. Il n'est pas moins certain qu'il n'en a pas été importé non plus depuis long-tems dans tout l'Etat de Virginie , je crois même depuis la révolution d'Amérique ; et quoique le climat y soit bien moins favorable aux nègres que celui des îles , le nombre des esclaves s'est accru si rapidement et à un tel degré que cet excès de population des noirs a donné quelques inquiétudes au Gouvernement. J'ai entre mes mains des preuves authentiques et incontestables de ce que j'avance. Ces faits , du moins quant à moi , repoussent victorieusement la raison de la *nécessité* , qui est le grand argument , et en général le seul plausible pour la continuation de la traite.

seulement de très-peu de chose, à celle des pauvres laboureurs européens : on y eût gagné en même tems ce point important, que les cruautés qui accompagnent la traite des Nègres cesseraient d'être un juste objet de reproche pour ce royaume éclairé des lumières du Christianisme.

## SECTION II.

Nous avons vu, dans la section précédente, que le Christianisme a visiblement et incontestablement ajouté beaucoup au bonheur du genre humain dans tous les rapports de la vie domestique. Sa bienfaisante influence dans tous les intérêts majeurs et les transactions importantes de la vie civile et sociale, n'est pas moins évidente.

Son action a été infiniment utile et salutaire en matière de gouvernement ; non qu'il en ait enjoint ou prescrit aucune forme particulière, car il a déclaré ne vouloir s'immiscer en rien dans les royaumes d'ici bas et les divers modes d'institutions civiles ; mais en réglant les devoirs respectifs des gouvernans et des gouvernés, il avait soin de rappeler à



ces derniers que leur qualité de Chrétien ne dénouait et ne relâchait même pas leurs obligations politiques, comme quelques-uns d'eux paraissaient pencher à le croire; qu'au contraire elle les resserrait et les fortifiait; que sous quelque forme de gouvernement qu'ils vécussent, et à quelque serment de fidélité qu'ils fussent astreints avant leur conversion, ils étaient également liés après par leur promesse; que leur religion n'apportait en eux d'autre changement à cet égard que celui de les rendre encore meilleurs citoyens et sujets, et de prêter de nouvelles forces à chaque lien civil, par la sanction de l'autorité divine jointe à celle de l'autorité humaine. Ils ne devaient donc point faire usage de leur liberté spirituelle « comme d'un manteau d'iniquité, » comme d'un voile pour couvrir l'esprit de faction et de désordre, de dissension et de tumulte; comme d'un prétexte pour troubler la paix et l'ordre dans la Société : mais ils devaient se soumettre d'eux-mêmes avec patience « à toute ordonnance humaine en vue de Dieu; ils devaient se soumettre aux gouvernans sous lesquels la Providence les avait placés, et le Christianisme les trouvait,

« non-seulement pour éviter la colère des hommes , mais pour satisfaire à leur conscience. » Ils devaient obéir aux magistrats , être prêts à faire toute bonne-œuvre , à rendre à chacun ce qui lui était dû ; le tribut à qui ils devaient le tribut , les droits à qui les droits , la révérence à qui la révérence , l'honneur à qui l'honneur (1).

On exigeait de même de leurs chefs , que quelqu'illimité que pût être le pouvoir dont ils jouissaient par les lois et les constitutions de leur pays , ils le limitassent et le restreignissent eux-mêmes d'après les lois éternelles et immuables de la rectitude morale ; qu'ils observassent , dans leur conduite publique aussi bien que privée , ce que leur dictaient la justice , l'équité , la modération , la pitié , l'humanité , et cette bienveillance envers tous que l'Évangile leur prescrivait à eux-mêmes , aussi bien qu'au moindre disciple de Jésus-Christ. On leur remettait fréquemment sous les yeux leur devoir avec la plus grande liberté ; ils entendaient , et tremblaient d'un saint effroi

---

(1) I. S. Pierre , II , 16 , 23. Rom. XIII , 5 , 7. Tite , III.

en les entendant, les prédicateurs inspirés qui parlaient devant eux (1) « de la justice, de la tempérance et du jugement à venir. » On leur enseignait que l'autorité dont ils étaient revêtus leur avait été donnée d'en haut, pour « être une terreur, non afin d'empêcher les bonnes œuvres (2), mais de réprimer le mal; » qu'ils étaient les ministres de Dieu pour le bien de leurs peuples : qu'en conséquence s'ils tournaient ce pouvoir à des vues cruelles ou perverses, ils seraient comptables de cet abus aux yeux du grand maître de l'univers; qu'ils auraient à comparaître devant son tribunal avec le moindre de leurs sujets, afin d'y recevoir la récompense des bienfaits qu'ils auraient versés sur eux, ou le châtiment des maux dont ils auraient affligé le genre humain.

Il était difficile que des préceptes de ce genre, inculqués à plusieurs reprises, et profondément imprimés dans les âmes de ceux à qui ils étaient adressés, n'obtinsent pas les plus heureux résultats, et en effet ils les

---

(1) Actes, XXIV, 25.

(2) Rom. XIII, 3, 4.

ont réellement produits ; car rien de plus évident que cette vérité, que les divers modes de gouvernement établis et légitimes qui existent aujourd'hui en Europe , sont dans leur forme, ou leur manière d'administrer , et quelquefois dans toutes les deux, infiniment supérieurs à ceux de la même classe dans l'ancien monde payen, et par conséquent qu'ils font jouir ceux qui vivent sous leurs lois d'une beaucoup plus grande somme de bonheur. Il serait très-facile de prouver la vérité de cette assertion , si la nature de mon ouvrage comportait un parallèle détaillé de ces différentes constitutions politiques. Mais je me bornerai à faire contraster quelques-uns des principaux traits , et certaines formes caractéristiques et distinctives du gouvernement civil, comparés dans les tems anciens et les modernes. Cela suffira je crois pour justifier ce que j'avance.

I. Et d'abord il est bien connu , qu'à l'exception des états libres de la Grèce et de Rome , et seulement pendant un petit nombre de siècles, le genre de puissance qui domina sur la plus grande partie du monde habitable, fut un despotisme féroce , et que même les

républiques les plus célèbres ne jouirent guères jamais , au moins pendant une période de tems un peu considérable , de deux des fruits les plus doux et les plus précieux de la liberté , et sans lesquels la liberté vraiment digne de ce nom ne saurait long - tems subsister , je veux dire la tranquillité intérieure et la paix au dehors. Ces états étaient continuellement agités et déchirés au dedans par des mouvemens populaires et de sanglantes convulsions , ou exposés au dehors à des guerres interminables et jusqu'à extinction , qui détruisaient toujours leur tranquillité , et allaient même quelquefois jusqu'à compromettre leur existence. Telle était leur manière d'être , à de légères exceptions près , même dans leur meilleur état ; et dans leur décadence ils étaient désorganisés et mutilés par de si épouvantables massacres , des proscriptions si sanglantes , des plans tellement calculés et médités pour s'assassiner l'un l'autre , que le seul récit en fait peine et horreur (1).

---

(1) Voyez pour plus de renseignemens le tableau que Thucydide nous présente , liv. III<sup>e</sup> , des dissensions sanglantes , des séditions , des émeutes et



II. Il nous est aisé de voir que dans les états anciens , même les plus libres, les chefs pouvaient à peine maintenir une véritable liberté égale pour tous, répandue dans toute la masse de la population, et distribuée dans ses justes proportions, comme on la trouve dans ce royaume, suivant les divers ordres et rangs des individus composant l'association. Ils couraient toujours des dangers, soit par les menées artificieuses ou l'excès de puissance d'un petit nombre, soit par la licence et l'emportement de la multitude; et tandis qu'ils gardaient avec un soin extrême quelques avenues par lesquelles la tyrannie pouvait s'introduire, elle les surprenait sans défense sur un autre point qu'elle forçait. Leur liberté si vantée, même en la supposant telle qu'ils l'estimaient, ne s'étendait guères en général beaucoup au delà des murs de la métropole et du territoire adjacent. Elle pouvait rarement subsister sans être sous l'in-

---

des convulsions qui déchirèrent la petite île de Corfou. L'Historien nous assure que presque toutes les autres contrées de la Grèce furent travaillées dans la suite des mêmes maux. Voyez aussi *Origine des lois*, etc. vol. V, p. 74.

fluence immédiate de la législature. Les gouverneurs des provinces éloignés de l'œil du magistrat supérieur, et n'ayant point le frein qu'impose la religion, devenaient les tyrans les plus sauvages et les plus impitoyables. Le peuple infortuné, sur la tête duquel ils pesaient, était continuellement exposé au pillage, à la rapine, à l'oppression, à l'insulte et à toute espèce d'injustice. Ainsi, tandis que la liberté régnait au centre de l'état, toutes les fureurs du despotisme se faisaient sentir aux extrémités de l'empire (1).

(1) Voyez *Choix des Mémoires de l'Académie royale*, 1<sup>re</sup>. partie du vol. 1<sup>er</sup>. p. 151.

Le caractère de Verrès était celui de presque tous les Gouverneurs romains. Cicéron, en parlant des provinces, dit en général : *Populatæ, vexatæ, funditus eversæ provinciæ Socii, stipendiarii que populi Romani afflicti, miseri, jam non salutis spem, sed exitii solatium quæerunt*. In Q. Cecil. Divinat. 3. Ce qui n'est que trop confirmé par Salluste : *Ignavissimi homines, per summum scelus, omnia ea sociis adimere quæ fortissimi viri victores hostibus reliquerant; proinde quasi injuriam facere id demum esset imperio uti*. Bell. Cat. XII.

Les Athéniens traitaient aussi les cités et les îles

III . Un des principaux traits caractéristiques d'une bonne constitution est le système de lois qu'elle a établies pour la protection et la sûreté du peuple , et le réglemeut des mœurs publiques. Si nous jugeons les gouvernemens anciens d'après cette balance , nous ne les estimerons pas infiniment ; il suffira , pour les apprécier à cet égard , de jeter un coup-d'œil sur un petit nombre des lois les plus remarquables dans différentes contrées.

---

dans leur dépendance avec une inhumanité et une rigueur extrêmes. Un principe avoué chez eux et une pratique constante était de les opprimer , fatiguer et piller avec une rapacité sans pitié ; de les réduire à l'état de la dépendance la plus abjecte ; de créer et de fomenter chez elles des dissensions et des factions éternelles , pour les mettre hors d'état de se faire craindre de l'état oppresseur. Voyez *Origine des lois, des arts et des sciences*, vol. V, p. 75. Mais consultez plus particulièrement le traité curieux et réellement admirable de Xénophon , intitulé *De la République d'Athènes* , qui quoiqu'écrit pour la défense des Athéniens , présente un tableau si frappant de leur injustice , de leur cruauté et de leur tyrannie , qu'il doit fixer pour jamais l'opinion de tout homme pensant sur le caractère de ce mode de gouvernement.

Il y avait parmi les Égyptiens une loi qui non - seulement encourageait , mais même récompensait le vol (1).

Le code criminel de Dracon était , comme tout le monde le sait , hors de toute proportion avec les délits à punir, et capricieusement sévère. On disait que ses lois avaient été écrites avec du sang. Les plus légères transgressions et les crimes les plus atroces étaient punis avec la même rigueur.

Quant aux lois de Lycurgue , elles étaient , dans un grand nombre de cas , injustes et cruelles , et quelques-uns des philosophes grecs les plus célèbres les ont condamnées , comme étant calculées plutôt pour faire de braves soldats que des citoyens honnêtes et vertueux (2).

Elles encourageaient le vol , l'adultère et beaucoup d'autres actions extrêmement immorales et condamnables (3).

---

(1) Diodore de Sicile , liv. I , c. 80. Aulugelle , liv. II , c. 18.

(2) Aristote , Pol. liv. II , c. 9 , et liv. VII , c. 14. Plutarque , vie de Lycurgue , entreprend de les défendre , mais en vain.

(3) *Le règne des lois* , vol. V , p. 429. Plutarque ,

Les *Cryptia*, ou places pour se cacher, d'où les Spartiates s'élançaient sur les Ilotes et les massacraient de sang froid, furent une institution de Lycurgue, au dire d'Aristote (1). Mais ce qui met le comble à ces horreurs, c'est que non-seulement ce législateur avait permis, mais même ordonné le meurtre des enfans faibles, malades ou contrefaits (2).

Parmi les lois de Solon, il s'en trouve plusieurs contre lesquelles on pourrait faire des objections-fondées; mais une entre autres est extrêmement répréhensible; c'est celle qui, quoiqu'elle n'enjoignît pas précisément il est vrai le plus détestable des crimes, le présentait néanmoins comme une action estimable, et que le législateur encourageait autant qu'il était en lui, parce qu'en étant souillé lui-

---

vie de Lycurgue. Quelle qu'ait pu être l'*intention* du législateur, en obligeant les jeunes Spartiates à dérober leurs vivres, etc., l'*effet réel* n'en était pas moins d'encourager la ruse, la fraude, et d'exposer la propriété.

(1) Plutarque, vie de Lycurgue.

(2) *Ibidem*.



## 44 HEUREUX EFFETS

même, il voulait apparemment avoir des complices qui suivissent son exemple (1).

Dans l'île de Crète, et dans quelques autres états de la Grèce, le même crime qui attira le feu du ciel sur cinq villes coupables, était encouragé par la loi (2).

Les lois des douze tables étaient sanguinaires et cruelles, surtout par rapport aux débiteurs insolvable. En effet, après un emprisonnement de soixante jours, on pouvait les vendre comme esclaves, ou les mettre à mort et partager leurs membres entre leurs créanciers. Des hommes ingénieux et savans ont essayé, mais sans succès, d'expliquer cette loi de manière à en bannir cette atrocité (3).

---

(1) Plutarque, vie de Solon, au commencement.

(2) Plutarque de l'éducation, c. 15. Politique d'Aristote, liv. II, c. 10.

(3) Un savant critique, très-versé dans les lois civiles, a écrit sur ce sujet une dissertation fort ingénieuse, où il essaye de prouver que la loi des XII tables ne condamnait pas le débiteur insolvable à la mort, mais bien à la servitude : il devait devenir l'esclave de ses créanciers, et leur acquitter sa dette, par son travail personnel, dans la propor-

Romulus permit le meurtre des enfans , et il ne paraît pas qu'aucune loi subséquente ait défendu cet usage ; quelques personnes même pensent qu'il fut confirmé par la loi des douze tables. Au moins est-il certain que l'on pouvait commettre impunément cette barbarie , et que l'état de Rome , comme beaucoup d'autres de l'ancien monde , fut pendant plusieurs siècles arrosé de ce sang innocent de victimes immolées à une politique inhumaine (1).

La crauté de la loi romaine , à l'égard des enfans , ne s'arrêta pas là ; elle ne se contenta

tion des droits que leur créance leur donnait sur lui ; mais cette explication ingénieuse est formellement contraire aux opinions réunies de Quintilien , d'Aulugelle , de Tertullien , et de beaucoup d'autres anciens auteurs , qui tous s'accordent à soutenir le sens simple et littéral de la loi ; et il n'est guères probable qu'un jurisconsulte du 18<sup>e</sup>. siècle ait pu découvrir le sens d'une loi romaine qui a échappé aux Romains eux-mêmes. Voyez *Taylor , Commentarius de inope debitore in partes disse-* *cando* , page 15 , et les auteurs cités plus haut.

(1) Denys d'Halicarnasse , *Antiquités Romaines* , liv. 2.

pas de la destruction des enfans , elle étendit sa sévérité jusqu'aux adultes ; elle accorda au père un pouvoir illimité et sans surveillance sur ses propres enfans : elle les regardait , non pas comme des *personnes* , mais comme des *choses* ; comme une partie de la fourniture ou du mobilier du manoir de la famille , que le maître pouvait écarter , vendre ou détruire à son gré , comme toute autre chose qui se trouvait à sa discrétion. A quelques égards , la condition d'un enfant de famille était pire que celle d'un esclave. En effet , l'esclave ne pouvait être vendu qu'une seule fois , tandis qu'on pouvait vendre trois fois l'enfant , et que le père de famille avait le droit de l'emprisonner , de le faire battre de verges et même mettre à mort , sans appel à aucun autre tribunal (1). Quant aux filles , il y avait un abus de pouvoir porté jusqu'à un tel point , que l'on y trouvera sans doute un raffinement encore plus cruel que ce que l'on a vu. Le père de famille pouvait forcer sa fille mariée à répudier un mari qu'elle aimait tendre-

---

(1) Nieuport , de *Rit. Rom.* pag. 585.

ment , et dont lui-même avait approuvé le choix (1).

Mais ce qui était encore , s'il est possible , plus odieux et plus intolérable , la femme elle-même , quoique peut-être mère d'une nombreuse famille , n'était pas moins assujétie que ses enfans à l'autorité paternelle et à la volonté despotique de son époux. La loi la considérait comme sa fille ; il pouvait la garder ou la renvoyer à son gré ; il pouvait même la mettre à mort pour certains crimes , ou pour mieux dire , pour certaines fautes , dont quelques-unes même d'une nature assez légère. La faculté de divorcer était aussi , comme je l'ai déjà observé , un privilège sans bornes , accordé au mari , et qu'il exerça constamment , dans les derniers tems de la république , de la manière la plus tyrannique , et avec le caprice le plus insolent (2).

(1) *Esprit des Lois* , tom. III , liv. 26 , c. 3 , p. 75.

(2) *L'Esprit des Lois* , tom. II , pag. 88. Et la licence des femmes à cet égard ( car elles avaient aussi la faculté de divorcer ) égalait au moins celle des hommes. *Numquid jam ulla repudio erubescit* , dit Sénèque , *postquam illustres quædam ac nobiles*

Telles furent les lois des nations les plus célèbres de l'Antiquité; et comme les actes législatifs d'un pays nous présentent la peinture la plus vraie de ses mœurs, et nous offrent en même tems, sous un seul point de vue, le génie et le caractère de la totalité d'un peuple pris dans son ensemble, il ne nous sera pas difficile de nous former une opinion des anciens Payens et de leur gouvernement.

V. Et comme les lois étaient, en beaucoup de conjonctures importantes, inhumaines et vicieuses, la manière de les appliquer n'était pas moins partiële et corrompue. Ce grand boulevard de la liberté, ce puissant protecteur des droits et des privilèges des personnes et des propriétés des sujets, la jurisprudence civile et criminelle de l'état était, dans les anciennes républiques, infiniment éloignée du degré de justice et de perfection où elle se trouve aujourd'hui dans certaines contrées chrétiennes, et plus particulièrement dans la nôtre. Le traitement fait aux deux

---

*foeminae , non consulum numero , sed maritorum annos suos computant ?* Senèque, *De Beneficiis*, III, 16.

hommes



hommes les plus justes et les plus vertueux de leur tems, Socrate et Aristide, montre de quelle manière on rendait la justice à Athènes; et l'on peut inférer de la conversation bien connue que le dernier de ces hommes illustres eut avec un des juges qui le condamnèrent, quels étaient les motifs d'après lesquels les magistrats formaient ordinairement leur opinion, en qualité de juges, sur le caractère et les mérites de l'accusé (1). A Rome, particulièrement dans les derniers tems de la république, les cours de justice étaient une scène non interrompue d'iniquité, de vénalité, de partialité et de corruption, que l'on ne prenait même pas la peine de déguiser, en sorte qu'il était presque impossible à l'homme pauvre et sans crédit d'obtenir le redressement des torts les plus cruels, et que le riche, coupable des crimes les plus atroces, était à peu près sûr de l'impunité (2).

La prodigieuse supériorité de notre gouvernement, sans compter celle des autres états, dans tous ces grands et importans ar-

---

(1) Plutarque, Aristide.

(2) Voyez l'Appendice, note D.

ticles du gouvernement civil, et dans une multitude d'autres dont on pourrait donner ici la liste, est une vérité tout-à-fait incontestable. Mais ce qu'on peut assurer sans crainte d'en être démenti, c'est que cette supériorité est due en grande partie à l'influence que l'esprit du Christianisme a eue sur notre constitution civile, avec laquelle il est étroitement et essentiellement incorporé, et pour ainsi dire tissu sur le caractère de nos gouvernans ainsi que sur celui du peuple, sur l'esprit des lois ainsi que sur celui des législateurs et de ceux qui les appliquent. C'est ce qui a surtout tellement adouci et mitigé la férocité même du gouvernement arbitraire qu'on trouverait difficilement en Europe cette rigueur qu'il avait chez les payens, et qu'il manifeste encore aujourd'hui dans les royaumes de l'Afrique et de l'Asie. C'est toujours ce même esprit de l'Évangile, qui, en adoucissant l'aigreur des factions acharnées l'une contre l'autre, et leur inspirant de cette charité et de cette indulgence réciproque, a préservé jusqu'ici cette contrée de ces scènes de dévastation et de carnage qui tachent et souillent les annales de l'histoire ancienne.

C'est encore lui qui a en général retenu nos gouverneurs de provinces , et les a empêché de dépasser, dans leur administration, les bornes de l'équité et de l'humanité; qui a transmis, même dans nos colonies les plus éloignées, une portion considérable de liberté, de justice, de bien-être, de tranquillité, de sécurité et de prospérité, bénédictions toutes émanées de la mère patrie (1). C'est lui enfin qui a imprimé dans les esprits de nos juges et de nos magistrats un sentiment profond de ce qu'ils doivent à Dieu, à

---

(1) Voyez l'excellente Introduction de Mickle, en tête de la traduction de la Lusiade et les Mémoires du Major Rennell sur l'Indoustan; « Les provinces » du Bengale, dit ce dernier écrivain, également » véridique et bien informé, que nous possédons » depuis trente-trois années, ont joui pendant tout » ce laps de tems, de plus de tranquillité qu'aucune autre partie de l'Inde, et même qu'elle n'en » avait joui depuis Aureng-Zeb. C'est un fait incontestable, que les provinces du Bengale ont un meilleur gouvernement, sont dans un meilleur état de culture, et offrent des manufactures plus riches qu'aucune autre contrée de l'Asie, la Chine exceptée. » p. 106.

l'homme et à leur pays , ce respect sacré pour la droiture et la justice qui les rend éminemment impartiaux, probes et incorruptibles ; qui assure à chaque rang de la société le bienfait égal des lois, qui étend jusqu'aux plus faibles individus la protection de ces mêmes lois, et courbe sous leur joug les têtes des grands.

II. Après les maux naissans de systèmes cruels de police, civils et domestiques, de mauvaises formes de gouvernement, de lois oppressives et de formes corrompues dans l'administration de la justice, il n'y a guères de calamités plus formidables et plus affligeantes que celles de la guerre; et nous avons encore ici, sur les anciens payens, un avantage manifeste.

J'ai fait observer antérieurement, et il a été avancé quelques argumens pour établir que, dans les contrées chrétiennes, les horreurs de la guerre, le plus sévère des fléaux de la race humaine, ont été singulièrement adoucies, et que leur fréquence, leur durée et les maux qu'elles entraînent à leur suite, ont reçu de l'influence de cette religion de douceur et de mansuétude, une diminution

considérable. J'engagerai le lecteur , afin de lui confirmer ce fait , et pour qu'il trouve des preuves additionnelles à l'appui de cette assertion , à faire un peu d'attention en lisant l'histoire des anciens états , à la nature , à l'origine , au nombre , à l'étendue et à la durée de leurs guerres , ainsi qu'à la manière dont on les faisait. Nous sommes accoutumés dès notre enfance à ne considérer ces peuples qu'avec une espèce de vénération implicite , et qui va presque jusqu'à l'adoration ; nous sommes tellement éblouis par l'éclat de leurs victoires et la gloire de leurs conquêtes , par le courage , l'ardeur , l'intrépidité , l'héroïsme et l'élévation d'âme qu'ils ont si souvent déployés ; et par dessus , nous sommes tellement enchantés de l'éloquence et de la sublimité des expressions avec lesquelles leurs historiens nous ont raconté leurs hauts faits d'armes et leurs poètes les ont immortalisés , que nous ne pensons jamais à cette épouvantable inhumanité qui fait le grand trait distinctif et prééminent de leur caractère ; nous ne voyons jamais les flots de sang qu'ils ont versés pour arriver à leur but de prédilection ; non plus que les divers maux incalculables



dont ils ont inondé l'univers. La pure vérité néanmoins est que ces hommes féroces se montraient les ennemis communs du genre humain, les oppresseurs, les brigands, les spoliateurs et les tyrans de toute la terre. La plupart de leurs guerres étaient volontaires et sans provocations préalables qui y eussent donné lieu; c'étaient des guerres d'agression, d'intérêt, d'injustice, de rapine et d'ambition : ils accordaient leur protection au premier venu qui la réclamait, sans s'inquiéter de la justice de sa cause, et seulement pour étendre leurs conquêtes; ils éludaient et violaient les traités les plus solennels sans le moindre scrupule, toutes les fois que leur intérêt paraissait le demander. Une soif inextinguible de régner, une sorte de passion pour l'achèvement de hauts faits de guerre, une soif inextinguible de la gloire, étaient les principes sur lesquels ils réglaient leur conduite dans ces sortes de cas, et auxquels toute autre considération, quelque sacrée quelle fût, devait céder le pas (1). En un mot, leurs gouvernemens n'étaient guères que des

---

(1) Voyez l'Appendice, note E.

établissements militaires ; par conséquent chaque citoyen s'y regardait comme soldat , et chaque royaume avait l'œil ouvert sur l'état voisin pour le surprendre et le dévorer. La voie la plus sûre pour arriver aux honneurs civils , était au champ de bataille , et ce n'était qu'à la pointe de l'épée que l'homme pouvait se frayer l'accès aux objets de ses désirs.

Il n'est pas étonnant que lorsque tout tendait à enflammer ainsi les passions les plus ardentes du cœur humain , les guerres des Anciens fussent sanglantes et sans relâche , que rien ne pût surpasser l'injustice et la fougue avec lesquelles on les entreprenait , si ce n'est l'esprit de vengeance implacable qu'on mettait à les continuer , et qu'ainsi le monde ait été , pendant une longue suite de siècles , une scène de désolation couverte de ruines et de sang. Les traitemens barbares et dignes de sauvages , qu'ils faisaient éprouver à leurs captifs pris à la guerre , sont bien connus de tous ceux qui n'ont même qu'une teinture superficielle de l'histoire ancienne : chaque page en est souillée de tableaux de ce genre , trop nombreux et trop horribles pour les re-

tracer ici. Nous pouvons nous contenter d'observer en général que la perte de milliers d'hommes restés sur le champ de bataille était, dans ces tems désastreux, la moindre des calamités de la guerre. Parmi les vaincus, ceux qui survivaient n'avaient que trop à envier le sort de ceux qui avaient succombé sous un esclavage perpétuel ou une mort ignominieuse, précédée quelquefois de la torture, et toutes deux reçues de la main du bourreau, était ce qui les attendait infailliblement; et même dans l'histoire des nations les plus policées et les plus célèbres pour leurs vertus publiques et privées, dont il fallait que les payens eussent d'étranges notions, nous sommes continuellement choqués de voir la désolation s'étendre sur tout un pays, des cités riches et florissantes entièrement détruites, et l'épée frapper indistinctement et exterminer non-seulement les citoyens en état de porter les armes, mais même la partie des habitans dont le vainqueur n'avait rien à redouter, puisqu'elle était sans force et sans défense; je veux dire les femmes, les enfans et les vieillards de toutes conditions.

Si nous remontons aux premiers siècles de

la Grèce, Homère nous apprend avec franchise, et en peu de mots, quels usages on suivait de son tems, et l'une des principales opérations de la guerre. « Tels sont, nous dit-il, les maux qui suivent la prise d'une ville : les hommes sont passés au fil de l'épée, la ville est brûlée jusque dans ses fondemens, et l'on condamne les femmes et les enfans à l'esclavage (1). »

Les descendans des héros d'Homère ne dégénérent pas à cet égard, dans les âges suivans, de leurs féroces ancêtres : ils semblent au contraire avoir constamment travaillé à surpasser ces modèles de barbarie. Après la prise d'une ville, aux habitans de laquelle ils avaient quelquefois promis et même juré, de la manière la plus solennelle, de les épargner, ils massacraient de sang froid toutes les créatures humaines qui s'y trouvaient, sans excepter les femmes et les enfans. La guerre du Péloponèse présente constamment, à peu près au reste comme toutes les autres, des exemples de cette barbarie (2).

---

(1) Voyez Il. l. V, v. 590.

(2) Voyez Thucydide dans toute son Histoire.

Les Romains ne marchèrent que trop fidèlement sur les traces des Grecs leurs maîtres

---

Vous remarquerez plus particulièrement l'extrême cruauté des Athéniens et des Spartiates envers leurs prisonniers, dans le livre II, le massacre des habitants de Mytilène et de Platée, et les incroyables barbaries commises à Corfou, liv. III. Le meurtre des Æginètes et des Mégariens, liv. IV, des habitants de Scio et de Melos, liv. V; des Mycalesiens, liv. VII. Dans cette dernière occasion, les Thraces ne se contentèrent pas de faire une boucherie des hommes, des femmes et des enfans qu'ils massacrèrent sans distinction, y compris même une école entière de jeunes garçons; ils égorgèrent jusqu'aux animaux qui leur tombèrent sous la main. L'Historien, que ces scènes paraissent affecter en général assez peu, ne peut s'empêcher de manifester son horreur pour un pareil carnage. Mais, dit-il, apparemment pour adoucir son expression, *Το γένος τῶν Θρακῶν φονικώτατον ἐστὶ* (la nation des Thraces est très-sanguinaire). Ce reproche était fondé, mais les Athéniens eux-mêmes, et tous les autres états de la Grèce, méritaient également cette épithète qui caractérise ces barbares. Elle peint d'une manière courte, mais exacte et d'un seul mot très-significatif, le véritable caractère de toute l'Antiquité payenne. Par malheur pour le monde, le *γένος φονικώτατον*,



et leurs précepteurs en cruauté comme en tout. Il suffit d'ouvrir leurs histoires pour s'en convaincre; toutes en offrent des preuves nombreuses (1).

Quant aux diverses nations de l'Asie, la totalité de l'histoire de ce pays, tant ancienne que moderne, et à partir d'une extrémité de ce continent à l'autre, présente un tel en-

---

cette race d'homme qui aime le meurtre, a reparu de nos jours; mais qu'on se souvienne bien que ce n'est point sous l'influence de l'Evangile, mais sous celle de la philosophie, sa mère naturelle, qu'elle a reparu. Au reste, je dois déclarer ici que quand je parle de la philosophie, je veux dire non cette philosophie véritable et sublime que nous rencontrons dans les ouvrages immortels de Bacon, de Bayle et de Newton, mais ces pernicieuses doctrines qui usurpent son nom respectable, que Voltaire et ses nombreux disciples et imitateurs ont surtout contribué à répandre, et que l'on regarde justement comme le principe et la source du déluge de maux qui a désolé pendant tant d'années presque tout le continent de l'Europe.

(1) Tite-Live, liv. IX, c. 14; liv. XXI, c. 14; liv. XXVI, c. 15; liv. XLV, c. 34. Voyez dans l'Appendice, la note F.

chaînement non interrompu de barbarie, d'effusion de sang, de carnage et de dévastation dans les guerres, les révoltes, les révolutions et les dissensions intestines qui n'ont cessé de désoler cette malheureuse contrée, qu'on ne saurait en contempler le tableau sans un étonnement et une horreur mêlés de dégoût (1).

C'était pourtant ce qu'on devait naturellement attendre des principes professés par les grands guerriers et les hommes d'état de l'Antiquité, et peut-être même encore plus. Un de ces principes était : « Satisfaire nos » cœurs par la plus cruelle vengeance exercée » sur nos ennemis, est parfaitement légitime ; c'est un appétit mis en nous par la » nature, c'est même le plaisir le plus exquis » que l'homme puisse goûter (2). » Ce plaisir

(1) Voyez les épouvantables conquêtes de Gengis-Khan, de Timur, d'Aureng-Zeb et de Nadir-Schah dans les histoires de l'Inde et de la Perse.

(2) Thucyd. liv. VII, p. 540. Il est difficile de rendre l'original avec une énergie suffisante. *Αποπλησται της γνῶμης το θυμῶμενον*. Encore aujourd'hui les sauvages des îles Pelew mettent à mort leurs prisonniers de guerre. Voyez *Histoire des îles Pelew*, par M. Keate, pag. 33.

si délicieux, ils s'y livraient sans réserve, et ils étaient certainement de parfaits épicuriens dans cette espèce de volupté.

On ne saurait se dispenser de remarquer ici l'opposition complète qu'il y a entre cette doctrine favorite du Paganisme et celle de la révélation. « Satisfaire nos cœurs par la plus » cruelle vengeance exercée sur nos ennemis, » est la plus délicieuse de toutes les jouissances pour l'homme, » dit la première. « Ne vous vengez pas vous-mêmes, mais » laissez s'éteindre la colère, » dit la dernière. Rien ne marque davantage la différence d'esprit des deux religions ; leur effet pour le genre humain a déjà répondu, jusqu'à un certain point, à cette différence, et y répondra encore davantage par la suite. Quoique l'on trouve encore chez les diverses nations qui peuplent la terre, beaucoup trop de fureur et d'animosité, beaucoup trop de penchant pour la guerre, beaucoup trop d'actes de passion et de cruauté, il faut pourtant convenir que ce principe diabolique de vengeance a beaucoup perdu de sa force, et qu'il y a long-tems que l'on ne voit plus un grand nombre de ses effets les plus tragiques. Sans doute il y aura

encore , jusqu'à un certain degré , des disputes et des contestations entre les états et les individus qui les composent , tant que les États seront composés d'hommes , car les hommes sont sujets aux faiblesses de la nature humaine. Mais cette fureur de vengeance implacable qui fermentait dans le sein des conquérans d'autrefois , ne parait plus être ; comme elle l'était alors , la passion prédominante , la tournure générale de caractère du siècle où nous sommes. Il arrive rarement que l'on entreprenne aujourd'hui des guerres injustement et par pur caprice , comme on le faisait perpétuellement chez les Anciens , dans la seule vue d'opprimer et de réduire à l'esclavage un peuple innocent , et qui n'avait fait aucun tort. La soif du pouvoir et des conquêtes a fait place à des vues plus raisonnables et plus humaines ; une certaine douceur de mœurs se mêle aujourd'hui d'elle-même aux contestations les plus vives , et lors même que l'on trouve impossible , de part et d'autre , de ne pas recourir aux armes , au moins voit-on généralement des deux côtés une disposition réciproque à alléger et adoucir , autant qu'on le peut , les maux qui sont , jusqu'à un certain

point, inséparables de la guerre. Ceux qui souffrent sur le champ de bataille sont aujourd'hui les seuls qui souffrent : le reste, quoique vaincu, n'est ni mis à mort ni réduit à l'esclavage : on le traite ordinairement avec douceur et bonté ; et même quand les vaincus sont forcés de passer sous la domination d'un maître étranger, ce changement se trouve quelquefois leur être favorable au lieu de léser leurs intérêts (1).

III. Il y a encore un autre cas remarquable dans lequel l'Évangile a mis une digue à des espèces de cruautés de la nature la plus atroce ; je veux dire l'entière abolition des *sacrifices humains*. Cet horrible usage eut lieu dans toutes

---

(1) Le lecteur voit, sans qu'on soit obligé de l'en avertir, que toutes ces observations n'ont rapport uniquement qu'aux nations qui professent et pratiquent le Christianisme. Partout où il est éteint, partout où la philosophie a pris sa place, vous voyez toute la férocité sauvage de l'ancien Paganisme reprendre sur le champ son empire sur les cœurs, et manifester cet esprit féroce qui fait son caractère dans la guerre, dans les dissensions civiles, dans les lois, les châtimens, ainsi que dans tous les autres points importans de la vie humaine.



## 64 HEUREUX EFFETS

les contrées du monde payen à un degré presque incroyable, et subsiste encore dans beaucoup de pays sauvages où le Christianisme n'a pas encore pénétré. Il y a des preuves incontes-  
tables que ces sacrifices ont existé chez les Égyptiens, les Syriens, les Perses, les Phé-  
niciens, et même chez toutes les différentes nations de l'Orient (1). Ce fut, nous le savons

---

(1) Porphyre, *Περὶ αποχης*, l. XI, S. 27. Hérod. l. 7. Il paraît aussi que ces sacrifices ont eu lieu parmi les anciens habitans de l'Inde à un degré vraiment effrayant. Voyez les *Antiquités Indiennes* de Maurice, v. 1, depuis la page 152 jusqu'à la page 237. Les Vèdas eux-mêmes, qui sont les livres sacrés des Indiens, les prescrivaient, page 162. Voyez aussi page 181 — 188, l'épouvantable description de la Déesse noire, nommée Callec, à qui l'on offrait anciennement dans l'Indoustan des sacrifices humains. Il paraît par un ouvrage très-intéressant publié depuis peu par M. Buchanan, l'un des chapelains de Calcutta, sous le titre de *Mémoire sur le besoin d'établir des Ecclésiastiques dans l'Inde*, que les sacrifices humains subsistent encore parmi les Hindous. On donne la mort en différentes manières dans leurs rites sacrés, les parens sacrifient leurs enfans à Guenga. Les hommes et les femmes se noient

tous, une des iniquités les plus criantes des Chananéens, une des causes qui les fit ex-

---

eux-mêmes dans les endroits de cette rivière qui sont réputés sacrés. Ils se dévouent volontairement à la mort, en se jettant de leur propre mouvement sous les roues du char qui promène en pompe leurs Divinités. Les veuves se brûlent ou s'enterrent toutes vives avec leurs maris morts. Feu M. Williams Chambers, connu par son érudition, a calculé que le nombre de femmes qui se dévouent ainsi tous les ans dans les seules parties du nord de l'Indoustan, ne va pas à moins de 10,000. App. p. 95, 96, 97, 98. Tout cela montre de la manière la plus évidente de quelle importance il est de communiquer les lumières de l'Evangile aux nations qui sont encore dans les ténèbres de l'idolâtrie, puisque c'est le seul moyen efficace d'extirper du milieu de ces sociétés encore imparfaites les coutumes sauvages auxquelles elles sont plus ou moins attachées, particulièrement l'usage des sacrifices humains. Le Christianisme a déjà anéanti cette horrible coutume partout où il a pénétré. Ne serait-il donc pas digne du Gouvernement Britannique, et n'est-ce pas même un devoir sacré pour un royaume chrétien de faire partager à ses sujets engagés dans le Paganisme, dans l'Inde, les bienfaits de l'Evangile, qui seuls peuvent compléter leur consolation, et les humaniser; ce qui serait fa-

terminer par la main des Israélites, et l'un des principaux motifs d'un grand nombre de défenses expresses et redoutables faites par l'Éternel à ces derniers, de ne pas avoir le plus léger rapport ni la moindre communication avec ces monstres de cruauté (1).

Cependant toutes ces prohibitions ne suffirent pas pour préserver entièrement les Israélites de cette funeste contagion. Ils se laissaient quelquefois entraîner par l'exemple à ce crime détestable et généralement répandu, « et ils offraient leurs enfans et leurs filles aux démons (1). » Ce malheureux usage se répandit comme une maladie pestilentielle sur toute l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Nul climat, nul gouvernement, nul état de civilisation, nulle mode de superstition payenne ne put s'y soustraire. Les Grecs et les Romains eux-mêmes, quoique bien moins enveloppés dans ce désordre qu'une foule d'autres nations, ne réussirent pas complète-

---

cile, comme le prouve le mémoire que nous venons de citer, si l'on formait dans le pays un établissement ecclésiastique monté sur un pied suffisant.

(1) Deutéronome, XII, 29, 32.

(2) Ps. CVI, v. 37.

ment à ne s'en point laisser infester. C'était dans les grandes et importantes occasions qu'ils avaient recours à ce qu'on regardait comme le sacrifice le plus précieux, le plus efficace et le plus méritoire que l'on pût offrir aux Dieux pour les apaiser, l'effusion du sang humain (1). Mais cet usage s'étendit encore davantage et jeta de plus profondes racines parmi des nations encore moins civilisées. Les Scythes et les Thraces, les Gaulois et les Germains y furent fortement attachés (2); et même cette île où, graces à l'Évangile, la bonté et l'humanité ont fixé leur séjour; cette île fut autrefois, sous le sombre et féroce despotisme des Druïdes, souillée du meurtre religieux de ses infortunés habitans. Le mal se répandit d'une des extrémités du globe à

(1) Plutarque, dans les vies de Thémistocle, Marcellus et Aristide; Tite-Live, liv. XXII, c. 67; Florus, liv. I, c. 13; Procope, guerre des Goths, liv. II, p. 58; Virgile, *Enéide*, X, 518; XI, 81.

(2) Hérodote, liv. IV; Tacite, *Annales*, XIII, c. 57, des Mœurs des Germains, 9; César, de la guerre des Gaules, liv. VI, c. 15, 18; *Histoire philosophique et politique*, etc. V. 6, p. 75; Maurice, sur l'Inde, p. 159.

l'autre ; et dans les premiers tems de la découverte de l'Amérique , on trouva l'hémisphère méridional encore plus déshonoré par ce crime que l'autre. Montezuma , dans le sein de l'opulence , du luxe , de la magnificence et du perfectionnement d'une partie des arts , offrait tous les ans au soleil vingt mille victimes humaines (1). Dans l'un des plus puissans royaumes de l'Afrique (2) , la même superstition existe encore aujourd'hui , et les navigateurs de notre nation l'ont trouvée établie dans toutes les nouvelles îles qu'ils ont découvertes dans la vaste étendue de l'Océan pacifique (3).

Voilà pourtant le tableau de la nature humaine , quand la grâce ne l'a pas domptée , et de cette raison dont l'homme est si fier ; c'est-à-dire de la religion naturelle , ou , comme on l'appelle aujourd'hui par courtoisie , de la philosophie , quand elle est

(1) Introduction à la traduction de la *Lusiade* , par Mickle , p. 7 , note ; Histoire de l'Amérique , de Robertson , v. 3 , p. 199 , et note 31.

(2) Le royaume de Dahomé.

(3) Dernier Voyage de Coock , v. , 2 , p. 203.



privée des secours de la révélation ! Et quel sentiment profond de reconnaissance ne doit-il pas imprimer dans nos cœurs pour les obligations infinies que nous avons à l'Évangile, qui nous a délivré de cette dernière abomination, ainsi que d'une foule d'autres cruautés et de crimes énormes que nous eût inspirés le Paganisme. Partout où l'astre bienfaisant du Christianisme a fait poindre sa lumière, dès ce moment même le démon ténébreux de la superstition a disparu. Les sacrifices humains sont inconnus dans le monde chrétien, et « le pays que nous habitons n'est plus souillé de sang. »

### SECTION III.

LES faits que nous avons présentés dans les deux précédentes sections, suffiraient pour décider la question en faveur de l'influence du génie bienfaisant et de l'origine céleste de notre divine religion, même en n'apportant à cet examen qu'une intelligence ordinaire. Mais il paraît qu'il y a pour certaines gens une méthode abrégée et commode d'éluder cette manière de raisonner. On admet les faits

( qu'on ne peut contester ), mais on nie les conséquences qu'on en tire. On convient que ces heureux changemens opérés sur la face des affaires humaines, dont nous avons rendu compte, ont effectivement eu lieu; mais on assure que ce n'est ni à l'Évangile, ni à ses préceptes qu'il faut l'attribuer. On prétend qu'il faut garder notre reconnaissance uniquement pour l'heureuse influence d'une PHILOSOPHIE HUMAINE, et pour le perfectionnement graduel des connaissances (1).

J'ai déjà prouvé ailleurs qu'il n'y a et ne peut y avoir dans cette assertion hardie le moindre degré de vérité; qu'elle est parfaitement gratuite et hasardée, et qu'on n'apporte pas la plus légère preuve à l'appui (2). Mais comme il me paraît que c'est une chose de la

---

(1) Quiconque a même la plus légère connaissance des écrits, soit des philosophes étrangers, soit des nôtres, n'a pas besoin qu'on lui apprenne que c'est là leur doctrine uniforme; et que les heureux effets de la philosophie et les fléaux dont l'Évangile a affligé le genre humain, sont les sujets favoris de leurs éternelles déclamations.

(2) Sermons de l'Auteur, vol. I<sup>er</sup>, sect. XII et XIII.

plus grande importance pour l'honneur et l'intérêt de notre religion, que ses droits à réclamer seule ou du moins à posséder la principale part, dans le mérite d'avoir soulagé les misères humaines, et singulièrement avancé le bonheur du genre humain dans les exemples que j'ai cités, soient pleinement, clairement démontrés, et établis sur des bases incontestables, je demanderai à mes lecteurs la permission d'ajouter quelques nouvelles observations aux argumens que j'ai déjà avancés en faveur de ma cause.

Je laisserai, de cette manière, aux philosophes de nos jours, la tâche assez difficile de montrer de quelle source ils font dériver cette humanité à laquelle ils attribuent le mérite d'avoir produit des effets si avantageux, et qui paraît réellement l'avoir fait. S'ils disent que c'est de la culture de leur esprit, du perfectionnement de leur intelligence, de l'étendue donnée à leurs connaissances et à leur érudition, il se présente sur-le-champ une question assez simple à leur faire : on leur demandera pourquoi ces causes n'ont pas produit les mêmes effets dans les tems anciens ? comment il se fait que la philosophie et l'humanité sont

aujourd'hui si intimement liées et amies, tandis qu'avant la publication de l'Évangile, elles étaient parfaitement étrangères l'une à l'autre ? Si nous avançons que les philosophes de la Grèce et de l'Italie égalaient au moins en sagacité naturelle et en érudition acquise ceux de l'Europe moderne, pourrait-on nous taxer d'être bien injustes à l'égard de ces derniers ? Je ne le crois pas. Et cependant aucun de ces grands personnages de l'antiquité, si renommés pour leur sagesse et leurs lumières, ne paraît avoir eu la plus légère idée qu'il y eût la moindre cruauté dans le procédé d'un époux répudiant une femme irréprochable et affectionnée, seulement par un mouvement d'humeur ou de caprice ; dans un père détruisant son enfant nouvellement né, ou mettant à mort son fils déjà grand ; dans un maître torturant ou massacrant son serviteur pour une légère offense, ou même sans aucune raison ; dans des misérables forcés de se tuer l'un l'autre, pour amuser les spectateurs ; dans un prince victorieux opprimant et condamnant à l'esclavage toute une contrée, pour satisfaire son avarice ou son ambition : faisant passer au fil de l'épée la majeure partie de ses prisonniers

de

de guerre, et jetant les autres dans les fers; ou même enfin, quand l'importance de l'occasion lui semblait l'exiger, offrant à ses dieux des sacrifices humains. Bien loin d'exprimer une juste horreur pour ces épouvantables usages, plusieurs des philosophes les plus anciens, du moins autant que je puis m'en souvenir, les ont expressément approuvés, et quelques-uns des moins estimables les ont même recommandés. Aristote en particulier et Platon se sont prononcés formellement en faveur de la destruction des enfans contrefaits ou faibles (1). Nous avons déjà vu que cette détestable pratique était même ordonnée par Lycurgue; et pourtant le bon Plutarque, ce Plutarque si humain, ne voit rien d'injuste dans aucune de ces lois, et regarde son héros comme un législateur parfaitement moral (2). Thucydide ra-

---

(1) Aristote, Pol. l. VII, c. 16. Plat. de la R. l. V. Plut. Lyc.

(2) Plutarque en appelle à la douceur et à la justice généralement reconnues, dit-il, du caractère de Lycurgue, pour prouver qu'il n'était pas l'auteur des *κρυπτιαι* (*cryptia*); il nous apprend qu'il avait été déclaré par l'oracle le *bien-aimé* de Jupiter, et plutôt un dieu qu'un homme; et il ajoute qu'il



conte le massacre de deux mille ilotes par les Lacédémoniens, exécuté de sang froid, et une multitude d'autres barbaries révoltantes, commises durant la guerre du Péloponèse, sans un seul mot de censure ou seulement de désapprobation (1). Tite-Live décrit aussi des scènes innombrables du même genre avec la plus parfaite indifférence, et sans paraître en être affecté le moins du monde. Homère va plus loin : il approuve expressément le meurtre réfléchi de tous les captifs sans distinction, même des enfans à la mamelle, et prononce que c'est une chose parfaitement juste (2). Virgile lui-même, le tendre, le touchant Virgile qui, dans d'autres occasions, montre une délicatesse et une sensibilité exquis, représente son héros offrant des sacrifices

---

avait été adoré par les Spartiates comme une divinité. Plut., vie de Lyncurgue.

(1) Thucydide, l. IV, v. 62.

(2) Iliade, l. VI, v. 62. *Αἵμα παρειπών*, le poëte semble même avoir regardé cette action comme un acte de justice et de piété, car c'est ce que signifie quelquefois le mot *αἵμα*. Voyez Scapula, Hésychius et Henry Etienne, etc.

humains, sans en témoigner ni horreur ni dégoût (1). Il ne s'est pas contenté de choisir le châtiment révoltant du Dictateur d'Albe, comme un ornement convenable et propre à embellir le bouclier d'Ænée; il s'est même arrêté sur ces détails effrayans avec une sorte de complaisance et de satisfaction. On pourrait même dire qu'il en triomphe comme d'une juste récompense du crime de l'infortuné condamné au supplice. *At tu Dictis, Albane, maneres.* ÆN. VIII, 642. On ne finirait pas si l'on voulait faire l'énumération de tous les exemples de ce genre que nous offrent continuellement les écrivains les plus distingués de l'antiquité, et qui prouvent incontestablement que ni les talens les plus brillans, ni la culture la plus heureuse de la philosophie, de l'histoire, de l'éloquence, de la poésie et de toutes les branches de la littérature, que l'on appelle proprement *Litteræ humaniores*, ou humanités, et que l'on suppose adoucir, humaniser et améliorer le caractère, ne purent subjuguier en aucune manière l'indomptable férocité de la cruauté propre au

---

(1) Enéid. X, 518; XI, 81. Iliad. XXIII, 175.

Paganisme (1). Je crois, au contraire, que ce ne serait pas une entreprise bien difficile que de prouver que plus les Anciens faisaient de progrès dans les belles-lettres et les beaux-arts, plus leurs communications, leurs rapports et leur commerce avec les différentes parties du monde connu prenaient d'extension, plus ils devenaient sauvages, oppresseurs et tyranniques. Et c'est un fait qui n'est pas moins remarquable, et qui fournit une preuve aussi décisive de la doctrine que j'ai essayé

---

(1) Cicéron vante beaucoup les XII tables, quoique ce code de lois contient une foule de punitions qui épouvantent par leur atrocité. *De Oratore*, I, 43, 44. Il paraît aussi approuver à quelques égards les spectacles de gladiateurs, tout en racontant une circonstance de ces combats, suffisante à mon avis pour fendre le cœur le plus dur. *Mittunt etiam vulneribus confecti ad dominos, qui quærant, quid velint: si satis his factum sit, se velle decumbere.* » Chargés de blessures, ils envoient demander à leurs maîtres s'ils sont contents, offrant, s'ils ne le sont pas encore, de se dévouer au trépas. *Quæst. Tuscul. II*, 17. Voyez aussi l'extrême cruauté des caractères les plus humains dans Térence. *Heautontimorumenos*, Acte IV, sc. I, v. 21.

d'établir, que le même phénomène que nous venons d'observer dans l'ancien monde, s'était renouvelé à la découverte du nouveau. On y trouva, dans le cœur même de l'Amérique méridionale, un empire qui avait fait dans le gouvernement, dans la police intérieure et une infinité d'arts contribuant soit à l'utilité, soit à l'agrément de la vie, des progrès bien au-delà de ceux qu'on eût pu attendre d'une nation privée de l'usage des lettres, et infiniment supérieurs à tous ceux qu'avaient faits tous les peuples environnans habitant la même contrée. Il paraît que ces Mexicains si polis, si civilisés, car c'est d'eux que je veux parler, surpassaient aussi les Péruviens, leurs voisins, et tous les autres royaumes indiens, en férocité et en cruauté, autant à proportion qu'ils les surpassaient dans toutes les convenances et les améliorations de la vie sociale et civile (1).

Que dire maintenant à la philosophie de nos jours, qui ose s'attribuer à elle seule le mérite exclusif de toute l'humanité et la bienveillance que l'on peut trouver dans ce monde?

---

(1) Voyez ci-dessus, un exemple remarquable de cette cruauté.

et comment rendre raison du contraste frappant entre l'insensibilité et la dureté des philosophes de l'antiquité, et ces professions de douceur et de philanthropie que leurs frères déploient de nos jours avec tant d'ostentation dans leurs discours et leurs écrits? La seule raison suffisante que l'on puisse assigner de cette différence, c'est que ces derniers peuvent la tirer d'une source qui était inconnue aux premiers; que c'est à l'Évangile qu'ils sont redevables de tous leurs beaux sentimens, dont ils font parade dans leurs déclamations sur la bienveillance; sentimens, au reste, qu'ils paraissent n'avoir que sur les lèvres, et qui semblent n'atteindre jamais leur cœur ou influencer sur leur conduite; car, du moment qu'ils sont en possession du pouvoir, ils deviennent, ainsi qu'une fatale expérience ne l'a que trop fait voir, les plus inhumains de tous les tyrans (1).

II. Quiconque considère avec quelque attention les grands principes fondamentaux et

---

(1) Témoin ce qui s'est passé en France pendant ces seize dernières années. Voyez aussi les Œuvres de Rousseau, édit. in-12, t. VIII, p. 20.



les préceptes qui caractérisent la religion chrétienne, s'apercevra sur-le-champ qu'ils sont exactement faits pour produire naturellement, quand des obstacles accidentels n'empêchent point leur action, tous ces heureux effets que nous leur attribuons. Ils semblent avoir été calculés dans l'intention de celui qui les a établis, pour lutter, comme ils l'ont fait réellement, contre toutes les violences et les cruautés du Paganisme, et pour les corriger ; et plus spécialement encore pour offrir protection et secours à la partie du genre humain la plus abandonnée ou la plus opprimée dans toutes ces circonstances où nous avons montré que les anciens idolâtres faisaient un si cruel abus, à leur égard, du pouvoir et de l'autorité qui se trouvaient entre leurs mains. Par exemple, l'Évangile enjoint aux maris « d'aimer leurs femmes, de ne leur montrer ni amertume, ni aigreur ; on ordonne aux pères de ne point provoquer la colère dans leurs enfans, mais de les nourrir et les élever avec douceur, en les avertissant dans le Seigneur. On engage les maîtres à donner à leurs esclaves ce qu'il est juste et équitable de leur donner ; les souverains, à se regarder eux-mêmes comme les

ministres de Dieu, pour faire du bien aux hommes; les soldats à ne faire à personne de violence, c'est-à-dire de violence inutile et hors de la marche indispensable de la guerre; on les exhorte plus particulièrement que les autres à aimer même leurs ennemis. Les *sacrifices* exigés de nous par le Créateur ne sont point ceux des êtres qu'il a créés comme nous; mais il nous demande de lui immoler nos propres passions et nos appétits déréglés, et l'on nous recommande en général, dans les différens rapports et les liaisons de la vie civile et sociale, de montrer toute mansuétude à tous les hommes, de ne point nous venger nous-mêmes, mais de renoncer plutôt à la colère; de ne rendre à personne le mal pour le mal, d'être d'un seul accord, d'un seul esprit, d'un seul cœur et d'une seule âme. »

Telles sont évidemment les sources sacrées d'où sont sortis les différens ruisseaux de bienveillance qui, dans les contrées chrétiennes, rafraîchissent et raniment cette même terre, jadis desséchée par le feu des passions qu'attisait le Paganisme, au lieu de l'éteindre; et je consens, si les philosophes de nos jours peu-

vent montrer qu'ils ayent ajouté un iota au trésor originel de bonté que l'on trouve dans l'Evangile, ou qu'ils ayent développé et perfectionné un seul sentiment d'humanité que l'on ne rencontre pas expressément ou virtuellement dans la révélation chrétienne; je consens, dis-je, alors qu'on leur permette de nous faire sonner bien haut leur philanthropie, et de s'arroger quelque gloire à cet égard. Mais jusqu'à ce qu'ils nous ayent prouvé cela, ce que certes ils ne sont pas près de faire, je soutiendrai que le droit qu'a le Christianisme de revendiquer pour lui seul l'honneur d'avoir opéré tous ces heureux changemens dans la face des affaires humaines, dont nous avons esquissé le tableau, demeure intact et dans toute sa force.

Quand notre divin maître enjoignit à ses disciples de s'aimer l'un l'autre, il leur donna ce qu'on peut appeler avec raison *un nouveau commandement*. Nous avons vu qu'avant cette heureuse époque, le principe prédominant et la pratique du genre humain était, dans un grand nombre des points les plus essentiels de la vie sociale, de se haïr et de se dévorer l'un l'autre. Son code fut le premier code

complet d'humanité que le monde eût entendu jamais proclamer. Cette *grande loi royale de la charité*, qui reçut la sanction de ce divin législateur, n'a jamais, certes, après tout, été améliorée ni perfectionnée depuis par les brillantes déclamations des philosophes modernes sur les lieux communs de la *bienveillance*, que ces Messieurs ont voulu mettre à la mode. Qu'ils se contentent, et c'est un assez beau partage, de l'honneur d'en avoir exposé et commenté quelques points ingénieusement et avec éloquence. Le véritable texte original auquel nous devons tous les biens de ce genre, c'est l'Évangile.

III. Cette conclusion est juste et bien fondée. Un appel à l'histoire et aux faits suffira pour le prouver démonstrativement. En effet, nous voyons qu'indépendamment de l'action silencieuse et graduelle du Christianisme sur les mœurs et les usages des hommes, les premiers efforts qui furent tentés et les premières lois mises en vigueur pour restreindre et arrêter, et même à certains égards, anéantir et déraciner d'un seul coup quelques-unes des inhumanités dont nous avons tracé l'effrayant

tableau, furent des actes de princes *chrétiens* et de législateurs *chrétiens*.

Le premier Empereur chrétien, voulant empêcher la destruction des enfans devenus déjà grands, crime que les parens ne commettaient que trop souvent, ordonna avec beaucoup de sagesse et d'humanité, pour prévenir cet abus de la puissance paternelle, que le public prendrait soin des enfans de ceux qui n'étaient pas en état de pourvoir à leurs besoins (1).

Il opposa, en 319, une barrière efficace à cette horrible pratique, en la déclarant crime capital, et en prononçant contre elle le même châtiment que l'on infligeait aux parricides (2).

Cependant, l'usage d'exposer les enfans continua de subsister. Constantin le fit disparaître également par un édit publié en 331, et ce crime fut mis, sous les empereurs Valentinien, Valens et Gratien, au nombre des crimes capitaux (3).

Une autre branche de la tyrannie domestique, je veux dire la servitude perpétuelle,

(1) Voyez Taylor, *Lois civiles*, p. 406.

(2) Voyez le même.

(3) Encore le même.



fut singulièrement affaiblie, comme le remarque un habile jurisconsulte, par la religion chrétienne; et c'est du 12<sup>e</sup>. au 13<sup>e</sup>. siècle, « époque où la législation ecclésiastique était » dans toute sa force », que date l'entière extinction de l'esclavage en Europe (1).

Le premier édit contre les combats de gladiateurs fut porté par un empereur chrétien; et dans la suite Honorius compléta ce que Constantin avait si heureusement commencé. Cet épouvantable spectacle fut totalement supprimé par des lois expresses (2).

Ajoutons que le supplice barbare de la

---

(1) Taylor, p. 435. Le pape Alexandre III déclara, au nom du concile qu'il présidait, que tous les Chrétiens devaient être exempts de servitude. Cette seule loi, dit un historien que l'on n'accusera sûrement pas de partialité en faveur d'aucun législateur chrétien, doit suffire pour faire bénir son nom par tous les peuples de la terre. Voltaire, *Histoire universelle*, t. XX, p. 266, édit. d'Amsterd. in-12, 1764.

(2) *Histoire de la décad. de l'Empire Romain*, t. III, p. 157; Remarq. ecclés. de Jortin, t. III, p. 220.

crucifixion fut aussi abolie par Constantin (1).

Ces exemples , et l'on en pourrait offrir une foule d'autres , nous montrent quelques-uns des plus terribles maux dont le genre humain eut à gémir , écartés par des lois et des édits dus à *des gouverneurs chrétiens* (2). Il ne saurait donc plus y avoir de doute que les heureux effets de ces lois ne doivent être attribués uniquement et exclusivement à l'esprit de bénignité de cette religion céleste qui améliora le cœur des législateurs , et les rendit plus humains dans ces mêmes lois , leur ouvrage. Nous avons donc été autorisés à avancer dans notre conclusion , qu'une multitude d'autres perfec-

(1) Ibid. p. 219.

(2) Il n'y a pas jusques aux siècles de ténèbres du papisme , qui ne se soient ressentis de l'heureuse influence de la Religion Chrétienne : on y voit les guerres des Princes et les contestations des seigneurs puissans fréquemment réprimées , ainsi que l'esprit cruel de ce tems-là singulièrement adouci par les représentations et l'influence du Clergé , entre autres par ce que l'on appelait la TRÈVE DE DIEU , et d'autres mesures bienveillantes de cette nature. Robertson , dans son *Histoire de Charles V* , t. I , p. 54 , 64 335 , 336 , 338.

tionnemens importans dans la vie civile, sociale et domestique, qui rendent notre sort si prodigieusement supérieur à celui du monde payen ancien et moderne, devait être attribuée à l'action de la même cause et à l'efficacité de son opération.

Si cette importante vérité pouvait encore avoir besoin de quelques preuves ultérieures pour la confirmer, on les trouvera dans les aveux mêmes de ceux qui sont, ou les ennemis reconnus du Christianisme, ou que l'on ne peut du moins accuser d'avoir des préjugés déraisonnables en sa faveur qui puissent égarer leur jugement.

Ils reconnaissent que « l'influence propre » au Christianisme, cette influence si pure » peut être remarquée dans ses effets bien- » faisans, quoiqu'imparfaits, sur les barbares » prosélytes du nord, » et qu'à la chute de l'empire romain, elle adoucit évidemment le caractère féroce des hordes qui le conqui-  
rent (1).

Ils reconnaissent que Constantin se com-

---

(1) Décadence de l'Empire Romaine, t. III, p. 653.

porta en politique judicieux , en accordant soutien et protection à la religion chrétienne , parce qu'elle tendait non-seulement à donner de la solidité à son empire , mais encore à adoucir la férocité des armées , et à réformer la licence des provinces ; et en y répandant un esprit de modération et d'obéissance au gouvernement , à étouffer ces fermens d'avarice et d'ambition , d'injustice et de violence , qui avaient fait naître tant de factions , et par lesquels la paix de l'empire avait été troublée si fréquemment et d'une manière si fatale (1).

Ils reconnaissent , en termes encore plus exprès et plus décisifs , qu'il n'a jamais paru dans le monde de religion dont la tendance naturelle fût si favorable à maintenir la paix et à augmenter la félicité du genre humain (2).

Ils reconnaissent que le Christianisme , dépouillé de toutes les idées fanatiques , et mieux entendu que dans les siècles précédens , a rendu les gouvernemens modernes

---

(1) Bolingbrooke , t. IV , p. 433.

(2) Ibid. , p. 281 , 282.

moins sanguinaires , et qu'il a donné plus de douceur aux mœurs du genre humain.

Ils reconnaissent enfin , que ce n'est pas à *la culture des lettres que ces changemens sont dus* , parce que ce n'est pas dans les lieux où elles ont le plus fleuri que l'humanité a été le mieux pratiquée , tandis qu'une foule d'actes de bonté et de bienfaisance ont été inspirés par l'Évangile (1).

Tels sont les aveux d'hommes d'un mérite éminent dans le monde littéraire , et qui certes n'étaient pas disposés à céder , sans besoin , des avantages au Christianisme. Forts de ces témoignages non suspects , que nous pouvons ajouter aux différens faits déjà établis par nous d'une manière si victorieuse , nous sommes en état d'apprécier les mérites respectifs et de tracer en peu de mots les véritables caractères de la philosophie et de la révélation.

---

(1) Voyez Rousseau , dans son *Emile* , où il dit , tome III , liv. IV<sup>e</sup>. de l'édition in-12 , page 102 , « la philosophie ne peut faire aucun bien que la » religion ne le fasse encore mieux » . et « la religion en fait beaucoup que la philosophie ne saurait faire. » *Ibid.* pag. 101.



Nous avons vu que le trait prédominant du Paganisme , ou de ce qu'on appelle aujourd'hui philosophie , qui n'est rien moins que le Paganisme purgé de son idolâtrie grossière , est la cruauté portée à l'extrême. Tous ses pas sont marqués par le sang. Nous avons suivi son caractère féroce dans le gouvernement civil , les lois , les institutions domestiques , les guerres et même dans les rites religieux les plus solennels de l'ancien monde payen. Tel fut l'état des choses , même parmi les nations les plus instruites et les plus *philosophes* de l'antiquité : mais son aspect fut encore plus effrayant parmi les hommes que ces nations appelaient des barbares , et il l'est demeuré parmi les sauvages de nos jours , ce qui n'est que trop prouvé par leurs cruautés envers leurs femmes , leurs guerres sanguinaires et entreprises par esprit de vengeance , les tortures qu'ils font subir à leurs prisonniers et leurs sacrifices humains. Dans un des plus puissans royaumes d'Afrique , où l'on n'en offre que trop souvent , l'objet du culte de leurs princes est un tigre (1), divinité

---

(1) Voyez M. Norris , Enquête sur la traite des nègres , devant le Conseil privé , p. 5.

certainement bien assortie à ses adorateurs et l'emblème le plus approprié au caractère et aux dispositions du Paganisme. En effet tout l'ensemble et l'appareil de cette religion portent tellement imprimés les traits de l'être malfaisant auquel elle doit son origine, qu'il est impossible d'en méconnaître la source; elle ne peut avoir d'autre père que celui de tout le mal qui existe, le prince des ténèbres.

D'un autre côté, nous voyons dans la religion du Christ un esprit tout opposé : un esprit de mansuétude, de miséricorde, de douceur, d'humanité et de bonté, qui a combattu, pendant plus de dix-huit siècles, contre les maux produits par le Paganisme, en a banni actuellement quelques-uns de dessus la surface de la terre, a singulièrement adouci et diminué les autres, mine aujourd'hui tout le reste par degrés, et a déjà donné une teinte si différente à tout le système des affaires humaines, et introduit une dose si considérable de bienveillance et d'affection réciproque dans les sentimens et les mœurs des hommes, ainsi que dans tous les divers rapports de la vie sociale, civile et domestique, que cette religion montre ouver-

tement la source sacrée d'où elle découle. La philosophie ancienne et moderne est cruelle et n'a pu être l'auteur de bienfaits de ce genre : il ne peut donc y en avoir qu'un seul, *le Dieu de toute consolation et de toute joie.*

Tel est le véritable état du parallèle entre la philosophie et l'Évangile ; et si après toutes les preuves que nous venons d'en fournir, il se trouvait encore quelqu'un qui affectât de paraître croire que les portraits que l'on a tracés de l'un et de l'autre sont de pures fictions de l'imagination, il resterait encore des moyens de le convaincre, qui se présentent d'eux-mêmes en ce moment et viennent fortifier nos observations : argumens qu'il est impossible de passer sous silence, et auxquels je ne crois pas que l'incrédulité la plus décidée soit en état de résister. Que l'homme qui nourrit encore des doutes de cette nature, en supposant qu'il en puisse exister, jette pour un instant les yeux sur l'un et l'autre rivage du détroit qui sépare deux des plus grandes et des plus puissantes nations de l'Europe. Chez l'une, la PHILOSOPHIE a usurpé le TRÔNE de Dieu ; chez l'autre, règne le CHRISTIANISME, qui s'y est

établi depuis long-tems. Ne semble-t-il pas que la Providence, dans ses vues cachées, ait permis à la première de triompher dans un royaume si voisin du nôtre, pour établir un contraste frappant, pour mettre dans le jour le plus évident et pour faire entrer, par tous les sens dont l'homme est doué, la différence d'esprit et la diversité des effets de l'infidélité et de la religion. Les scènes qui se sont passées assez récemment dans une de ces contrées sont bien connues. Elles sont aussi trop épouvantables pour en faire le récit, et trop fraîches pour étre oubliées. Les bénédictions du ciel, répandues dans l'autre, sont encore sous nos yeux, et, je l'espère, gravées dans nos cœurs reconnaissans. Après avoir contemplé ces deux tableaux avec l'attention convenable, disons : Si « *l'arbre* planté sur chacun de ces » rivages voisins n'est pas connu par ses » fruits (1) : » Si le fruit de la PHILOSOPHIE n'est pas encore aujourd'hui ce qu'il a toujours été, une *cruauté implacable*, et le fruit de l'EVANGILE, une *bienveillance sans bornes*

---

(1) S. Mathieu, XII, 53.

*et une charité universelle.* Vous voyez donc ici proposés à votre choix deux grands précepteurs de la morale , deux guides de la vie humaine ; et suivant que vous approuvez le caractère et goûtez les effets actuels de l'un ou de l'autre , décidez entre eux !



---

## APPENDICE

*CONTENANT des notes et des éclair-  
cissemens ajoutés.*

---

(A) Caton le jeune, Cicéron et Auguste entre autres personnages furent singulièrement coupables à cet égard. Mais la brutale inhumanité de ce Pompée (surnommé pourtant le grand) envers sa femme, surpasse presque toute croyance, et entraîna après elle les suites les plus tragiques. Il répudia, pour se lier avec Sylla, son épouse Antistia, et épousa Æmilia, belle-fille de Sylla, vivant dans ce tems-là même avec son mari. Le père d'Antistia avait payé de sa vie son attachement à Pompée. Sa mère, indignée du cruel traitement fait à sa fille, se donna la mort, et Æmilia mourut bientôt après en couche dans la maison de Pompée. *Plutarque, vie de Pompée.*

(B) Les exemples de barbarie vraiment incroyable des Anciens envers leurs esclaves, fournis par l'Histoire grossiraient trop ce vo-

lume ; nous avons cru devoir nous borner aux suivans.

Deux mille ilotes , à qui l'on avait promis de les affranchir , et que l'on avait promenés en conséquence dans les rues de Sparte , la tête couronnée de fleurs , ne tardèrent pas à disparaître , et l'on n'en entendit plus parler ; mais on n'a jamais su quels moyens on avait pris pour s'en défaire. *Thucyd. liv. IV.*

Il est généralement connu que les jeunes Spartiates attendaient souvent la nuit les malheureux esclaves dans des embuscades , et que se jetant sur eux à l'improviste , ils massacraient de sang-froid à coups de poignard tous les ilotes qui s'offraient sur leur passage. *Plut. , vie de Lyc.*

Les éphores , dès qu'ils entraient en charge , leur déclaraient la guerre en forme , afin qu'il semblât que ce fut légalement qu'on les détruisait. *Plut. , vie de Lyc.*

Dans le tems que Lucius Domitius était préteur en Sicile , un esclave tua un ours d'une grosseur extraordinaire. Le préteur , frappé de l'adresse et de l'intrépidité de cet homme , desira de le voir. Ce pauvre malheureux , ex-

trêmement satisfait de cette distinction , vint en effet se présenter au préteur , espérant sans doute une récompense et des applaudissemens ; mais Domitius , en apprenant qu'il ne lui avait fallu qu'un épieu pour vaincre et tuer l'ours , ordonna qu'il fut crucifié sur le champ , sous le barbare prétexte que la loi interdisait aux esclaves l'usage de cette arme , ainsi que de toutes les autres. Peut-être la cruauté de Domitius est-elle encore moins étonnante et moins atroce que l'indifférence avec laquelle l'orateur romain raconte ce trait , qui l'affecte si peu que voici ce qu'il en dit : *Durum hoc fortasse videatur , neque ego in ullam partem disputo*. Cela paraîtra peut-être dur à quelques personnes ; quant à moi , je ne prononcerai pas. *Cicéron contre Verrès , Act. II , l. 5 , c. 3.*

Vedius Pollion était dans l'usage , lorsque quelqu'un de ses esclaves avait commis une faute , même très - légère , de le faire jeter dans un vivier où il nourrissait des lamproies. *Sénèque , de la Colère , III , 40. Le même , de la Clémence , I. 18. Pline , l. IX , c. 23.*

Un romain ayant été trouvé assassiné chez lui , on punit sur le champ du dernier supplice

plice tous ses esclaves au nombre de 400. L'historien ajoute que l'on suivit en cela un ancien usage, *vetere ex more. Tacite, Annal. XIV, 42.*

(D) Xénophon, dans son *Traité de la République d'Athènes*, reconnaît qu'il fallait faire des présens aux juges, si l'on voulait gagner son procès. Qu'ils favorisaient et soustrayaient aux châtimens ceux auxquels ils étaient attachés, tandis qu'ils condamnaient ceux qui avaient encouru leur haine. On voit que, presque dans tous les cas, c'était l'usage constant du peuple d'Athènes et des états voisins et dépendans de cette république d'opprimer les gens de bien, et de sauver, d'encourager même autant qu'il était possible, les gens les plus corrompus.

Thucydide nous assure (liv. VI) que les Athéniens jetaient souvent en prison et condamnaient à mort les meilleurs citoyens sur les délations ou les rapports de misérables débauchés indignes de toute croyance.

Quant à Rome, les faits suivans ne donneront encore au lecteur qu'une bien faible idée de la manière dont on y rendait la justice.

A l'époque où L. Gellius et C. Lentulus

furent revêtus de la censure, ils se virent obligés de chasser du sénat soixante-quatre de ses membres, connus pour s'être déshonorés comme juges, en se laissant corrompre par des présens. *Middleton, Vie de Cicéron, v. I, p. 117. Ann. de Pighius, l'an de la fondation de Rome 683.*

La méthode adoptée par Pompée pour rétablir l'ordre et la décence dans les tribunaux de Rome, était de nature à causer une étrange surprise à Westminster-Hall. Il y présidait en personne, accompagné d'un *gros de soldats*, et malgré ce soin prudent pour maintenir le decorum et l'intégrité des juges dans l'exercice de leurs fonctions, il n'était lui-même ni trop scrupuleux, ni trop délicat lorsqu'il s'agissait de ses amis. Scipion, son beau-père, ayant été accusé, il fit prier trois cent soixante des juges de se rendre chez lui, et leur demanda leurs voix et leur amitié pour Scipion. (*Plutarq. dans la vie de Pompée*). C'est pourtant là l'homme que Cicéron appelle : *Hominem integrum et castum et gravem*, un homme intègre, incorruptible et grave. *Epîtres à Atticus, XI, 6.*

Telles étaient les idées que Cicéron avait



de l'intégrité d'un juge, et il paraît qu'elles étaient partagées par plusieurs autres grands personnages de Rome, car quand Catilina fut cité devant les tribunaux pour quelques meurtres atroces, un grand nombre de personnages consulaires se présenta pour déposer en sa faveur, et le peindre comme un caractère très-estimable, et Cicéron lui-même avoue avoir été tenté de prendre sa défense dans une occasion de ce genre. *Epîtres à Atticus*, l. I, I, II.

(E) Les Athéniens, dit un historien qui les connaissait parfaitement, avaient été faits par la nature, de manière à n'être jamais en repos eux-mêmes, et à ne pas souffrir que les autres y fussent. *Thucyd.* liv. I.

La guerre contre Syracuse, qui les conduisit à leur ruine, ne prit sa source que dans leur extrême injustice et leur ambition. Les Athéniens se proposaient de soumettre d'abord la Sicile, ensuite l'Italie, et enfin le Péloponèse. *Le même*, l. VI.

Ils regardaient comme la *tournure naturelle* de l'esprit humain, de s'emparer de la domination toutes les fois que cela était possible. Ils avouaient que c'était là le principe

qui les guidait, et supposaient qu'il en était de même pour toutes les autres nations. *Le même*, liv. V.

Ils croyaient que le chemin le plus court pour arriver à l'Empire était d'accorder leurs secours à tous ceux qui sollicitaient leur protection, sans trop s'enquérir s'ils la méritaient. *Le même*.

Les Spartiates, entre eux, se montraient amis de l'honneur et de la vertu; mais quand il s'agissait des autres, leur principe régulateur de conduite était de regarder comme honorable tout ce qui leur convenait, et comme juste tout ce qui servait à leurs intérêts. *Le même*.

Je renvoie mon lecteur à la honteuse perfidie de Posthumius, à l'égard des Samnites. *Tite-Live*, l. IX, c. 5 et 11; et à celle d'Emilius, dont Persée fut la victime. L. 45, c. 8, 39.

(F) Paul Emile ne livra pas moins de dix-sept villes de l'Épire en un seul jour au pillage de ses soldats, et 150,000 des habitans de cette malheureuse contrée furent réduits en même tems à l'esclavage. *Tite-Live*, l. XI, v. 2, 34. Polybe nous dit, liv. 10, frag. 2,

que quand Scipion prit Carthage, il ordonna à ses soldats de se jeter sur les habitans , et de les mettre tous à mort sans distinction , en un mot de n'en pas épargner un seul , *suivant la coutume des Romains*. L'historien ajoute que les Romains en agissaient ainsi pour frapper tous les peuples de la terreur de leur nom. C'est par la même raison , dit-il , que quelque part qu'ils prennent une ville , non-seulement on voit tous les hommes passés au fil de l'épée , mais même les chiens et les autres animaux mis en pièces , et leurs membres semés dans les rues.

On a dit de Jules-César qu'il avait subjugué trois cents nations , renversé mille cités , fait un million d'esclaves , et passé au fil de l'épée un pareil nombre d'hommes , soit sur le champ de bataille , soit dans les villes qu'il avait prises. (*Plutarque , dans la vie de Pompée*). On vantait néanmoins la grande humanité de ce général.

Durant le siège de Jérusalem , et pendant le cours de la guerre contre les Juifs , le nombre de ceux qui périrent par l'épée , fut d'un million trois cents cinquante-sept mille six cent soixante , et celui des captifs de quatre-

vingt dix-sept mille. On vendit comme esclaves tous les individus au-dessous de dix-sept ans ; quant à ceux qui dépassaient cet âge , on les envoya dans les travaux publics en Egypte , ou on les dispersa dans les provinces romaines , pour y succomber sous le tranchant de l'épée ou la dent des bêtes féroces. Onze mille de ces malheureux moururent de faim. Titus lui-même , le bon , le sensible Titus , surnommé *Deliciæ humani generis* , les délices du genre humain , traita ces êtres infortunés avec la barbarie la plus sauvage. Dans les spectacles et les jeux qu'il donna à Césarée , un grand nombre des captifs périt , les uns déchirés par les animaux , les autres forcés de combattre l'un contre l'autre. On en égorga quinze cents dans la même ville en l'honneur du jour de la naissance de Domitien , son frère , et un grand nombre aussi à Beryte , en l'honneur de Vespasien , son père. Il paraît qu'on en fit autant dans les autres villes de la Syrie. Il réserva , pour figurer à son triomphe , Siméon et Jean , ainsi que sept autres , remarquables par leur taille et leur beauté (1).

---

(1) Newton , Dissertation sur la Prophétie , Diss. 20<sup>e</sup>. part. 3 , vol. II , p. 313.

# RÉSUMÉ

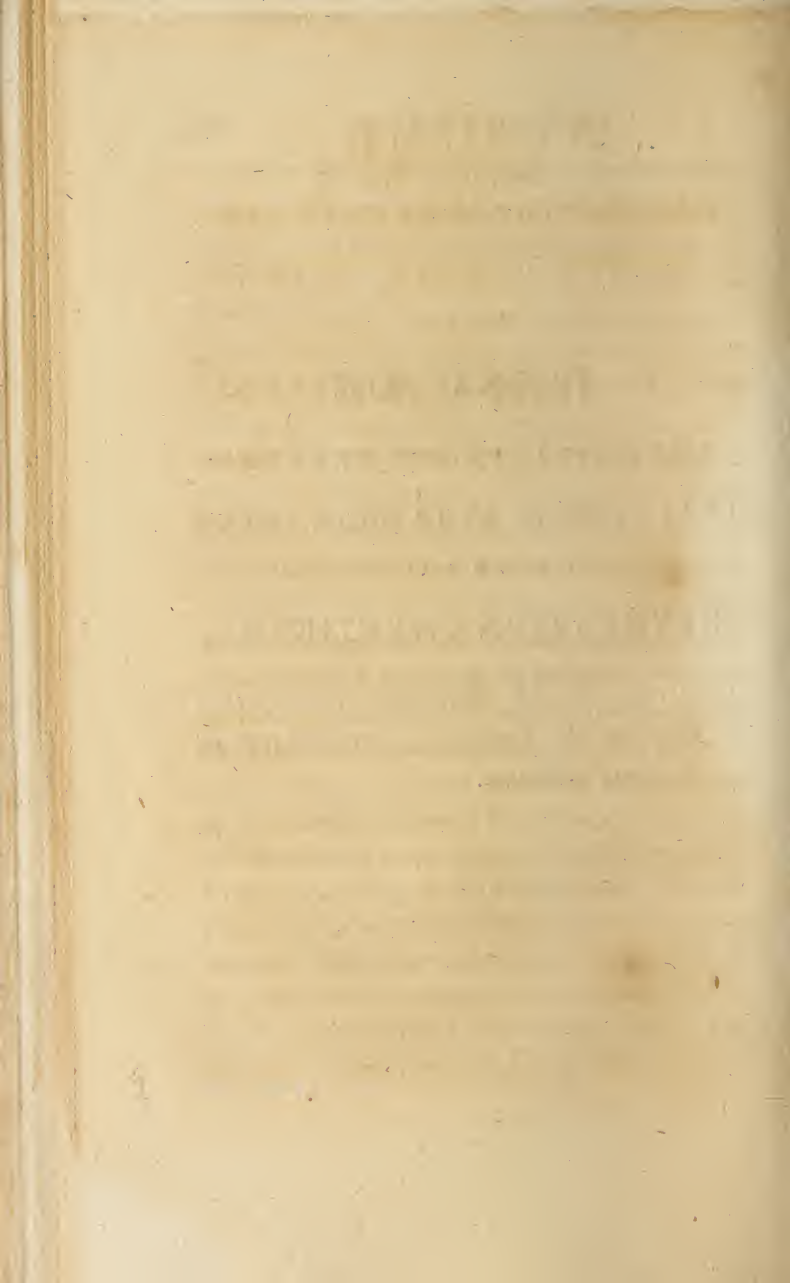
DES PRINCIPALES PREUVES  
DE LA VÉRITÉ ET DE LA DIVINE ORIGINE

DE LA

RÉVÉLATION CHRÉTIENNE;

*Ouvrage de M. BEILBY PORTEUS,  
Évêque de Londres ; traduit sur la  
dixième édition.*





# RÉSUMÉ

## DES PRINCIPALES PREUVES DE LA VÉRITÉ ET DE LA DIVINE ORIGINE DE LA RÉVÉLATION CHRÉTIENNE.

---

*Sur la vérité et l'origine divine  
de la Révélation Chrétienne.*

LA méthode que j'ai eu l'intention de suivre dans ce traité, est de présenter à mes lecteurs les séries suivantes de PROPOSITIONS, et de prouver ensuite directement la vérité de chacune en particulier.

I. Il est évident, d'après l'examen de l'état du monde payen avant l'apparition de Notre-Seigneur sur la terre, qu'il y avait nécessité absolue d'une révélation de la volonté de Dieu, et, par suite, une grande probabilité, existante déjà depuis long-tems, qu'une révélation de ce genre serait accordée à l'espèce humaine.

II. Précisément à cette époque où le monde

## 106 DE LA RÉVÉLATION

entier était dans l'attente de l'apparition de quelque personnage extraordinaire, une personne nommée Jésus-Christ parut effectivement sur la terre, en assurant qu'il était le fils de Dieu, et envoyé du ciel par son père pour enseigner au genre humain la véritable religion : en conséquence, il fonda une religion qui fut appelée de son nom, *la Religion chrétienne*, et qui a été professée par un grand nombre d'hommes, depuis ce moment jusques à nos jours.

III. Les livres du Nouveau Testament ont été écrits par les auteurs auxquels on les attribue, et ils contiennent une histoire fidèle du Christ et de sa religion. Les récits qu'ils présentent, tant de la personne du Christ que de sa religion, portent un caractère de vérité tel qu'on peut faire fonds sur eux comme sur des énoncés strictement vrais.

IV. Les écritures qui composent l'Ancien Testament, et dont on voit la connexion intime avec celles du Nouveau, sont les véritables écrits de ceux dont ils portent les noms, et nous donnent une relation fidèle de l'économie mosaïque, de l'histoire des faits, des commandemens de Dieu, des préceptes mo-

raux et des prophéties qu'elles renferment.

V. Le caractère du Christ, tel qu'il est représenté dans les Evangiles, fournit les motifs les plus puissans pour croire qu'il était réellement une personne divine.

VI. La sublimité de sa doctrine et la pureté de sa morale, contenue dans ses préceptes, confirment cette croyance.

VII. L'heureuse et rapide propagation de l'Evangile par ses premiers prédicateurs, dans une grande partie du monde, est une preuve que Dieu favorisait leurs efforts et leur prêtait sa puissante assistance.

VIII. La comparaison entre le Christ et Mahomet, ainsi qu'entre les religions qu'ils ont fondées, nous mène à conclure que la religion du dernier fut incontestablement une invention purement humaine, tandis que celle du premier venait de Dieu.

IX. Les prédictions faites par les anciens Prophètes, et accomplies dans la personne de Notre Sauveur, montrent qu'il était le Messie attendu par les Juifs, et que ce fut par l'ordre de Dieu qu'il vint dans le monde pour être le grand libérateur et le rédempteur du genre humain.

X. Les prophéties prononcées par notre Sauveur lui-même, prouvent qu'il était doué de cette prescience des événemens à venir, qui n'appartient qu'à Dieu seul, ou à ceux qu'il daigne inspirer.

XI. Les miracles faits par Notre Seigneur démontrent qu'il possédait la puissance divine.

XII. La résurrection de Notre Seigneur d'entre les morts est un fait pleinement prouvé par les témoignages les plus évidens. C'est le sceau et la confirmation de sa divinité, et, par suite, de la vérité de sa religion.

Tels sont les divers points que je vais entreprendre de prouver dans ce petit ouvrage; et il est clair que si je parviens à les mettre hors de doute, tout esprit raisonnable trouvera que j'ai rempli ma tâche, et qu'il ne manque rien à la démonstration de cette vérité : Que la Religion chrétienne est réellement une révélation de Dieu.



PROPOSITION 1<sup>re</sup>.

*Il est évident , d'après un coup-d'œil jeté sur le monde payen avant l'apparition de Notre-Seigneur sur la terre , qu'il y avait nécessité absolue d'une révélation de la volonté de Dieu , et conséquemment une grande probabilité , existante déjà depuis long-tems , qu'une révélation de ce genre serait accordée à l'espèce humaine.*

LES gens versés dans la connaissance de l'histoire ancienne savent parfaitement qu'il n'y a pas de fait plus certain et d'une plus grande notoriété que celui-ci : que depuis un grand nombre de siècles avant que Notre Sauveur parût sur la terre , et à l'époque même où il s'y montra , la totalité du monde payen , considéré dans ses nations même les plus polies , les plus civilisées et les plus instruites , était , à très-peu d'exceptions près , tombée dans l'ignorance la plus déplorable de tout ce qui

peut avoir rapport à la Divinité et à son culte, c'est-à-dire, dans la superstition et l'idolâtrie la plus absurde, ainsi que dans la corruption et la dépravation de mœurs la plus abominable. Les hommes d'alors ne connaissaient ni la véritable nature de Dieu, ni les attributs et les perfections qui constituent sa divine essence. Ils n'avaient pas plus d'idée du culte qui lui est agréable, des devoirs moraux qu'il imposait à ses créatures, ni aucune notion claire ou ferme croyance de l'immortalité de l'âme, et d'un état de châtimens et de récompenses dans une autre vie. Ils imaginaient l'univers sous la direction d'une foule de Dieux et de Déesses auxquels ils attribuaient les vices et les passions les plus détestables qui aient jamais déshonoré la nature humaine : ils adoraient aussi des morts des deux sexes, des oiseaux, des quadrupèdes, des insectes et des reptiles, même le serpent, le plus odieux et le plus dégoûtant de tous, ainsi qu'une infinité d'autres idoles, ouvrages de leurs mains, et faites de diverses matières telles qu'or, argent, bois, marbre et pierre. Quant à leur conduite, ils étaient presque généralement adonnés aux vices les plus choquans et les plus abomi-

nables. Un grand nombre même de leurs cérémonies solennelles du culte et de leurs actes de piété n'offraient que des scènes de la volupté la plus grossière et de la licence la plus brutale. D'autres pratiques religieuses étaient accompagnées des superstitions les plus sauvages et les plus cruelles, et quelquefois même de sacrifices humains.

La description que nous a laissée St.-Paul des anciens payens, dans le 1<sup>er</sup>. chapitre de son Epître aux Romains, est vraie strictement et prise à la lettre. » Etant, dit-il, remplis de toute sorte d'injustice, de méchanceté, d'impureté, d'avarice, de malignité, envieux, meurtriers, querelleurs, trompeurs, extrêmement corrompus dans leurs mœurs, semeurs de faux rapports, calomniateurs et haïs de Dieu, outrageux, superbes, hautains, inventeurs de nouveaux moyens de faire le mal, désobéissants à leur père et à leur mère, sans prudence, sans modestie, sans affection pour leurs proches, sans foi, sans miséricorde. »

Ce ne sont pas là des déclamations vagues et générales d'un homme pieux dictées par l'indignation que lui inspire la perversité de son siècle; ce sont des peintures fidèles et exactes

## 112 DE LA RÉVÉLATION

des mœurs du temps; et les auteurs payens du même temps confirment, de la manière la plus forte et la plus étendue, tout ce qu'avance l'apôtre. Songeons en outre que c'est à un peuple très-civilisé, ingénieux, instruit et célèbre par ses progrès dans toutes les sciences et les arts libéraux que ces reproches sont adressés. Quelle n'a donc pas dû être la dépravation des peuples les plus barbares, quand on voit que telle était la morale du plus vertueux et du plus civilisé?

Il existait, il faut l'avouer, parmi toutes les nations de l'antiquité, particulièrement les Grecs et les Romains, quelques hommes sages et honnêtes, en comparaison des autres, que l'on appelait philosophes, et qui avaient des notions de moralité et de religion plus saines et plus justes que celles du reste du monde; qui s'étaient même conservés purs, jusqu'à un certain point, au milieu de la corruption générale où ils vivaient; mais ils n'étaient qu'en bien petit nombre, comparés à la grande masse du genre humain, et par conséquent tout-à-fait hors d'état de produire aucun changement considérable dans les principes et les mœurs généralement adoptés chez leurs con-

citoyens. Ils n'avaient d'ailleurs eux-mêmes que des notions bien imparfaites et bien erronées sur la nature et les attributs de Dieu, le culte qu'il exigeait, les devoirs et les obligations morales, le plan d'après lequel le créateur gouverne ce monde, ses desseins en faisant l'homme, la dignité originelle de la nature humaine, l'état de corruption et de dégradation dans lequel elle était tombée depuis, le mode particulier d'intervention de la part de Dieu, pour le rétablissement et la réhabilitation du genre humain, les moyens ménagés aux hommes de recouvrer la faveur de leur créateur offensé, et le but glorieux auquel il se proposait de les conduire enfin après la réconciliation ; ils étaient dans un état de doute, d'incertitude et d'hésitation, même sur ces grandes et importantes doctrines, dont nous avons parlé plus haut, de l'immortalité de l'âme, de la réalité d'un état à venir, et de la répartition des châtimens et des récompenses après cette vie ; dans l'obscurité où ils se trouvaient à cet égard, ils les désiraient ardemment et les espéraient plutôt qu'ils ne les attendaient réellement avec confiance, et les croyaient avec une foi ferme.



Mais même pour ce qu'ils connaissaient avec un certain degré de clarté et de certitude, ou ils ne daignaient pas le mettre à la portée des classes inférieures de la société, ou ils n'en avaient pas le talent.

Ils manquaient aussi de l'autorité convenable pour donner aux recommandations qu'ils faisaient de ces vertus, l'espèce de sanction nécessaire pour les faire pratiquer; ils n'avaient point à proposer de motifs assez puissans pour prendre de l'ascendant sur de violentes tentations et des penchans dépravés. Leur propre exemple, au lieu de prêter de la force à leurs préceptes ne tendait qu'à en affaiblir l'action; car leur conduite était généralement, même dans les plus gens de bien, en opposition directe avec leurs doctrines; et les vices détestables auxquels plusieurs de ces philosophes se livraient, détruisaient entièrement l'efficacité de leurs leçons.

Par-dessus tout, ils étaient privés des sanctions augustes de la religion qui sont, d'une part les freins les plus puissans pour arrêter les passions et les vices du genre humain, et de l'autre les ressorts les plus actifs pour porter les cœurs à la vertu, par les châtimens

et les récompenses qu'elle promet et dont elle menace dans une autre vie ; article qui forme un point si essentiel et si important dans l'économie du Christianisme.

Il y avait donc une nécessité absolue et évidente d'une révélation divine , pour tirer le genre humain de ce gouffre d'ignorance , de superstition , d'idolâtrie , de perversité et de misère dans lequel tous les hommes étaient tombés , dans toutes les parties du globe ; pour leur enseigner de quelle manière et avec quelle forme de culte extérieur Dieu préférerait d'être honoré ; quelle expiation il daignait accepter pour le péché : Pour leur donner une entière certitude d'un jugement , et d'un état à venir en conséquence de ce jugement ; pour mettre la totalité de la doctrine de la religion à la portée des esprits les plus simples et les plus faibles , en un mot de toutes les capacités , en leur rendant ses vérités claires et évidentes ; pour ajouter du poids et de l'autorité aux préceptes les plus simples , et fournir aux hommes une assistance extraordinaire et surnaturelle qui les rendît victorieux de la corruption de leur nature : et puisqu'il était si évidemment digne de Dieu et d'accord avec toutes les idées que

nous nous formons de sa bonté et de sa miséricorde à l'égard des ouvrages de ses mains, qu'il éclairât, secourût et dirigeât de cette manière les créatures qu'il a faites, il y avait donc évidemment aussi les plus fortes raisons d'espérer que des lumières et des secours de cette nature seraient effectivement accordés aux hommes; et cela avait même paru si probable, que les plus sages des anciens payens ont regardé comme très-naturel et conforme à la saine raison, d'attendre de la bonté divine quelque chose de ce genre.

Vous pouvez renoncer, dit Socrate, à tout espoir de corriger les mœurs des générations futures, à moins que Dieu ne veuille bien vous envoyer quelque autre personne pour vous instruire (1); et Platon déclare que tout ce qu'il y a de bien et tout ce que l'on pourra rencontrer en ce monde, dans le triste état où il se trouve, ne peut exister que par *l'intervention particulière de Dieu* (2). Cicéron a fait des aveux pareils; et Porphyre, l'un des ennemis les plus acharnés de la religion chrétienne, confesse néanmoins *que l'on*

---

(1) Platon, dans l'apologie de Socrate.

(2) Le même, dans sa République.

*éprouvait le besoin de quelque méthode universelle de délivrer les âmes des hommes, qu'aucune secte de philosophie n'avait jamais encore trouvée (1).*

Ces aveux des sages les plus célèbres de l'antiquité sont bien, certes, d'un autre poids que les assertions de nos infidèles modernes, « que la raison humaine suffit pleinement pour enseigner aux hommes leurs devoirs et les mettre en état de les remplir, et qu'en conséquence une révélation divine était parfaitement inutile. » Il est vrai que de nos jours un déïste peut avoir des notions passablement justes de la nature et des attributs de l'Être suprême, du culte qui lui est dû, des bases et de l'étendue des obligations morales, et même d'un état futur de rétribution. Mais d'où tire-t-il ces notions? Assurément ce n'est pas des leçons de sa propre raison livrée à elle-même, et sans l'assistance des lumières divines, mais seulement comme l'un de leurs plus fameux philosophes (Jean-Jacques (2))

---

(1) S. Augustin, dans la Cité de Dieu.

(2) Œuvres de Jean-Jacques, t. IX, page 71, édition in-12, 1764.

en convient, de ces mêmes écritures qu'il méprise et qu'il rabaisse, des impressions reçues de bonne heure par l'éducation, de l'habitude de vivre et de converser dans des pays chrétiens où ces doctrines sont publiquement enseignées, et où, en dépit de lui-même, le déïste s'imbibe de quelque portion de cette science religieuse, que les saintes écritures ont répandue partout, et qu'elles ont communiquée aux *ennemis* comme aux amis de l'Évangile. Mais ceux qui étaient privés de ces avantages, ceux qui n'avaient rien que leur raison pour les diriger, et qui savaient, en conséquence, à quelles faibles ressources se borne la raison, quand elle est abandonnée à elle-même, bien mieux que nos infidèles modernes, dont aucun n'a jamais été ni pu être précisément dans le même cas, ces hommes, dis-je, déclarent uniformement que la simple lumière de la nature était *insuffisante* pour les guider dans le chemin du bonheur et de la vertu; et que le seul guide *sûr et certain* pour bien conduire les hommes dans la route difficile de cette vie, était *une découverte divine de la vérité* (1).

---

(1) Platon, dans le Phédon.



Ces considérations peuvent servir à montrer qu'au lieu de nourrir de longue main aucun préjugé déraisonnable contre la possibilité ou la probabilité d'une révélation divine quelconque, nous devons au contraire être prévenus d'avance en faveur de son existence, et préparés à la recevoir ouvertement avec franchise et candeur, toutes les fois qu'elle nous sera présentée avec des preuves suffisantes; parce qu'en considérant le besoin que l'homme en a, et la bonté de Dieu, il paraît infiniment probable qu'une révélation de ce genre devait être manifestée tôt ou tard au genre humain.

## PROPOSITION II.

*A l'époque même où l'on attendait généralement dans le monde que quelque personnage extraordinaire y fît son apparition, une personne nommée Jésus-Christ parut effectivement sur la terre, assurant qu'il était le Fils de Dieu, et qu'il était descendu du Ciel pour enseigner au genre humain la véritable religion. En conséquence il fonda une religion qui fut appelée de son nom religion chrétienne, et qui a été professée depuis ce moment jusques à nos jours par un grand nombre d'hommes.*

IL était indispensable d'énoncer ici cette proposition, comme le fondement de tout le raisonnement qui va suivre; mais c'est d'ailleurs une vérité si universellement reconnue, qu'il

qu'il n'y aura que très-peu de choses à dire pour l'appuyer.

Que vers le temps de la naissance de Notre Sauveur, une attente générale fut répandue dans les contrées de l'Orient qu'il paraîtrait dans la Judée un personnage très-extraordinaire, c'est ce qui est évident et par l'histoire sacrée, et même par les écrits des payens. St.-Mathieu nous apprend que quand Jésus eut pris naissance dans la ville de Béthléem en Judée, il s'y rendit des hommes sages, probablement considérés dans leur pays pour leur rang et pour leur savoir, et les mêmes que l'on a désignés sous le nom de Mages, qui venaient de l'Orient, et qui disaient : « Où est le Roi qui est né aux Juifs, car nous avons vu son étoile dans l'Orient, et nous sommes venus pour l'adorer ? » Deux historiens romains, Suétone et Tacite, confirment ce fait en assurant qu'à cette époque régnait dans tout l'Orient une ancienne opinion généralement reçue, qu'il sortirait de la Judée un personnage destiné à établir sa domination sur le monde entier.

Que dans le tems où César-Auguste était empereur à Rome, une personne appelée Jésus-Christ était née en Judée; qu'il préten-

daît être venu du ciel pour enseigner aux hommes la vraie religion, et qu'il a eu une multitude de sectateurs, c'est encore ce que les historiens sacrés assurent unanimement, et ce dont plusieurs auteurs payens rendent également témoignage.

Ces écrivains font mention du propre nom du Christ, et reconnaissent qu'il avait un grand nombre de disciples que l'on appelait Chrétiens, à cause de lui. Les Juifs, quoiqu'ennemis déclarés de notre religion, avouent la vérité de toutes ces choses, et il n'y a aucun, même des auteurs payens des tems les plus voisins du berceau de cette religion, et qui ont écrit contre elle, qui les révoque en doute. Ce sont donc des faits aussi certains, aussi avérés, aussi incontestables que la réunion des témoignages de l'histoire ancienne, sacrée et profane, et l'accord des aveux des ennemis et des amis de cette religion dans ce qu'ils en disent, peut les rendre tels.

## PROPOSITION III.

*Les livres du Nouveau Testament ont été écrits par ceux-là même à qui on les attribue, et contiennent une histoire fidèle du Christ et de sa religion. Ce que l'on y dit de l'un et de l'autre peut être admis avec sécurité comme une chose strictement vraie.*

LES livres qui contiennent l'histoire du Christ et de la Religion chrétienne sont les quatre Evangiles et les Actes des Apôtres. Il n'y a pas plus de raison de douter que les Evangiles aient été écrits par les quatre auteurs dont ils portent les noms, c'est-à-dire, Mathieu, Marc, Luc et Jean, qu'il y en a de douter que les histoires que nous avons sous les noms de Xénophon, de Tite-Live ou de Tacite ont été écrites par ces auteurs.

Il y a un grand nombre de passages auxquels on a fait allusion, ou que l'on a cités comme tirés des Evangélistes, qui sont exactement tels que nous les lisons encore au-



jourd'hui, et qu'une succession non-interrompue d'Ecrivains chrétiens, depuis les Apôtres jusques à nos jours, nous a transmis pour les confronter avec l'original : chacun d'eux se trouve déjà nommé comme auteur de l'Evangile qui porte son nom, dans des ouvrages qui remontent aux premiers tems du Christianisme; et certes, c'est plus que l'on n'en pourrait dire en faveur d'aucun autre ancien historien (1).

L'universalité du monde chrétien a toujours regardé ces livres, depuis le siècle des Apôtres, comme contenant une histoire fidèle de la religion prêchée par eux; en conséquence ils doivent être reçus comme tels; précisément comme nous reconnaissons dans le Coran un exposé exact de la religion Mahométane, et dans les livres sacrés des Bramines, le véritable tableau de la croyance religieuse des habitans de l'Indoustan.

Nous avons les motifs les plus puissans pour croire que tous les faits rapportés dans ces écrits, et les récits qu'ils nous font des

---

(1) Voyez Lardner, *de la Crédibilité*, tome I, et les Témoignages de Paley, vol. I.

actions et des paroles de notre Sauveur , sont aussi strictement vrais.

Car d'abord , on ne peut nier que ces écrivains n'aient eu les meilleurs moyens d'être informés , et n'ont pas pu être trompés eux-mêmes.

Et en second lieu , on ne saurait leur supposer aucune raison de tromper les autres.

S. Mathieu et S. Jean étaient tous deux les Apôtres de Notre-Seigneur : ils accompagnèrent constamment ses pas , et le suivirent dans toutes les fonctions de son ministère ; ils assistèrent aux choses qu'ils décrivent , ils furent témoins oculaires des faits , et entendirent de leurs propres oreilles les discours qu'ils nous rapportent.

S. Marc et S. Luc , quoiqu'ils ne fussent pas eux-mêmes revêtus de l'apostolat , n'en furent pas moins les contemporains et les compagnons des Apôtres ; ils se trouvèrent dans des rapports d'amitié et de liaison avec ceux qui s'étaient trouvés présens aux événemens qu'ils nous racontent. S. Luc dit expressément en tête de son Evangile qu'il commence en ces mots : « Comme plusieurs » ont entrepris d'écrire l'histoire des choses

» qui se sont accomplies parmi nous, sui-  
 » vant le rapport que nous en ont fait ceux  
 » qui dès le commencement les ont vues  
 » de leurs propres yeux, et qui ont été les  
 » ministres de la parole: j'ai cru que je de-  
 » vais aussi, très-excellent Théophile, après  
 » avoir été exactement informé de toutes ces  
 » choses depuis le commencement, vous en  
 » écrire par ordre toute l'histoire, afin que  
 » vous reconnaissiez la vérité de tout ce qu'on  
 » a enseigné. » S. Luc étant aussi l'auteur  
 des Actes des Apôtres, il s'ensuit que nous  
 avons pour écrivains de ces cinq premiers  
 livres des personnes possédant la *connaissance la plus parfaite* de tout ce qu'ils rap-  
 portent, soit par leurs observations person-  
 nelles, soit par leurs communications du  
 même genre, avec ceux qui ont entendu et  
 vu tout ce qui s'est passé à cet égard.

C'étaient au reste des hommes simples,  
 probes, sans art et sans lettres, pris dans  
 les classes vouées aux professions les plus  
 humbles et entièrement incapables soit d'in-  
 venter, soit de concerter un système aussi  
 raffiné et aussi compliqué de fraude qu'aurait  
 dû l'être l'édifice de la religion Chrétienne,

si elle n'était pas vraie. Il règne d'ailleurs dans tout le cours de leur narration les caractères les plus marqués de franchise, de candeur et de simplicité qui accompagnent toujours la vérité. Leurs plus grands ennemis n'ont jamais essayé d'entacher le moins du monde leur moralité; et comment d'après cela pourrait-on les supposer capables d'une aussi grande imposture que celle d'assurer et de propager les mensonges les plus impudens? Il ne pouvait leur en revenir ni plaisir, ni profit, ni puissance. Au contraire, leur doctrine attira sur eux les maux les plus redoutables, et même la mort. Ainsi donc, s'ils étaient des fourbes, il faut avouer qu'ils le furent bien gratuitement et sans qu'il leur en revint le plus léger avantage; tranchons le mot, ces étranges imposteurs allèrent directement contre tous les motifs et les avantages dont l'espérance influence ordinairement les actions des hommes. Ils prêchaient une religion qui défend le mensonge sous peine de la damnation éternelle; et néanmoins dans l'hypothèse qu'ils ont été imposteurs, ils soutenaient cette religion par le mensonge. Et tandis qu'eux-mêmes se rendaient coupables de la plus



basse , de la plus inutile des impostures , ils se donnaient des peines infinies , ils supportaient avec courage des travaux et des souffrances incroyables pour apprendre au genre humain à ne jamais s'écarter de la vérité.

En bonne foi , cela est-il croyable , cela est-il possible ! N'est-ce pas là une manière d'agir si contraire à toute expérience , à tous les principes de la nature humaine , à tous les motifs qui règlent ordinairement la conduite , qu'elle dépasse de beaucoup les bornes de toute crédibilité , et force tout homme raisonnable à rejeter une aussi étrange supposition ?

Ainsi donc , il faut que les faits rapportés dans les Evangiles et les Actes des Apôtres soient vrais , même ceux qui sont évidemment miraculeux , car le témoignage de gens qui donnent leur vie pour soutenir ce qu'ils affirment , est une déposition d'un poids suffisant pour soutenir quelque miracle que ce puisse être ; et les considérations suivantes ajoutent encore beaucoup à l'opinion que l'on doit s'être formée de la véracité de ces témoins.

Il y a dans tous les écrits qui composent le Nouveau Testament des allusions con-



tinuelles et des phrases qui se rapportent à des choses, des personnes, des lieux, des mœurs, des usages et des opinions qui cadrent parfaitement avec l'état réel des choses à cette époque, tel qu'il nous est dépeint par des auteurs contemporains et désintéressés. Si l'histoire écrite par les Evangélistes n'eût été qu'un roman de leur invention, l'on aurait certainement découvert quelque erreur ou quelque méprise, relativement à ces circonstances accidentelles, dans l'un ou l'autre de ces historiens, et c'est pourtant ce qu'on n'y a pas encore trouvé.

Quant aux faits en eux-mêmes qu'ils racontent, la plus grande partie se trouve aussi mentionnée ou racontée en détail par les historiens Juifs et Romains; tels sont l'étoile qui apparut à la naissance de Notre-Seigneur, le voyage à Bethléem des Mages venus de l'Orient, le massacre ordonné par Hérode des enfans au-dessous de l'âge de deux ans, beaucoup de particularités concernant Jean-Baptiste et Hérode. Le crucifiement de Notre-Seigneur sous Ponce-Pilate, ainsi que le tremblement de terre et les ténèbres miraculeuses qui l'accompagnèrent, et même plu-

sieurs des miracles opérés par Jésus lui-même , particulièrement la guérison des boiteux et des aveugles, l'expulsion des démons des corps des possédés , sont , comme *matière de fait* , expressément avoués et reconnus par un certain nombre des plus anciens et des plus implacables ennemis du Christianisme. Ils avaient beau attribuer ces miracles à l'assistance des mauvais esprits , ils n'en convenaient pas moins que les miracles eux-mêmes avaient été effectivement opérés (1).

Ce témoignage de nos adversaires , même en faveur des parties miraculeuses de l'histoire sacrée , est la preuve la plus puissante qu'il soit possible d'administrer de la vérité et de l'autorité de l'ensemble de ces livres.

Il est également certain que ceux qui composent le Nouveau Testament , sont venus jusqu'à nous sans aucune altération ou corruption importante , et qu'ils se trouvent encore aujourd'hui dans tous les points essentiels précisément les mêmes qu'au moment

---

(1) Clarke , *Preuves de la Religion naturelle et révélée.*

où ils sont sortis des mains de leurs auteurs.

Que dans les différentes copies de ces écrits , comme dans toutes les autres des anciens livres , un petit nombre de lettres , de syllabes , de mots même , si l'on veut , ait pu être changé , c'est assurément ce que nous ne prétendrons pas nier ; mais qu'il y ait eu aucune altération préméditée ou corruption frauduleuse d'aucune partie considérable , spécialement d'aucun point de doctrine ou de quelque passage important dans l'historique , c'est ce que personne n'a jamais essayé ou réussi à prouver. Et dans le fait , c'était une chose absolument impossible , car on ne saurait douter qu'à la sortie de chacun de ces écrits des mains de leurs auteurs , il n'ait été fait sur le champ un grand nombre de copies des originaux que l'on envoya dans toutes les diverses Eglises Chrétiennes. Nous savons qu'on en faisait une lecture publique dans toutes les assemblées des premiers Chrétiens ; nous savons aussi que l'on ne tarda pas à les traduire dans un grand nombre de langues étrangères , et que ces anciennes versions , dont plusieurs subsistent encore , furent bien-

tôt répandues dans toutes les parties du monde connu : il y a mieux, c'est que quelques-uns même des manuscrits originaux s'étaient conservés jusqu'au tems de Tertullien, c'est-à-dire, à la fin du second siècle (1). Il se trouve une foule prodigieuse de citations de toutes les parties du Nouveau Testament par des écrivains chrétiens, à partir depuis les tems les plus reculés jusques à nos jours, qui toutes s'accordent en substance avec le texte des saintes Ecritures, tel que nous le possédons actuellement. En outre, plusieurs sectes et hérésies s'élevèrent bientôt dans le sein de l'Eglise, dont chacune en appela au témoignage des Ecritures, pour prouver la vérité de la doctrine qu'elle professait. Il a donc été entièrement impossible à quelque secte que ce fût de faire aucun changement important aux livres sacrés, sans que toutes ses rivales s'en soient aperçu et plaint immédiatement (2). Leur jalousie réciproque, l'esprit soupçonneux que chacune nourrissait

---

(1) Grotius, *de la Vérité de la Religion Chrétienne*, l. 3, s. 2.

(2) Beattie, vol. I, p. 188.

contre l'autre, a dû prévenir d'une manière efficace toute altération considérable des Livres saints ; et pour les points les moins importants , les critiques les plus habiles et les plus judicieux ont assuré et démontré, après l'examen le plus scrupuleux, que les livres du Nouveau Testament sont de tous les anciens écrits ceux qui, sans aucune exception, ont le moins souffert des injures du tems et des erreurs des copistes (1).

---

(1) Il n'y a pas jusqu'au style même de l'Evangile (dit l'aimable et élégant auteur du Minstrel) qui ne porte en lui-même la preuve de la vérité de ce livre. Nous n'y trouvons pas la plus légère apparence d'artifice ou d'esprit de parti ; point d'envie d'exagérer d'un côté et de rabaisser de l'autre ; point de ces remarques de précaution qui vont au-devant des objections ; rien de cette réserve qui ne manque jamais d'arguer de faux le témoignage de ceux qui sont coupables d'imposture ; point d'effort pour capter le jugement du lecteur, et le réconcilier pour ainsi dire avec ce qu'il peut y avoir d'extraordinaire dans le narré ; tout est naïf, candide et simple. Les historiens ne font point de réflexions de leur chef ; ils se bornent aux faits, c'est-à-dire, à ce qu'ils ont entendu et vu. Ils rappellent



## 134 DE LA RÉVÉLATION

même avec franchise leurs propres erreurs et leurs fautes , aussi bien que toute autre particularité de l'histoire qu'ils écrivent.

Voyez les Preuves de Beattie , t. I, p. 89.

## PROPOSITION IV.

*Les écrits composant l'Ancien Testament, liés avec ceux dont est composé le Nouveau , sont réellement les ouvrages originaux des Auteurs dont ils portent les noms , et nous présentent un tableau fidèle de la dispensation Mosaique ou de l'économie religieuse sous la loi de Moïse , aussi bien que des faits historiques , des commandemens de Dieu , des préceptes moraux , et des prophéties qu'ils contiennent.*

LA partie de la Bible qui porte le nom d'Ancien Testament contient une grande variété de compositions très-diverses , les unes historiques , les autres poétiques , quelques-unes morales , et qui donnent des préceptes aux hommes , et quelques autres prophétiques ; ces morceaux ont été écrits à différentes épo-

ques et par différentes personnes , mais recueillis en un seul corps par les soins de la nation Juive.

Il n'y a pas la plus légère raison de douter que ces livres n'aient été tous écrits par ceux dont ils portent les noms : ils ont toujours été regardés comme les ouvrages de ces hommes par la totalité des Juifs , qui étaient le peuple le plus intéressé à leur authenticité , et le plus à portée de connaître à cet égard la vérité. Cette opinion subsiste chez eux depuis l'époque la plus reculée jusqu'à présent , et l'on n'a jamais encore pu produire de preuve qui l'infirmes.

Tout nous autorise à croire que ces écrits sont parvenus jusqu'à nous dans le même état où ils avaient été composés , du moins quant à tous les points essentiels. Les manuscrits originaux avaient été long-tems conservés chez les Juifs : on gardait dans l'Arche une copie du livre de la Loi , et l'on ordonnait d'en faire une lecture publique tous les sept ans , à la fête des Tabernacles : on les lisait aussi fréquemment en particulier dans chaque famille juive.

Il existe encore une copie des cinq livres

de Moÿse, que l'on nomme le Pentateuque, faite dans le tems par les Samaritains, ennemis mortels des Juifs, et toujours en discord avec eux; et cependant cette copie est conforme dans tous les points importans à celle qui nous a été transmise par les Juifs.

Ces écrits ont été traduits en grec près de 300 ans avant la naissance de Jésus-Christ; et cette version, connue sous le nom de celle des Septante, s'accorde dans tous les points essentiels avec le texte hébreu. Prodigieusement répandue dans le monde, elle a rendu extrêmement difficile toute altération considérable de l'original, elle est même devenue presque impossible par la dispersion des Juifs dans toutes les différentes régions du globe.

Les Juifs se firent toujours remarquer comme les plus fidèles gardiens de leurs livres sacrés, dont ils faisaient souvent des copies qu'ils collationnaient soigneusement avec les originaux, et dont ils allaient même jusqu'à compter les mots et les lettres. Ils ne se sont permis d'altérer aucun des écrits de leurs prophètes; cela est d'autant plus évident que nous prouvons que Jésus est le Messie, par un grand nombre de ces prophéties, qu'ils ont eux-mêmes con-

servées, et que leur haine contre le Christianisme leur aurait fait altérer ou supprimer, si leur inviolable fidélité à se transmettre intact d'âge en âge le dépôt de leurs livres sacrés, ne les en eût empêché. Une circonstance qui contribue singulièrement à prouver l'exactitude des livres des Juifs, c'est que Notre-Seigneur, malgré les reproches graves qu'il fait aux Scribes et aux Pharisiens, ne les a jamais accusés une seule fois d'avoir corrompu ou falsifié aucun de leurs livres saints.

Il n'y a pas moins de certitude que ces écrits nous donnent un énoncé véritable et fidèle des divers objets qu'ils contiennent. Plusieurs des principaux faits et des circonstances dont ils en accompagnent le récit, sont également rapportés par les plus anciens auteurs payens. La première origine et la création du monde tiré du chaos, telles que Moïse nous en fait la description; la formation du soleil, celle de la lune et des étoiles, et ensuite de l'homme même; l'empire qui lui a été accordé sur les autres animaux; l'accomplissement de ce grand ouvrage en six jours; la destruction du monde par un déluge; les circonstances de l'arche et de la colombe; le châtimement de



Sodome par le feu; l'ancien usage de la circoncision; un grand nombre de particularités relatives à Moïse; la promulgation de la loi; le rituel des Juifs; les noms de David et de Salomon, et leur alliance avec les Tyriens; ces choses, ainsi que beaucoup d'autres du même genre, se trouvent expressément mentionnées ou indiquées dans divers auteurs payens de la plus haute antiquité, et des plus croyables.

Un des plus ardens ennemis des Juifs, comme des Chrétiens, l'empereur Julien, est contraint, par la force de l'évidence, à cet aveu remarquable, qu'il y a eu chez les Juifs plusieurs personnes inspirées par Dieu; et que le feu descendit du ciel sur les sacrifices offerts par Moïse et par Élie. Ajoutez à tout cela que les renvois aux livres de l'ancien Testament et les passages cités par Notre Sauveur et ses Apôtres fournissent une preuve complète qu'ils reconnaissent l'autorité de ces écrits et la véracité de leurs auteurs.

Il faut convenir que l'on trouve dans les livres historiques de l'ancien Testament la peinture de quelques caractères vicieux, et le récit d'actions non-seulement mauvaises,

mais même, pourrait-on dire, de quelques-unes extrêmement cruelles. Eh bien, qu'en conclure? Ces choses ne sont rapportées que comme des faits historiques : elles ne sont approuvées en aucune manière, ni proposées comme des exemples à suivre; et à l'exception de ces passages, qui sont en très-petit nombre, le reste de ces livres sacrés, spécialement le Deutéronome, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste et les Prophéties sont remplis d'une foule de tableaux sublimes de Dieu et de ses attributs, d'excellentes règles de conduite et d'exemples de presque toutes les vertus qui peuvent honorer la nature humaine. Et à quelle époque ces choses ont-elles été écrites? dans un tems où tout le reste du monde même le plus sage et le plus instruit était tombé dans la plus grande ignorance de Dieu et de la religion; où l'on adorait des idoles et des animaux, et où toute chair ayant corrompu sa voie, se livrait aux vices les plus abominables. C'est une circonstance bien étrange, qu'un peuple relégué dans un coin obscur du monde, un peuple fort au-dessous de beaucoup de nations payennes pour l'instruction, la philosophie, le génie,

le savoir et tous les beaux-arts , se soit trouvé néanmoins si supérieur aux autres par ses idées de l'Être Suprême et de tout ce qui regarde la morale et la religion. Sans doute , on ne saurait expliquer ce phénomène historique d'une manière satisfaisante autrement qu'en supposant qu'il a été instruit dans toutes ces choses par la Divinité elle-même , ou par des hommes envoyés et inspirés par elle ; c'est-à-dire que ce peuple a été réellement favorisé des divines révélations dont nous parlent l'ancien et le nouveau Testament.

Quant aux prophéties que contiennent ces livres , leur vérité , du moins pour la plus grande partie , s'est trouvée démontrée d'une manière irréfragable , par l'exact accomplissement de ces mêmes prophéties dans les âges suivans , surtout de celles qui concernent Notre Sauveur (comme nous n'allons pas tarder à le montrer plus particulièrement), Babylone, l'Égypte, l'Idumée, Tyr et Sidon. Pour celles qui ont spécialement rapport à la dispersion des Juifs , elles sont si claires et si nombreuses , et leur accomplissement dans l'état actuel de la nation juive est un fait qui se présente à tous nos sens avec un tel carac-

tère d'évidence, que je ne puis m'empêcher d'en présenter quelques-unes des plus remarquables au lecteur, telles qu'un très-habile écrivain les a réunies en corps, et en a fait une masse de preuves irrésistibles, qui accable l'incrédulité.

Il avait été annoncé d'avance par Moïse que quand les Juifs oublieraient le vrai Dieu, « ils seraient écartés de leur patrie et » transportés dans tous les royaumes de la » terre; qu'ils seraient dispersés parmi les » idolâtres, parmi tous les peuples, d'un bout » de la terre à l'autre; qu'ils deviendraient » un objet d'étonnement, le sujet d'une ex- » pression proverbiale et insultante, et un » sobriquet parmi toutes les nations; et que » chez ces nations ils ne trouveraient point » de tranquillité; que la plante de leurs pieds » ne pourrait s'y appuyer pour avoir du » repos, mais que le Seigneur mettrait en eux » un cœur tremblant, des yeux affaiblis, du » chagrin dans l'âme; qu'il enverrait de la » débilité dans leurs cœurs lorsqu'ils seraient » dans le pays de leurs ennemis, de sorte » que le bruit d'une feuille les ferait fuir (1). »

---

(1) Deutér. XXVIII, 25; Lévit. XXVI, 33;



Les mêmes choses se trouvent continuellement prédites dans les prophètes suivans :

« Que Dieu les disperserait dans les pays  
» habités par les Payens ; qu'il les vannerait  
» parmi les nations , comme le grain est  
» vanné dans un crible ; que dans tous les  
» royaumes de la terre , où il serait entraînés ,  
» ils se verraient un objet de reproche , de  
» proverbe , de moquerie et de malédiction ;  
» qu'ils y seraient regardés avec étonnement ;  
» qu'on les sifflerait par mépris , et qu'ils  
» demeureraient une longue suite de jours  
» sans roi , sans prince , sans sacrifice , sans  
» Ephod et sans Téraphim (1). »

Était-il jamais arrivé rien de pareil à aucune nation de l'univers , au tems de Moïse , ou dans celui où vécurent les prophètes ? Y avait-il dans la nature aucune probabilité que rien de pareil arrivât jamais à aucun peuple ? Que quand ils auraient été conquis par leurs ennemis , et conduits en captivité , ils ne

---

Deutér. IV , 27 ; Deut. XXVIII , 64 ; Deut. XXVIII , 37 ; Deutér. XXVIII , 65 ; Levit. XXVI , 36.

(1) Ezéch. XX , 13 ; XI , 15 ; Amos , IX , 9 , Jérémie , XXIV , 9 ; XXIX , 18 ; Osée , III , 4.



continueraient pas d'habiter le lieu où ils se trouvaient réduits en servitude, et ne seraient pas non plus absorbés et perdus dans la population de ceux qui les auraient conquis, mais qu'ils se verraient dispersés parmi toutes les nations du monde, l'objet de leur haine et de leurs persécutions pendant un grand nombre de siècles, et continuant néanmoins de former un peuple à part et distinct? Peut-on faire aucun tableau des Juifs, qui offre une représentation plus exacte et plus vivante, oserai-je le dire, de l'état où ils ont vécu pendant une longue suite de siècles, que ces descriptions prophétiques que nous en avons rapporté, et spécialement celle de Moïse, tracée il y a plus de trois mille ans (1)?

---

(1) Voyez Clarke dans ses *Preuves*, p. 176, 277.

## PROPOSITION V.

*Le caractère du Christ , tel qu'il est représenté dans les Evangiles , nous fournit de puissans motifs de croire qu'il était une personne divine.*

QUICONQUE considérera le caractère de Notre-Seigneur , tel qu'on peut le recueillir des divers incidens et des différentes actions de sa vie ( car c'est là qu'il faut le chercher , ses disciples ne nous en ayant point laissé de descriptions travaillées et d'éloges dans les formes ), ne tardera pas à découvrir qu'il fut le caractère le plus parfait , sous tous les rapports , qui ait jamais été manifesté au genre humain. Quand nous nous bornerions à dire de lui ce que Pilate lui-même en a dit , et ce que ses ennemis les plus envenimés ne peuvent nier et ne nient point en effet : *Que nous ne pouvons trouver de faute en lui* , et que la totalité de sa vie fut entièrement exempte de blâme , ce serait encore beaucoup plus que l'on n'en peut dire d'aucune autre personne qui ait jamais paru

## 146 DE LA RÉVÉLATION

dans le monde. Mais il faut avouer que ce serait avoir à peine fait quelques pas dans la connaissance de l'excellence de son caractère, et que l'on serait loin, de cette manière, de l'avoir approfondie; car, non-seulement il était exempt de toutes nos fautes et de nos fragilités, mais il eût et pratiqua toutes les vertus dont notre imagination peut concevoir l'idée. En effet, il a professé et témoigné envers son père céleste l'amour le plus ardent, aussi bien que la dévotion la plus fervente et la plus digne de la raison; il a déployé dans toute sa conduite le dévouement le plus entier, la résignation la plus complète à la volonté de ce père céleste, et la plus parfaite obéissance à tous ses commandemens. Ses mœurs étaient douces, aimables, et ses manières pleines de condescendance et de bonté : son cœur surabondait de compassion, de bienveillance et de tendresse pour l'universalité de l'espèce humaine. La grande occupation de sa vie était de faire du bien aux corps et aux âmes des hommes. C'est à quoi toutes ses pensées et tout son tems furent constamment consacrés, et même sans interruption. Il allait répandant ses bienfaits et ses béné-

dictions autour de lui de mille manières différentes, guérissant les malades, soulageant les infirmités, corrigeant les erreurs, écartant les préjugés, établissant la piété, la justice, la charité, la paix, la bonne intelligence parmi les hommes; et entassant, dans la courte durée de son ministère, plus d'actes de compassion et de bonté que la carrière la plus longue fournie par l'homme le plus bienfaisant sur la terre, n'en a jamais produits. Il eut l'empire le plus absolu sur ses propres passions, et quoique sa patience ait été continuellement mise aux plus sévères épreuves, elle n'a jamais été lassée ni vaincue. Jamais il ne lui est arrivé de tomber dans aucune intempérance ou aucun excès, soit en actions, soit en paroles, qui démentit en lui le Dieu, en laissant trop voir l'homme.

« Jamais il ne laissa sortir une seule fois  
» de ses lèvres un seul mot qui ne fût pas  
» avoué par la prudence et la sagesse. Il  
» endura, de la part de ses ennemis, les  
» plus cruelles injustices, avec le sang-froid,  
» la douceur, la mansuétude, la patience et  
» la résignation la plus complète. Il déploya  
» le courage le plus étonnant, en souffrant la

## 148 DE LA RÉVÉLATION

» mort la plus abreuvée de douleur et d'ignomi-  
» nie; et pour couronner tout le reste, au milieu  
» de ses angoisses sur la croix, il implora le  
» pardon de ses meurtriers par cette prière  
» pleine d'une charité divine : Mon Père,  
» pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils  
» font. »

Sa sagesse n'était pas inférieure à ses vertus. Les doctrines qu'il enseigna furent les plus sublimes et les plus importantes qui eussent jamais été annoncées, avant lui, au genre humain, et dignes, à tous égards, de ce Dieu dont il assurait les avoir tirées, et se déclarait être le fils.

Ses préceptes inculquaient la morale la plus pure et la plus parfaite. Ses discours étaient pleins de dignité et de sagesse, et néanmoins intelligibles et clairs; ses paraboles portaient avec elles l'instruction de la manière la plus agréable, la plus familière, et en même tems la plus frappante, et ses réponses aux nombreuses questions insidieuses qu'on lui faisait, montraient une promptitude de conception extraordinaire, une grande solidité de jugement et une présence d'esprit qui déjoua complètement toute l'adresse et toute la ma-



lice de ses ennemis, et qui le mit en état de sortir de tous les pièges qu'ils lui tendaient. Il paraît donc, même d'après cette courte et imparfaite ébauche du caractère de notre divin Maître, qu'il fut, sans comparaison, le personnage le plus sage et le plus vertueux que la terre eût jamais vu; c'est ce qu'avouent ses ennemis les plus acharnés. S'il fut donc, d'un consentement unanime, un homme si grand et si bon, il s'ensuit nécessairement qu'il dut être en effet ce qu'il prétendait être, une personne divine, et que conséquemment aussi sa religion doit être divine : car il eut certainement la prétention d'être un type, un modèle divin. Il assura qu'il était le fils de Dieu, qu'il était descendu du ciel avec sa religion, et qu'il avait le pouvoir de faire des miracles. Si la chose n'était pas ainsi, il se trouverait avoir affirmé, dans une matière d'une importance infinie, ce qui n'était point appuyé sur la vérité. Mais cette supposition est-elle croyable, même le plus légèrement du monde? Est-il probable, est-il concevable, est-il d'accord avec la conduite générale de l'homme; enfin, est-il admissible de supposer, avec le caractère reconnu de

Notre-Seigneur, qu'aucune autre chose que la vérité ait pu sortir de celui que ses propres ennemis conviennent avoir été à tous égards, et par suite, sous le point de vue de la vérité, le meilleur et le plus vertueux de tous les hommes ?

A-t-on jamais eu connaissance, et y a-t-il un seul exemple que l'on puisse produire dans l'histoire du genre humain, de quelqu'un d'aussi irréprochable dans sa morale, que l'était le Christ, de l'aveu de tout le monde; qui ait persisté pendant un laps de tems aussi long qu'il l'a fait, dans des assertions qui, si elles étaient fausses, auraient répugné aux principes les plus clairs de la morale, et amené les suites les plus funestes pour ceux qu'il chérissait le plus; je veux dire ses disciples et ses amis ? Est-il possible que le pur, le juste, le pieux, le doux, l'aimable, l'humain, le miséricordieux Jésus ait pu se résoudre à engager des multitudes de gens innocens et vertueux à croire et à soutenir une religion qu'il savait devoir attirer sur eux la persécution, la misère et la mort, à moins qu'il n'eût été autorisé par Dieu même à établir cette religion, et qu'il n'eût en lui-même

la conscience qu'il possédait le pouvoir de récompenser amplement ceux qui préféreraient sa religion à toute autre considération humaine? Le sens commun et la manière générale d'être affecté du genre humain se révolterait à un projet aussi insensé et aussi barbare.

Il s'ensuit donc que le Christ était réellement un homme envoyé de Dieu pour prêcher sa doctrine, et que sa religion fut encore un des bienfaits du Père de tous les hommes.

## PROPOSITION VI.

*La sublimité des doctrines de Notre-Seigneur , et la pureté de ses préceptes moraux appuient la croyance de sa mission divine.*

ON ne peut trouver nulle part d'instructions aussi importantes et de sentimens aussi nobles et aussi justes sur Dieu et la religion, que dans les écrits qui composent le Nouveau Testament.

Ils nous enseignent d'abord qu'il y a un Être qui a créé toutes choses , et dont la sagesse, la justice et la bonté sont infinies; qu'il est le régulateur et le conservateur de ce monde qu'il a fait : que sa providence étend ses soins sur tous ses ouvrages ; et qu'il prend plus particulièrement en considération la conduite des hommes et ce qui les concerne.

Ils nous enseignent que nous devons adorer cet Être suprême en esprit et en vérité ; que l'aimer est le premier et le plus grand commandement, la source et le ressort de toute

vertu. Ils nous enseignent d'une manière plus spéciale comment il faut le prier ; et à cet effet ils nous fournissent une formule appelée la prière du Seigneur , « qui est un modèle » de piété calme et avouée par la raison , et » qui , par sa brièveté , sa clarté , sa manière » d'être accommodée à toutes les conditions ; » sa noblesse , sa solennité , et l'importance » réelle des demandes qu'elle fait à Dieu , » n'est égalee ou surpassée par aucune autre » prière (1) ». Ils nous apprennent en outre une chose que nous sentons tous être vraie , c'est que le cœur humain est faible et corrompu ; que l'homme est déchu de son innocence originelle ; qu'il a été relevé néanmoins jusqu'à la faveur de Dieu et la capacité d'être heureux , par la médiation , la mort et la satisfaction du Christ , qui a payé pour nous , qui est la voie , la vérité , la vie ; et qu'il sera assisté et secouru dans ses efforts imparfaits , pourvu qu'ils soient sincères , pour s'élever jusqu'à la sainteté , par l'influence de l'esprit de Dieu.

Ils nous assurent enfin que l'âme ne périt

---

(1) Paley.



pas avec le corps, mais qu'elle doit passer après la mort dans un autre monde ; que tout le genre humain sortira du tombeau et comparaitra devant le tribunal du Christ, qui récompensera les bons et punira les méchants, conformément à ce qu'ils auront mérité, dans un état d'existence future et éternelle.

Ce sont là de grandes, d'intéressantes, d'importantes vérités, totalement inconnues ou connues d'une manière bien imparfaite jusqu'alors au monde. Et ces vérités font du moindre paysan de ce royaume un être bien plus profondément initié dans la nature de l'Etre suprême et les rapports qui existent entre lui et nous, que ne l'a jamais été aucun des Sages les plus fameux de l'Antiquité.

Les préceptes moraux de l'Evangile sont également excellens et supérieurs à toute autre règle de conduite.

Notre divin maître a posé d'abord deux grands principes fondamentaux, aimer Dieu et aimer les hommes. Il en a déduit, suivant que s'offraient les occasions et que se présentaient les conjonctures, ce qui prêtait même une énergie et une force particulière à ses

instructions, tous les principaux devoirs envers Dieu, notre prochain et nous-mêmes.

Quant à Dieu, il nous est ordonné de l'aimer, de le craindre, de l'adorer et de lui obéir; d'avoir toujours son souvenir devant nous; de faire tout ce que nous faisons pour sa gloire; de chercher d'abord son royaume et la justice; de nous résigner entièrement à sa sainte volonté, et de nous soumettre avec patience, joie et dévouement à tout ce qu'il nous envoie.

Quant à notre prochain, nous devons exercer envers lui les devoirs de la charité, de la justice, de l'équité et de la vérité : Nous devons l'aimer comme nous-mêmes, et faire pour tous les hommes ce que nous voudrions qu'ils fissent pour nous : Règle admirable qui comprend la somme et la substance de toutes les vertus sociales, et sur laquelle l'homme ne saurait se méprendre.

A l'égard des devoirs envers nous-mêmes, il nous est ordonné de nous préserver de la corruption du monde, d'être tempérans en tout, de maîtriser notre corps et de le tenir dans l'assujettissement, de garder un empire absolu sur toutes nos passions, de mener dans

ce monde une vie sobre, juste, et qui nous rapproche de Dieu.

Voilà les directions générales pour nous conduire dans les différentes situations et les divers rapports de la vie. Des injonctions plus particulières nous sont données dans différens passages de l'Ecriture, pour compléter ce corps d'enseignement, et spécialement dans l'admirable sermon que Notre Sauveur prêcha sur la montagne, où nous trouvons un grand nombre des plus excellentes règles de vie, courtes, sentencieuses, solennelles et importantes, remplies de sagesse et de dignité, et néanmoins intelligibles et claires. Mais la principale excellence de la morale de l'Evangile, et ce qui lui donne une supériorité infinie sur toutes les autres instructions morales, c'est ceci : que cette loi de grâce préfère un caractère doux, complaisant, disposé à céder et à pardonner, à ce tempérament violent, exigeant, impérieux, inflexible, qui se manifeste en général dans le monde ; qu'elle règle non pas seulement nos actions, mais nos affections et nos goûts, et qu'elle met le frein à la licence, précisément où il doit être placé, c'est-à-dire dans le cœur ; qu'elle nous défend

de rechercher les éloges des hommes dans nos pratiques pieuses , nos aumônes et toutes nos autres actions vertueuses ; qu'elle présente des règles et des principes de conduite pour tous les devoirs relatifs de la vie sociale ; des maris et des femmes ; des parens et de leurs enfans ; des maîtres et des serviteurs ; des prédicateurs chrétiens et de leurs disciples ; des gouvernans et de leurs sujets ; qu'elle nous commande d'être comme des espèces de flambeaux dans ce monde , et des exemples du bien à faire pour tous ; de n'injurier personne , mais de supporter patiemment les injures ; de ne jamais chercher à nous venger , mais de rendre le bien pour le mal ; d'aimer même nos ennemis et de pardonner comme nous espérons qu'il nous sera pardonné ; d'élever nos pensées et nos vues au-delà de cette vie présente , et de fixer principalement nos affections sur la vie à venir.

Ajoutez à tout cela la manière adoptée par Notre Seigneur pour transmettre aux hommes toutes ses doctrines et tous ses préceptes ; les maximes concises , sentencieuses , solennelles et imposantes , dans lesquelles il les resserrait ordinairement , les paraboles faciles , fami-

lières, naturelles et pathétiques, dont il les revêtait quelquefois ; cette autorité divine et ces augustes sanctions qui leur imprimaient la force de loi ; ces circonstances qui leur prêtaient du poids et de la dignité, et leur rapport avec les préceptes contenus dans des écrits déjà réputés sacrés, avantages dont nulles autres règles morales ne peuvent se vanter.

Si l'on demande maintenant, comme il est naturel de le faire, quel pouvait être ce personnage extraordinaire auteur d'un code de morale si supérieur à tous les autres ? Nous répondrons qu'il était, suivant toutes les apparences extérieures, le fils putatif d'un charpentier, vivant avec son père et sa mère, relégué dans un coin obscur et éloigné du monde, jusqu'à l'époque où il revêtit son caractère public. « D'où cet homme avait-il donc ces choses, et quelle est la sagesse qui lui a été donnée ? » Il n'avait eu évidemment aucun des moyens, aucune des occasions ordinaires de cultiver son intelligence et de perfectionner son esprit. Il était né dans une condition basse et indigente, sans éducation, sans savoir, sans aucuns documens anciens, d'où il ait pu tirer sa sagesse et sa morale, et qui aient dû proba-



blement tomber entre ses mains. Vous trouverez peut-être dans quelques Ecrivains grecs et romains quelques-uns de ses préceptes ou quelque chose qui leur ressemble. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Certainement il n'avait jamais lu ces auteurs. Il n'avait jamais étudié à Athènes ou à Rome ; il ne connaissait ni les orateurs ni les philosophes. Il n'entendait probablement pas d'autre langue que la sienne, et n'avait eu rien de plus que ce qu'avaient ordinairement le reste de ses concitoyens et des hommes vivant dans cet humble rang, pour se procurer des notions plus justes de religion et de vertu. Ses coopérateurs dans son entreprise, les personnes qui l'accompagnèrent durant sa vie, et dans les mains desquelles tomba le dépôt de sa religion après sa mort, étaient un petit nombre de pauvres pêcheurs du lac de Tibériade, aussi ignorans, ayant reçu aussi peu d'éducation, et qui promettaient aussi peu que lui-même, pour la haute entreprise de réformer la morale du genre humain. Est-il donc possible que des hommes tels que ceux que nous venons de dépeindre fussent en état de produire de leur chef, et sans aucun secours étran-

ger, des règles de vie aussi parfaites et aussi incomparables que celles de l'Évangile. En un mot, des règles tellement supérieures en pureté, en solidité, en clarté et en utilité générale, à toutes les leçons que tous les philosophes de la terre mis ensemble ont jamais pu dicter aux hommes sur la morale? Certes, il ne faut que le bon sens le plus ordinaire pour s'apercevoir de l'impossibilité absolue d'une pareille chose, et l'on ne peut expliquer son succès d'une manière raisonnable qu'en admettant ce qu'assuraient constamment les hommes qui prêchaient cette religion, que leurs doctrines et leurs préceptes venaient de la source de toute perfection; c'est-à-dire, de Dieu lui-même.

## PROPOSITION VII.

*L'heureuse et rapide propagation de l'Evangile , par ses premiers prédicateurs , dans une grande partie du monde , est la preuve qu'ils étaient assistés et soutenus par la Divinité même.*

NOUS lisons dans les Actes des Apôtres et dans leurs Epîtres, que le nombre des hommes convertis à la Religion chrétienne commença à prendre un accroissement considérable presque immédiatement après l'Ascension de Notre Sauveur, et qu'il continua ses progrès d'une manière vraiment étonnante dans la suite de siècles qui précéda l'établissement complet du Christianisme par Constantin. La première assemblée où se réunirent les Disciples du Christ, dont il soit fait mention, et qui eut lieu peu de jours après qu'il eût quitté la terre, consistait en cent vingt personnes (1); une se-

---

(1) Actes, I, 15.

maine après, il y en eut trois mille d'aménées en un seul jour à cette croyance (1); et le nombre des Chrétiens baptisés et s'assemblant en public ne tarda pas à monter à cinq mille (2). Peu d'années après, on nous peint les convertis comme s'accroissant en nombre considérable, en multitude et même en myriades, et par des dix milliers (1). Chaque jour amenait à la nouvelle religion une quantité prodigieuse d'hommes et de femmes; de sorte qu'environ trente ans après la mort de Notre Seigneur, l'Évangile se trouvait répandu non-seulement dans toutes les parties du vaste Empire romain, mais même chez les Parthes et jusques dans les Indes. Il paraît, par les Epîtres écrites à différentes Églises par les Apôtres, qu'il y avait des rassemblemens considérables de Chrétiens tant à Rome que dans les principales villes de la Grèce et de l'Asie. Ce point est confirmé par les Historiens romains du même tems; et Pline se plaint, environ 80 ans après l'Ascension, que cette *supersti-*

---

(1) Actes, II, 41.

(2) Actes, II, 4.

(3) Actes, XXI, 20.

*tion* (1), car c'est ainsi qu'il l'appelaît, s'était emparé non-seulement des grandes villes, mais même de celles du second ordre, et qu'elle s'était répandue jusques dans les campagnes : qu'on voyait les temples des Dieux presque déserts, les solennités sacrées suspendues, et à peine quelques-uns de ceux qui leur étaient restés fidèles faisant les frais des victimes pour les sacrifices. Trente années après, Justin, martyr et écrivain chrétien, déclare qu'il n'y avait pas de nations, soit Grecs, soit barbares, sans même en excepter les Sauvages ou les Scythes, dont les tribus erraient à l'aventure d'un pays à l'autre et n'avaient point d'habitation fixe, qui n'eut appris à offrir des prières et des actions de grâces au père et à l'auteur de tout ce qui existe, au nom de Jésus crucifié. Ainsi, l'Église du Christ alla s'accroissant de plus en plus jusqu'à ce que, sous Constantin, l'empire devint chrétien; époque à laquelle il y a de fortes raisons de croire que les Chrétiens étaient plus nombreux et plus puissans que les Payens.

---

(1) C'est encore le nom que les payens modernes donnent au Christianisme, à l'exemple de leurs prédécesseurs les idolâtres de l'Antiquité.



De quelle manière expliquer maintenant ce progrès merveilleux et sans exemple de la Religion chrétienne?

Si cette Religion eut percé en flattant les passions corrompues du genre humain, si elle eut attiré les hommes par l'espoir de la puissance, de la richesse, des distinctions ou du plaisir, comme récompenses de leur conversion; si elle eut flatté leurs vices, caressé et renforcé leurs préjugés, et encouragé leurs superstitions; si ses prédicateurs eussent été des hommes doués de talens brillans et d'une éloquence entraînante; s'ils l'eussent proposée d'abord dans des siècles de ténèbres et d'ignorance, et parmi des nations sauvages et barbares; s'ils eussent été secondés par toute l'influence et l'autorité de grands potentats de la terre, ou qu'ils eussent propagé leur doctrine à la tête d'une armée victorieuse; on trouverait dans toutes ces circonstances des moyens d'expliquer ce succès extraordinaire.

Mais il est de la plus grande notoriété que tout le contraire de ce que nous venons d'exposer fut l'état réel des choses. Il est bien connu que les premiers prédicateurs de l'Evangile déclarèrent une guerre ouverte à toutes

les folies , à tous les vices , à tous les intérêts , à tous les préjugés invétérés , et à toutes les superstitions favorites de l'univers. Ils étaient , si l'on en excepte un petit nombre , des gens sans habileté , sans science , sans rhétorique ou moyens de persuasion empruntés de l'art de la parole ; que leurs doctrines furent promulguées dans un siècle éclairé et au milieu des nations les plus polies , chez lesquelles ils eurent à lutter contre tout l'esprit , le savoir , toute l'éloquence et la philosophie du monde ; et qu'au lieu d'être aidés par l'autorité et l'influence des puissances , ils n'éprouvaient de leur part qu'opposition , embarras et persécutions , qui furent même portées jusqu'à les faire périr dans les plus cruels supplices , après les avoir torturés avec un acharnement sans exemple ; on sait que tous ceux qui embrassaient leur doctrine étaient exposés aux mêmes souffrances et aux mêmes supplices.

Est-il croyable maintenant que dans de pareilles circonstances , douze pauvres pêcheurs de la Galilée , sans lettres , ayent pu , avec leurs seuls moyens naturels , répandre leur nouvelle religion dans un aussi court espace de tems , dans une partie aussi étendue du monde alors

connu, et cela sans aucun secours quelconque et sans aucune coopération venant de quelque part que ce pût être? Est-il jamais arrivé sur la terre, auparavant ou depuis, quelque chose de pareil? Non certes, et la chose est entièrement sans exemple comme sans possibilité. Or, puisque tous les moyens *humains* de succès étaient contre les apôtres, quels autres moyens leur restait-il que les *surnaturels*? Il est donc aussi clair que le peut être le résultat d'une démonstration, qu'ils avaient réellement été doués de ces pouvoirs miraculeux, et qu'ils ont été favorisés de cette divine assistance à laquelle ils rapportaient leurs succès, et qui prouvait, par une conséquence irrésistible, qu'ils remplissaient une mission dont ils étaient chargés par le Ciel.

## PROPOSITION VIII.

*Un parallèle entre le Christ et Mahomet, et entre leurs religions respectives, nous mène à conclure que comme la religion de ce dernier est évidemment une invention de l'homme, celle du premier au contraire vient de Dieu.*

IL y a dans le monde une religion appelée Mahométane, qui est professée dans une partie de l'Europe et dans beaucoup de contrées de l'Asie et de l'Afrique. Le fondateur de cette religion, Mahomet, a prétendu être un prophète envoyé de Dieu; mais il est universellement avoué par tous ceux qui ne sont pas Mahométans, et qui ont fait un examen approfondi des prétentions de ce prétendu prophète, qu'il fut tout à la fois un enthousiaste et un imposteur, et que sa religion fut son ouvrage. Ceux même qui rejettent le Christianisme n'en croient pas davantage à la vérité du Mahométisme, et nous n'avons

jamais entendu dire qu'aucun déiste ait embrassé cette religion par conviction.

Nous avons donc ici deux religions co-existantes dans ce monde, et qui prétendent toutes deux à l'honneur d'être des révélations venues du Ciel; pour l'une, nous sommes bien sûrs que c'est une imposture; quant à l'autre, nous osons affirmer et nous croyons qu'elle est vraie. S'il en est ainsi, nous devons nous attendre, en les comparant aussi bien que leurs auteurs, à trouver entre elles des différences très-marquées et vraiment essentielles; des différences telles que nous pouvons naturellement supposer qu'il en existe entre un imposteur et un envoyé de Dieu, entre la vérité et l'imposture. On va voir que tel est l'état des choses relativement à Jésus-Christ et à Mahomet, et à leurs religions respectives.

Mahomet fut un personnage occupant un rang considérable dans son pays; il était petit-fils d'un homme d'une des familles les plus puissantes et les plus honorées à la Mecque; et quoiqu'il ne fût pas né avec de la fortune, il en acquit bientôt par son mariage. Ces circonstances devaient d'elles-mêmes, et sans aucun secours *supernaturel*, contribuer puissamment



ment au succès de sa religion. Un homme considérable par sa richesse , d'une haute naissance , allié à presque tous les chefs de son pays , revêtant le caractère d'apôtre d'une nouvelle religion , dans un siècle d'ignorance et de barbarie , ne pouvait manquer de s'attirer l'attention de ses concitoyens et de se faire des sectateurs.

Le Christ ne possédait pas ces avantages du rang , de la fortune et de liaisons puissantes ; il était né de parens d'un état très-inférieur , ses connaissances et ses amis vivaient tous également dans cette situation que méprise l'orgueil ; il avait été nourri et élevé dans la pauvreté et continua d'y passer ses jours , n'ayant souvent pas de place où il pût reposer sa tête. Un homme qui se trouvait dans de pareilles circonstances n'était probablement pas propre à introduire dans le monde , par son influence personnelle , une nouvelle religion , et bien moins encore une religion fausse.

Mahomet se livrait aux voluptés les plus grossières ; il transgressait perpétuellement même les bornes assurément bien peu resserrées qu'il s'était posées lui-même. Il fit usage du pouvoir qu'il avait acquis pour satisfaire

ses passions, sans que personne pût les arrêter, et il prétendit avoir reçu du ciel une permission particulière pour s'abandonner à la débauche la plus effrénée.

Jésus, au contraire, garda pendant toute sa vie une pureté de mœurs et une chasteté sans taches. Non-seulement il ne pécha pas, mais il fut même parfaitement saint et sans aucune souillure. Ses ennemis les plus acharnés ont respecté son caractère moral, contre lequel ils n'ont jamais osé hasarder la plus légère accusation.

Mahomet fut violent, impétueux et sanguinaire.

Le Christ fut doux, bienveillant et miséricordieux.

Mahomet prétendit avoir avec Dieu et l'Ange Gabriel des communications secrètes et des entretiens que personne que lui ne vit et n'entendit jamais.

Des voix venues du ciel, distinctement entendues par des témoins qui en firent le rapport, déclarèrent à plusieurs reprises que Jésus était fils de Dieu.

L'apparition de Mahomet n'avait été annoncée par aucune ancienne prophétie, et à

l'époque où il parut, on n'attendait nullement dans cette partie du monde aucun personnage de ce genre.

L'apparition du Christ avait été clairement et fréquemment prédite par plusieurs anciennes prophéties qui s'appliquaient évidemment à lui seul, et ne pouvaient convenir à aucune autre personne. C'était entre les mains des ennemis avoués de Jésus et de sa religion, que ces prophéties étaient en dépôt ; et, à l'époque de sa naissance, il y avait dans tout l'Orient une attente générale que quelque grand personnage extraordinaire allait se manifester au monde.

Mahomet n'eut jamais la présomption d'annoncer aucun événement à venir, par la raison toute simple qu'il ne pouvait les prévoir, et que s'il eut annoncé quelque chose qui ne fût pas arrivé, cela aurait entièrement perdu son crédit chez ses sectateurs.

Le Christ prédit plusieurs choses qui se réalisèrent, entre autres sa mort et sa résurrection, ainsi que la destruction de Jérusalem.

Mahomet ne prétendit jamais faire de miracles ; au contraire, il désavoue expressément d'avoir aucun pouvoir de cette espèce,

et se justifie de ne pas posséder ce caractère de fondateur de religion dans plusieurs apologies captieuses et soigneusement travaillées pour produire leur effet.

Jésus, comme nous le savons tous, fit, à la face du jour et à la vue d'une grande multitude de peuple, un nombre considérable de miracles les plus étonnans. Il fit entendre les sourds, parler les muets, marcher les boiteux, voir les aveugles, et même sortir du tombeau les morts.

Mahomet, durant les douze premières années de sa mission, n'employa pour argumens que la persuasion, et ne s'acquît qu'un très-petit nombre de disciples. Il ne fit en trois ans que quatorze prosélytes, et en sept que quatre-vingt-trois sectateurs, auxquels les femmes, quoique naturellement plus crédules, ne se joignirent qu'au nombre de dix-huit.

Dans le même espace de tems, notre Sauveur et ses Apôtres convertirent des milliers d'hommes, et la religion Chrétienne se répandit sur une très-grande partie de l'Asie.

Mahomet déclara aux Juifs, aux Chré-

tiens et aux Arabes qu'il ne leur enseignait pas d'autre religion que celle qui avait été autrefois enseignée à leurs ancêtres, par Abraham , Ismaël, Moïse et Jésus. Cela devait naturellement leur donner une présomption favorable à sa religion.

Le Christ prêcha une religion qui s'opposait directement aux opinions et aux préjugés favoris des Juifs, et qui renversait de fond en comble tout le système de la superstition payenne.

Mahomet fit la cour aux faiblesses et aux penchans particuliers de ses disciples. Dans ces climats brûlans , où toutes les passions sont d'une ardeur et d'une violence extrêmes , il accorda aux plaisirs des sens tout ce qu'ils pouvaient désirer , et se montra sur ce point de la plus grande indulgence ; il ne leur permit pas moins de quatre femmes , avec la faculté de divorcer trois fois d'avec chacune (1).

Dans le même climat et parmi des hommes doués des mêmes passions , Jésus interdit

---

(1) Voyez le Coran , c. IV , p. 42. *Ibidem* , c. II p. 41.



à tous ses sectateurs l'adultère, la fornication, et toute espèce d'impureté. Il les borna à une seule femme, et défendit le divorce, excepté pour le cas d'adultère. Il fit plus, il exigea d'eux de gouverner leurs yeux et leurs pensées, et d'étouffer dès sa naissance dans leur cœur le premier mouvement de tout désir criminel. Il leur enseigna que tout homme qui regardait une femme en la convoitant, était déjà coupable d'adultère dans son cœur; il les assura qu'il n'y avait que ceux qui le conservaient pur qui fussent appelés à voir Dieu. En un mot, il déclara ouvertement la guerre à toutes les passions criminelles, à tous les mauvais penchans du cœur humain, et exigea expressément de tous ses disciples de renoncer aux péchés pour lesquels ils avaient le plus d'inclination, et qui les maîtrisaient le plus aisément; même de quitter père, mère, frères, sœurs, maisons, terres, et tout ce qu'ils avaient de plus cher, et de prendre leur croix pour le suivre.

Mahomet, toujours, comme nous l'avons dit, pour capter les hommes et leur faire embrasser sa religion, promit de récompenser ses sectateurs par les délices d'un Para-

dis voluptueux où les objets de leurs affections devaient être innombrables, et tous doués d'une beauté transcendante et d'une jeunesse éternelle (1).

Le Christ désabusa ses disciples de tout espoir de jouissance des sens dans l'autre vie, en les assurant que dans le Ciel il n'y aurait point d'union conjugale, et en ne leur promettant que des joies pures, célestes, spirituelles, telles cependant que l'œil n'en a point vu, l'oreille entendu, ni le cœur de l'homme conçu de semblables.

Indépendamment des puissantes attractions des délices sensuelles, Mahomet avait encore une autre manière bien efficace de produire, ou de paraître produire la conviction et de se faire des prosélytes. C'était la force et la violence. Il prêcha sa religion à main armée, et propagea sa doctrine par l'épée; et il faut avouer que jusqu'à ce qu'il eût pris cet instrument de conversion, le nombre de ses adhérens ne valait pas la peine d'être compté. Il fut tout à la fois prophète, guerrier, général et conquérant. C'était à la tête

---

(1) Voyez le Coran, c. LVI, p. 413.

de ses armées qu'il prêchait le Coran. Sa religion et ses conquêtes firent des progrès simultanés, et la première n'avança jamais d'un pas sans les dernières. Il commanda en personne dans huit batailles rangées, et fit par lui-même ou par ses lieutenans cinquante expéditions militaires. Mourir ou croire fut le seul choix offert aux Idolâtres; se convertir ou payer le tribut, le seul laissé aux Juifs et aux Chrétiens (1).

Jésus n'employa pas d'autres moyens de conversion que la persuasion, le raisonnement, les exhortations, les miracles et les prophéties. Il ne fit usage d'autre force que de celle de la vérité, d'autre glaive que du glaive spirituel, c'est-à-dire, de la parole de Dieu. Il n'avait ni armes, ni légions pour combattre en faveur de sa cause. Il était le prince de la paix, et prêcha la paix au monde entier. Sans pouvoir, sans appui, sans sectateurs que douze pauvres pêcheurs, sans rien qui attirât, influençât ou pressât les hommes, il triompha des préjugés, de la science, de la religion de son pays : il remporta la vic-

---

(1) Coran, c. III, p. 91; et c. IX, p. 242.

toire sur les anciens rites , l'idolâtrie et la superstition , sur la philosophie , la sagesse et l'autorité de tout l'Empire Romain.

Le grand objet de Mahomet était de faire de ses sectateurs des soldats , et de leur inspirer la passion de la violence , de l'effusion du sang , de la vengeance et de la persécution. Il les exhortait continuellement à combattre pour la religion de Dieu ; et pour les encourager à le faire , il leur promettait les plus hauts rangs et la plus grande opulence dans son Paradis : « Ceux qui auront souffert pour ma » cause , et qui auront péri sur le champ de » bataille , je me charge , disait-il , d'expier » leurs offenses et de les délivrer de leurs » péchés. Il est certain que je les transpor- » terai dans un jardin arrosé d'eaux cou- » rantes. » La récompense de Dieu et avec » Dieu est la plus excellente récompense. » Ce devoir de combattre contre les infidèles est fréquemment inculqué dans le Coran , et les théologiens mahométans qui appellent *l'épée la clef du Ciel et de l'Enfer* , en font un grand mérite à leurs dévôts , et cherchent à leur persuader que la moindre goutte de sang versée dans la voie de Dieu , ainsi qu'ils la nom-

ment, est plus agréable que de défendre le territoire des mahométans pendant une journée entière, et même qu'un jeûné de deux mois (1). Il est aisé de voir à quel degré de férocité de pareils moyens devoient élever toutes les passions vindicatives et furieuses, et quelle horde de sauvages et de barbares ils devoient déchaîner contre le genre humain.

Les directions que le Christ donnait à ses disciples étaient d'un caractère bien différent; il leur défendait positivement d'user de violence contre qui que ce fût. Il ordonna de remettre dans le fourreau l'épée qu'un de ses disciples avait tirée pour le défendre : « Remettez, lui dit-il, votre épée dans le » fourreau; ceux qui tirent l'épée périront par » l'épée (2). » Il ne voulut pas consentir à faire descendre le feu du ciel sur les Samaritains, qui avaient refusé de le recevoir : « Le » fils de l'homme, répondit-il, n'est pas venu » pour faire périr les hommes, mais au con- » traire pour les sauver. Je vous laisse avec » ma paix, je vous donne ma paix : ne faites » violence à personne; ne résistez pas au mal

---

(1) *Sale. Disserta. prelim. S. 11, p. 189.*

(2) *S. Mathieu, XXVI, 52; S. Jean, XVIII, 11.*



» qu'on veut vous faire : soyez miséricordieux  
» comme votre Père céleste est miséricor-  
» dieux. Heureux ceux qui sont miséricor-  
» dieux , parce qu'ils obtiendront miséri-  
» corde. »

La conséquence de ces différentes doctrines fut que les premiers sectateurs de Mahomet se montrèrent des hommes de sang , vivant de rapine , de meurtre et de pillage , tandis que les premiers sectateurs de Jésus furent des hommes de mœurs douces , tranquilles , paisibles , ne faisant de mal à personne , irréprochables et exemplaires dans leur morale.

Après avoir comparé , comme nous l'avons fait , les fondateurs des deux religions , si nous jetons maintenant un coup-d'œil rapide sur leurs livres sacrés , le Coran et l'Evangile , nous trouverons entre eux une différence aussi frappante et qui ne fera pas moins ressortir la vérité de l'une , et la fausseté de l'autre.

Mahomet , lui-même , et ses sectateurs ont singulièrement vanté leur livre pour l'exquise beauté , l'élégance et la pureté du langage , qu'ils voudraient même faire passer pour un miracle toujours subsistant , bien au-

dessus même de celui par lequel on ressuscite les morts. Mais quand on admettrait cette supériorité de style, que quelques savans leur ont contestée , on aurait à répondre que si la beauté du style et de la composition doit être regardée comme la preuve d'une inspiration divine, les écrits de Platon , de Xénophon, de Cicéron et de César, ainsi que d'une foule d'autres auteurs inimitables dans les différentes langues de l'univers , auront autant de droits que le Coran de prétendre aux honneurs d'une origine miraculeuse. Dans le fait , ces grâces de la diction , loin d'être une circonstance favorable pour le Coran , font naître , et légitiment , le soupçon que ce livre pourrait bien n'être qu'une invention humaine faite pour charmer et captiver les hommes éblouis des charmes de la diction et des prestiges de l'éloquence , et à l'attention desquels on a su dérober ainsi la faiblesse du fonds et la futilité de ce qu'il contient , futilité trop réelle et trop évidente , malgré toutes les prétentions de l'éloquent imposteur. L'Évangile n'a pas besoin de tous ces ornemens étrangers. Il dédaigne les secours de l'éloquence

humaine , et ne s'en repose de ses succès que sur l'entraînement de la vérité et la puissance de Dieu. « Je ne suis pas venu (dit S. Paul d'une manière si sublime ) avec l'excellence du langage et les paroles séduisantes de la sagesse humaine , mais avec la force des démonstrations de l'Esprit Saint et de la puissance de Dieu , pour vous prouver que votre foi ne doit pas s'appuyer sur la sagesse des hommes , mais sur la puissance de Dieu » (1).

Mais quels que puissent être la pureté du langage , la matière et le fonds du Coran , elles ne peuvent soutenir un seul instant le parallèle avec l'Evangile. La partie historique du premier est lourde , pesante , monotone et sans intérêt ; elle est surchargée de répétitions sans fin , de fables ridicules et qui n'ont pas le sens commun , de préceptes triviaux , dégoûtans , et même quelquefois d'une immoralité révoltante. Ajoutez à tout cela qu'il y a bien peu de neuf et d'originalité pour le rendre recommandable , la majeure partie étant empruntée , mais avec maladresse , des

---

(1) Corinth. II, 54, 5.

## 182 DE LA RÉVÉLATION

écrits de l'Ancien et du Nouveau Testament, encore ces plagiats sont-ils tellement altérés et défigurés en passant par les mains d'un imposteur qui gâte et dégrade tout ce qu'il touche, qu'à peine pouvez-vous y reconnaître les faits ou les choses qui vous ont fait tant de plaisir à lire dans la Bible.

L'Évangile, au contraire, est partout concis, simple, original, animé, intéressant, rempli de dignité. Ses préceptes sont importants, sa morale parfaite, ses sentimens sublimes, ses vues nobles et vastes, la sanction qu'il porte avec lui est pleine de quelque chose d'auguste qui inspire le respect que l'on éprouve à l'aspect de la Divinité.

Dans le Coran, Mahomet est perpétuellement occupé à vanter son propre mérite, ses hauts faits et l'excellence suprême de son livre. Rien de tout cela dans l'Évangile; ses auteurs ne font le panégyrique ni d'eux-mêmes ni de leur ouvrage : Ils ne s'arrêtent pas même à tracer distinctement et à spécifier les vertus de leur divin maître, ou à les mettre en évidence et dans le jour où elles sont susceptibles de briller davantage; ce n'est que par ses actions et ses discours, et non par les observa-

tions de ses historiens , que nous pouvons recueillir les divers traits vraiment transcendans de l'excellence de son caractère. C'est bien là qu'on peut voir la modestie de la vérité, mise en contraste avec la vaniteuse ostentation de l'imposture.

Le Coran est minutieux , extravagant et se perd en détails ridicules dans le tableau des châtimens et des récompenses à venir, soit qu'il dépeigne les horreurs des uns et les délices des autres. Il décrit des choses qu'on ne peut et qu'il ne faut pas décrire , et il entre dans des détails trop épouvantables ou trop licentieux pour qu'on puisse les présenter à l'esprit.

Dans l'Évangile , au contraire, les peines et les félicités de la vie à venir sont représentées brièvement, en termes expressifs, mais généraux et indéfinis , qui suffisent pour leur donner une influence bien marquée sur l'esprit , mais qui n'est pas faite pour le troubler.

Il y a encore une autre marque vraiment capitale de distinction entre le Coran et l'Évangile. Mahomet décèle, malgré lui , dans tout le cours de son livre, la plus grande inquiétude sur l'objection assez naturelle de ne pas



prouver sa mission par des miracles, et il cherche souvent à se justifier des inculpations qu'on peut lui faire. C'est toujours là l'embaras où se trouve l'imposture : elle est constamment soupçonneuse et en crainte d'être démasquée, toujours sur le *qui vive* à la plus légère apparence d'hostilités, empressée d'aller au devant des accusations de ses adversaires, et prompte à les repousser, même avant qu'ils les lui fassent.

La vérité n'ayant aucun besoin de pareilles précautions, ne les emploie jamais. Nous ne voyons rien de ce genre dans l'Évangile. Les historiens sacrés ne montrent point la moindre inquiétude, ne prennent pas la plus légère peine pour aller au devant des cavillations ou écarter les difficultés. Ils racontent bonnement et simplement ce qu'ils savent être vrai. Eux-mêmes n'en doutent point, et ne paraissent pas avoir la plus légère crainte que les autres puissent en douter. Ils laissent les faits parler pour eux-mêmes, et les lancent dans le monde pour y percer, comme ils l'ont fait eux-mêmes, sans protection, avec leur seule force naturelle qui consiste dans leur incontestable vérité.

Tels sont les traits caractéristiques de Mahomet et de sa religion , d'une part , aussi bien que du Christ et de sa religion , de l'autre ; et jamais on n'a vu en pareil cas de contraste plus fort ni plus frappant. Ils sont en un mot , dans tous les points essentiels les opposés directs l'un de l'autre. Et comme il est généralement reconnu que Mahomet n'était qu'un imposteur , on a droit de conclure que le Christ , qui fut tout le contraire de Mahomet , est véritablement l'Envoyé du Ciel. Nous trouvons dans Mahomet toutes les marques distinctives de la fraude. On n'en rencontre pas une seule dans Jésus. Bien loin de là , c'est qu'on y reconnaît toutes les indications et tous les caractères possibles de la vérité.

*Les prédictions faites par les anciens Prophètes , et remplies en Notre-Sauveur , montrent qu'il était le Messie attendu par les Juifs , et qu'il vint dans le monde , par une détermination particulière de Dieu , pour être le grand Libérateur et le Rédempteur du genre humain.*

LE mot MESSIAH signifie oint, c'est-à-dire, un personnage destiné à quelque haute place, dignité ou fonction, parce que dans l'origine, chez les Orientaux, les hommes destinés à ces grandes choses (particulièrement les Rois, les Prêtres et les Prophètes) étaient oints d'une huile sainte. En conséquence, le nom de MESSIE veut dire une personne préordonnée et appointée par Dieu même, pour être le grand libérateur de la nation juive, et le rédempteur de tout le genre humain. C'est aussi ce que signifie le mot de CHRIST.

Or il était annoncé, relativement au Messie, qu'il arriverait avant que le sceptre sortît de la Maison de Juda, c'est-à-dire, avant que le

gouvernement juif fût détruit (1); en conséquence, le Christ parut peu de tems avant l'époque où les Romains renversèrent totalement ce gouvernement.

Il était prédit qu'il arriverait avant la destruction du second Temple. « Le Desiré des nations viendra, et il remplira cette Maison de sa gloire, dit le Dieu des Armées. La gloire de cette seconde Maison sera supérieure à celle de la première (2). » Conformément à cette annonce, le Christ apparut quelque tems avant la destruction de la ville et du temple de Jérusalem par les Romains.

Il était prédit par le prophète Daniel qu'il viendrait à la fin des 490 ans après le rétablissement de Jérusalem, qui avait été réduite en solitude durant la captivité des Juifs à Babylone, et qu'il serait retranché; qu'ensuite la ville et le sanctuaire de Jérusalem seraient détruits, et que la désolation s'établirait sur leurs ruines (3). Conformément à cette prédiction, de quelque époque que ce soit que

---

(1) Genèse, XLIX, 10.

(2) Aggée, II, 7, 9.

(3) Daniel, IX, 26.

l'on fasse partir les 490 ans, pourvu qu'on donne une interprétation franche et raisonnable aux mots où il est parlé de ces semaines d'années, il est certain que leur fin se trouvera coïncider avec le tems de l'apparition du Christ; et l'on sait quel entier accomplissement les armes romaines donnèrent à la prophétie de Daniel, en renversant de fond en comble la ville et le sanctuaire, un petit nombre d'années après que le Christ eut été retranché du nombre des vivans, en mourant sur la croix.

Il était prédit qu'il opérerait de grands et bienfaisans miracles; que les yeux des aveugles seraient ouverts, et les oreilles des sourds débouchées; que le boiteux sauterait comme le chevreau, et que la langue du muet se délierait en cantiques d'actions de grâce (1). Et l'on sait aussi que tout cela a été complètement rempli par les miracles de Jésus-Christ, à la voix duquel les aveugles virent, les boiteux marchèrent et les sourds entendirent (2).

(1) Isaïe, XXXV, 5.

(2) Isaïe, LIII, dans tout le cours de sa prophétie, et Daniel, IX, 26.



Il était prédit qu'il mourrait d'une mort violente; qu'il serait blessé pour nos transgressions, et brisé pour nos iniquités; que le châtement, au prix duquel nous obtiendrions la paix et la réconciliation, tomberait sur sa tête, et que nous serions guéris par ses meurtrissures; qu'enfin Dieu déposerait sur sa tête les péchés de nous tous (1). Ce qui fut exactement rempli par les souffrances du Christ, « lorsqu'il donna sa vie pour nos péchés », et que l'on vit mourir le juste pour l'injuste, afin qu'il pût nous ramener à Dieu.

Il était prédit que ce serait à lui à rassembler le troupeau de son peuple; que Dieu lui donnerait les nations idolâtres pour héritage et les parties les plus reculées de la terre pour sa possession (2); ce qui fut ponctuellement accompli par le merveilleux succès de l'Evangile et sa propagation dans tout l'univers.

Enfin, un grand nombre de détails et de petites circonstances relatives au grand libérateur et au rédempteur à venir, avaient été annoncés long-tems à l'avance par les Pro-

---

(1) I<sup>re</sup>. de S. Pierre, III, 18.

(2) Psaume II, 8.

phètes , toujours pleins de lui et le voyant partout.

Par exemple, qu'il naîtrait d'une vierge; qu'il sortirait de la tribu de Juda et de la semence de David; qu'il serait mis au monde dans la ville de Bethléem; qu'il offrirait à tous les yeux un homme de douleurs et familiarisé avec la peine; qu'il serait vendu pour trente pièces d'argent; qu'il serait fouetté, souffleté et qu'on lui cracherait à la figure; qu'on le compterait et réputerait au nombre des malfaiteurs (c'est-à-dire qu'il serait crucifié, comme il le fut, entre deux larrons); qu'on lui donnerait à boire du fiel et du vinaigre; que ceux qui le verraient pendu au bois de la croix insulteraient à sa personne ainsi qu'à sa confiance en Dieu, dont il espérait sa délivrance; que des soldats tireraient au sort ses vêtemens partagés en divers lots; qu'il serait déposé dans la tombe d'un riche, et qu'il s'en releverait en ressuscitant sans avoir vu la corruption (1). On sait assez que toutes

---

(1) Isaïe , VII, 14; Michée , V; Zacharie , IX, 9; Isaïe , LIII, 3; Zacharie , IX, 12; Isaïe , I, 6; Isaïe ,

ces circonstances avaient été annoncées d'avance dans les écrits des prophètes, et qu'elles ont été accomplies avec la plus grande exactitude possible dans la personne de Jésus-Christ.

Que dirons-nous maintenant à la vue de l'exécution de toutes ces choses? Il y a ici plus d'une vingtaine de particularités toutes différentes, et dont plusieurs mêmes sont d'une nature fort extraordinaire, qui ont été prédites 700 ans avant la naissance de Notre Sauveur, et qui pourtant devaient toutes se vérifier et se réunir en sa personne, comme elles s'y sont vérifiées et réunies en effet. N'est-ce pas là une chose vraiment extraordinaire? Il n'y a que trois suppositions que l'on puisse faire à cet égard, ou cela fut le résultat d'une coïncidence purement fortuite, due toute entière aux chances et au hasard, ou ces prophéties ne furent écrites qu'après l'événement, ou enfin ce furent des prédictions réelles, faites et publiées un grand nombre d'années avant que ces événemens se réa-

---

LIII, 12; Psaume LXIX, 22; Psaume XXIV, 7, 18; Isaïe, LIII, 9; Psaume XVI, 10.

lisassent, et qui toutes ont reçu leur accomplissement en Jésus-Christ. Qu'une personne quelconque adresse par hasard si juste sur tant de choses, lesquelles toutes se trouveront vraies, et se trouveront l'être sur le compte d'une seule et même personne, quoique plusieurs de ces particularités fussent de nature à ne pas avoir lieu, selon toute apparence, même *séparément*, et dont la majeure partie n'avait jamais encore eu lieu *séparément pour aucune personne que ce fût*; c'est là, j'ose le dire avec confiance, ce qui excède toutes les bornes de la crédibilité et toutes les facultés de l'esprit de conjecture et de calcul.

Que ces prophéties n'ont pas été écrites ou publiées après que l'événement qu'elles annonçaient avait été réalisé, c'est ce qui est la chose la plus certaine, car elles se trouvent consignées dans des livres qui existaient longtemps avant que ces choses arrivassent, c'est-à-dire dans les livres qui composent l'Ancien Testament; et les Juifs, les plus mortels ennemis du Christ et de sa religion, reconnaissent eux-mêmes, que ces prophéties existaient dans les livres dont on vient de parler, exactement telles que nous les y voyons  
aujourd'hui,

aujourd'hui , plusieurs centaines d'années avant que le Christ vint au monde.

Ces livres mêmes étaient confiés à leur garde , à la garde de nos adversaires qui sûrement n'auraient pas manqué de prendre les précautions nécessaires pour empêcher qu'on n'y glissât frauduleusement quelque chose de favorable au Christ. Les Juifs étaient nos bibliothécaires , les prophéties se trouvaient déposées entre leurs mains , et on les y lit dans toutes les copies qu'ils ont de l'Ancien Testament , pareilles à celles que nous possédons. Ils ont fait de nombreuses tentatives pour en donner une explication toute différente de la nôtre , mais au moins n'ont-ils jamais révoqué en doute leur authenticité.

Il ne reste donc plus que la troisième et dernière hypothèse , que ce sont des prédications réelles toutes convergeant sur Notre Seigneur comme vers leur centre , n'ayant rapport qu'à lui seul uniquement , et publiées plusieurs siècles avant sa naissance. Comme il n'y a que Dieu qui ait la prescience des événemens , il s'en suit que ces prophéties doivent nécessairement être venues de lui ; et elles montrent , par une conséquence également



## 194 DE LA RÉVÉLATION.

nécessaire, que le Christ était le personnage qu'il avait prédéterminé depuis long-tems d'envoyer dans le monde pour y être le grand libérateur, le rédempteur et le sauveur du genre humain.

## PROPOSITION X.

*Les prophéties faites par Notre-Sauveur lui-même prouvent qu'il avait cette prescience des événemens à venir qui n'appartient qu'à Dieu seul, ou à ceux qui sont inspirés de lui.*

LE Christ annonça, d'une manière très-particulière et à différentes reprises, sa propre mort et les circonstances qui l'accompagneraient; que le Prince des Prêtres et les Scribes le condamneraient à mourir et le livreraient aux Gentils, c'est-à-dire au Gouverneur Ponce Pilate et aux soldats romains, pour qu'ils le baffouassent, le battissent de verges et le missent en croix; qu'il serait amené entre leurs mains par trahison; que Judas Iscariote était celui qui devait le trahir; que tous ses disciples l'abandonneraient pour prendre la fuite, et que Pierre en particulier le renierait trois fois en une seule nuit. Il prédit de plus qu'il ressusciterait le troisième jour; qu'après son ascension au Ciel, il en-

verrait sur ses Apôtres son Saint-Esprit ; qu'il les mettrait en état d'opérer un grand nombre de miracles. Il prédit également un grand nombre de particularités relatives au succès futur de l'Evangile, ainsi que ce qui arriverait à quelques-uns de ses Disciples. Il leur annonça quelle opposition et quelle persécution ils auraient à combattre et à vaincre pendant qu'ils prêcheraient sa doctrine. Il particularisa le genre de mort dont mourrait Pierre, et voulut que S. Jean survécût, comme il le fit, à la destruction de Jérusalem. Il prédit que nonobstant les oppositions et les persécutions de tout genre, l'Evangile aurait un tel succès, qu'il se répandrait dans tout l'univers. Enfin, il annonça le sac de Jérusalem avec des circonstances si particulières et des détails si minutieux, qu'on trouve aux XXIV<sup>e</sup>. chapitre de S. Mathieu, XIII<sup>e</sup>. de S. Marc et XXI<sup>e</sup>. de S. Luc, que personne des gens qui lisent la description de cet événement dans les historiens du tems, ne peut douter le moins du monde de la divine prescience de Notre-Sauveur. Nous avons un narré fort authentique, très-exact et très-détaillé du siège de cette ville par les Ro-

main, qui nous a été transmis par Joseph , historien juif contemporain ; et la description qu'il nous fait de cette épouvantable calamité , correspond si parfaitement avec la prophétie de Notre-Sauveur , que l'on serait tenté de croire , si l'on ne savait positivement le contraire , que ce morceau a été écrit par un chrétien , précisément pour mieux faire ressortir la prédiction. Ce pouvoir de prédire les événemens futurs est une preuve évidente et claire que le Christ venait de la part de Dieu , et qu'il en avait reçu cette connaissance anticipée de l'avenir.

## PROPOSITION XI.

*Les miracles faits par Notre-Seigneur démontrent qu'il était doué d'une puissance divine.*

QUOIQUE les propositions précédentes contiennent des preuves infiniment convaincantes de la divine mission du Christ, ainsi que de la divine autorité de sa religion, il faut avouer néanmoins que le plus irrécusable de tous les témoignages à cet égard, est celui qui résulte des miracles étonnans et bien attestés, par lesquels il a fait l'ouverture de son ministère et l'a terminé. Il guérit les maladies les plus invétérées; il fit marcher les boiteux; il ouvrit les yeux des aveugles et les oreilles des sourds; il chassa les démons; il marcha sur les flots; il nourrit cinq mille hommes avec quelques morceaux de pain et quelques poissons: enfin, il rappela des morts à la vie. Ces miracles furent tous opérés à la face du jour, à la vue d'une multitude de témoins à qui l'on ne pouvait



en imposer sur des choses qu'ils voyaient clairement de leurs propres yeux , de témoins qui avaient la faculté de les vérifier autant qu'ils le trouvaient bon , et qui les examinèrent en effet plusieurs fois avec la plus grande exactitude , et même l'intention de les trouver faux , pour peu qu'ils eussent prêté matière au doute , comme on le voit dans l'exemple très-remarquable de l'aveugle guéri par Notre-Seigneur , au neuvième chapitre de S. Jean , fait que je recommande plus particulièrement à la sérieuse attention de mes lecteurs.

Je conviendrai que les miracles étant des faits très-rares et extraordinaires , exigent que les témoignages que l'on produit en leur faveur , soient d'un grand poids ; d'un beaucoup plus grand poids , il faut l'avouer , que ceux dont on appuie les événemens ordinaires dont l'Histoire nous transmet le souvenir : aussi les miracles de Jésus-Christ ont-ils ce témoignage d'une force extraordinaire pour les soutenir ; témoignage d'une force telle qu'il serait impossible de produire d'exemple où elle ait été égalée ; témoignage tellement compétent enfin , pour suffire à démontrer

la réalité du plus grand miracle qui ait jamais été exécuté.

Indépendamment d'une foule d'autres personnes qui furent témoins oculaires de ces miracles, auxquels ils rendirent hommage en se convertissant, d'après la conviction opérée en eux, il y eut douze hommes surnommés Apôtres, simples, honnêtes, candides et sans préjugés, que Notre-Seigneur choisit pour l'accompagner incessamment, et être ses amis, qui se trouvaient toujours autour de sa personne, qui suivaient ses pas dans tous ses voyages, entendaient tous ses discours, voyaient tous ses miracles, et assistèrent enfin à toutes les différentes scènes de sa vie, de sa mort et de sa résurrection, jusqu'au moment où il monta au Ciel. Ces hommes étaient parfaitement en état de juger si les œuvres qu'ils virent faire à leur maître étaient ou non des miracles réels; ils pouvaient assurément bien dire si quelqu'un qu'ils avaient connu pendant toute sa vie dans l'état de cécité, avait soudainement recouvré la vue par l'intervention de Notre-Sauveur, qui s'était borné pour cette cure merveilleuse à prononcer un mot, ou à lui toucher les yeux :

ils pouvaient encore dire si on l'avait vu ou non marcher en plein jour sur les flots d'une mer agitée , sans y enfoncer et sans aucun soutien visible ; si un homme appelé Lazare , qu'ils connaissaient tous parfaitement , et qu'ils savaient être mort et enseveli depuis quatre jours , avait été rappelé ou non à la vie uniquement par ces mots du Sauveur : *Lazare , sors du tombeau.*

Dans ces faits comme dans d'autres de ce genre , il était impossible qu'ils fussent trompés. Or ils affirment avoir vu de leurs propres yeux exécuter par lui les miracles dont on vient de parler , et d'autres non moins étonnans. Par l'effet de ces prodiges , de juifs qu'ils étaient , imbus des plus forts préjugés contre le Christ et son aparence extérieure qui offrait un aspect tout différent de ce qu'ils attendaient du Messie , ils devinrent ses disciples ; une fois ainsi convertis , et après avoir assuré la vérité de ses miracles et de sa résurrection , ils supportèrent pendant une longue suite d'années les travaux les plus pénibles , les peines , la persécution et les souffrances les plus terribles auxquels la nature humaine puisse se voir exposée ; et enfin ils scellèrent

leur foi par la mort la plus cruelle et la plus douloureuse : toutes choses auxquelles ils auraient pu facilement se soustraire, en consentant seulement à dire *que le Christ n'était pas le fils de Dieu*, qu'il n'avait jamais fait aucun miracle, et n'était pas ressuscité d'entre les morts. C'est pourtant ce qu'ils refusèrent de dire, et ils préférèrent la mort à ce désaveu (1).

Ne voit-on pas là-dedans la preuve la plus forte de leur sincérité et de la réalité des miracles de Jésus-Christ que la nature humaine et les témoignages humains soient capables de fournir ? La déposition unanime et non contredite de douze témoins de ce genre, est, suivant toutes les règles des enquêtes judiciaires, plus que suffisante pour établir la vérité de quelque fait que ce soit au monde, tout extraordinaire, tout miraculeux qu'il puisse être.

---

(1) Jamais personne n'a sacrifié sa vie pour l'honneur de Jupiter, de Neptune ou d'Apollon. Mais combien d'hommes ont scellé leur témoignage en faveur de la Religion Chrétienne de leur sang !  
Beattie, V, 11.

S'il eut été fait à ces hommes des offres séduisantes ; si on les eut gagnés comme les sectateurs de Mahomet, en leur permettant de se livrer aux plaisirs des sens ; ou , s'ils eussent été corrompus comme Judas Iscariote, par l'appât d'une somme d'argent , personne ne serait bien étonné qu'ils eussent persisté , du moins pour un tems , dans une imposture préméditée. Mais quand nous savons qu'au lieu de les attirer par aucun de ces moyens entraînants , leur maître les a toujours prévenus , et eux-mêmes ont bientôt éprouvé qu'il n'y avait rien à gagner pour eux , et au contraire, tout à perdre dans ce monde en embrassant le Christianisme ; il est entièrement impossible d'expliquer comment, ou pour mieux dire, pourquoi ces hommes ont embrassé cette religion autrement que par la conviction de sa vérité , sur laquelle les miracles qu'ils lui avaient vu faire , ne leur laissaient plus aucun doute. Et dans le fait , il faudrait qu'ils eussent été tout-à-fait fous de courir volontairement au-devant de tant de misère, et de se livrer à une mort aussi certaine que l'était celle qui les attendait , pour affirmer que des choses qu'ils



savaient être fausses , étaient vraies ; d'autant plus d'ailleurs qu'ils étaient menacés par la religion même dans laquelle ils avaient été nourris , d'être punis très-sévèrement dans un autre monde aussi bien que dans celui-ci , pour avoir été les agens d'une fraude si coupable ? Voit-on ordinairement les hommes jouer avec leur félicité , la risquer de gaité de cœur , ainsi que leur vie , et appeler sur leurs têtes les maux les plus redoutables , sans aucun motif raisonnable ou spécieux , et sans qu'ils en puissent tirer aucun lucre , avantage , crédit ou plaisir ? Avons-nous jamais entendu citer rien d'approchant ? Y a-t-il jamais eu une douzaine d'hommes , surtout de gens dignes de quelque confiance , et ayant une sorte de caractère , qui se soient mis dans la tête d'assurer qu'une certaine personne de leur canton avait rappelé un mort à la vie , tandis qu'ils savaient positivement que rien de semblable n'avait eu lieu ; et de plus , les a-t-on vu se livrer d'un concert unanime à la mort plutôt que de rétracter leur mensonge ? Non , rien de pareil n'a jamais eu lieu depuis le commencement du monde. Cela est contraire à toute *expérience* et à

toute crédibilité , et serait en lui-même un plus grand miracle qu'aucun de ceux dont il est parlé dans l'Evangile.

Il est donc certain , autant que peut l'être aucune chose qui dépende d'un témoignage humain , que des miracles réels ont été opérés par Jésus-Christ , et que comme des miracles ne peuvent être faits que par la puissance de Dieu , il est également certain que le Christ et sa religion , ont tiré leur origine de Dieu (1).

---

(1) Voyez sur les marques claires et évidentes de distinction entre les miracles réels de l'Evangile , et les prétendus miracles du paganisme ainsi que du papisme , le *Criticum* de l'Evêque Douglas , et les *Observations de main de maître* du Docteur Paley , dans son *Examen des témoignages en faveur du Christianisme* , Proposit. I<sup>re</sup>. , chap. II , tome I , pag. 329.

NOTA. On voit assez que c'est un protestant qui parle , et cela nous a paru sans danger pour les catholiques instruits et bien affermis dans leur foi , qui sauront toujours le réfuter victorieusement. Nous n'avons donc pas cru devoir être infidèles au texte , en supprimant ce reproche où l'auteur confond assez maladroitement l'idolâtrie et la re-

## 206 DE LA RÉVÉLATION

ligion catholique. Cette dernière fait preuve de tolérance, en admettant tout ce qui vient de bon, même de la part de ses ennemis, et c'est ce qui nous a déterminé à traduire cet ouvrage, excellent d'ailleurs quant au fonds.

## PROPOSITION XII.

*La résurrection de Notre-Seigneur d'entre les morts est un fait pleinement prouvé par les témoignages les plus irrécusables ; elle est le sceau et la confirmation de sa divinité et de la vérité de sa religion.*

LA résurrection de Jésus Christ étant un de ces miracles qui sont rapportés dans l'Evangile, sa certitude est, au fait, déjà prouvée par ce que l'on déjà avancé dans l'article précédent, relativement à ces miracles. Mais c'est en même tems un événement si singulier de sa nature, et d'une importance tellement infinie, j'ose le dire, dans ses conséquences, qu'il mérite bien de devenir le sujet d'une proposition particulièrement consacrée à l'établir.

Après le crucifiement de Notre-Sauveur, Joseph d'Arimathie, nous dit le Nouveau Testament, déposa le corps dans le tombeau qu'il s'était fait tailler pour lui-même dans

## 208 DE LA RÉVÉLATION

le roc , et fit rouler une grosse pierre devant l'ouverture du sépulcre ; les Juifs , pour se garantir de toute fraude de la part des Disciples de Jésus , demandèrent eux-mêmes au Gouverneur romain Ponce-Pilate , de faire placer des soldats devant le tombeau , de crainte , lui dirent-ils , qu'on ne vienne enlever son corps pendant la nuit. Pilate leur répondit : « Vous avez une garde , faites » comme vous le jugerez à propos ; et assurez- » vous comme vous le pourrez (1). » L'Evangéliste passe ensuite au récit du grand événement de la résurrection , et il le fait avec cette ingénuité et cette simplicité naturelle aux historiens sacrés , et qui les caractérisent si bien en imprimant à ce qui sort de leur plume tous les traits de la sincérité et de la vérité.

« A la fin du sabbath , et comme le premier jour de la semaine commençait à poindre , Marie-Magdelaine et l'autre Marie vinrent pour visiter le sépulcre ; et voilà qu'il se fit tout d'un coup un grand tremblement de terre , car un Ange du Sei-

---

(1) S. Mathieu , XXVII , 65 , 66.



» gneur descendit du Ciel et vint renverser  
» la pierre qui fermait le sépulcre, et s'assit  
» dessus ; son visage était brillant comme  
» un éclair , et ses vêtemens blancs comme la  
» neige : les gardes en furent tellement saisis  
» de frayeur , qu'ils devinrent comme morts :  
» mais l'Ange s'adressant aux femmes , leur  
» dit : pour vous , ne craignez point , car je  
» sais que vous cherchez Jésus , qui a été cru-  
» cifié ; il n'est point ici , car il est ressuscité  
» comme il l'avait dit : venez , et voyez le  
» lieu où le Seigneur avait été mis : et hâtez-  
» vous d'aller dire à ses Disciples qu'il est  
» ressuscité ; il sera devant vous en Galilée ;  
» c'est là que vous le verrez ; je vous en  
» avertis auparavant , et elles coururent an-  
» noncer ceci aux Disciples. En même tems  
» Jésus se présenta devant elles , et leur dit :  
» Le salut vous soit donné , et elles s'ap-  
» prochant lui embrassèrent les pieds et  
» l'adorèrent. Alors Jésus leur dit : ne crai-  
» gnez point. Allez dire à mes frères qu'ils  
» aillent en Galilée ; c'est là qu'ils me verront.  
» Pendant qu'elles y allaient , quelques-uns  
» des gardes vinrent à la ville , et rappor-  
» tèrent tout ce qui s'était passé aux Princes

» des Prêtres , qui s'étant assemblés avec les  
 » Sénateurs , et ayant délibéré ensemble ,  
 » donnèrent une grande somme d'argent aux  
 » soldats , en leur disant : dites que ses Dis-  
 » ciples sont venus durant la nuit , et ont  
 » dérobé son corps pendant que vous dor-  
 » miez ; et si le Gouverneur vient à le savoir ,  
 » nous l'appaiserons , et nous vous mettrons  
 » en sûreté. Les soldats ayant reçu cet ar-  
 » gent , firent ce qu'on leur avait dit , et ce  
 » bruit qu'ils répandirent dure encore au-  
 » jourd'hui parmi les Juifs (1). »

C'est ainsi que S. Mathieu nous raconte ce fait merveilleux, et il nous en donne non-seulement son propre récit , mais encore celui que les Princes des Prêtres et les chefs des Juifs faisaient circuler pour le contredire. Nous avons donc sous les yeux exposé avec franchise les deux différentes manières de représenter cet événement , adoptées l'une par les amis , l'autre par les ennemis du Christ ; la première assurant que ce fut une résurrection réelle ; la seconde , qu'il n'y eut que de la fraude ; et c'est entre ces deux opinions

---

(1) S. Math. , XXVIII, 1, 16.

que nous avons à choisir, car il n'y a jamais eu de troisième version, du moins qui soit venue à notre connaissance.

On convient des deux côtés d'un point important, savoir, que le corps ne fut pas retrouvé dans le tombeau. Il avait disparu. Mais par quels moyens ? voilà ce qu'il faut éclaircir. Les soldats dirent « que ses Disciples avoient profité de la nuit pour venir le leur dérober, tandis qu'ils dormaient. » Mais il n'est pas trop aisé de concevoir comment des soldats peuvent donner leur témoignage sur des choses qui, de leur propre aveu, se sont passées tandis qu'ils étaient ensevelis dans un profond sommeil. Certes, ils ne pouvaient pas dire comment ni par qui le corps avait été enlevé. Est-il croyable pour quelqu'un qui connaît l'extrême sévérité de la discipline militaire chez les Romains, que si ces soldats se fussent réellement endormis à leur poste, ils eussent osé en faire l'aveu. Une mort inévitable attendait le soldat romain en pareil cas. Rien ne pouvait donc avoir déterminé ceux-ci à faire une semblable déclaration que l'assurance que les Princes des Prêtres leur avoient donnée de l'impunité et d'une récompense. Preuve cer-

taine qu'ils avaient été corrompus par eux, et que c'était une histoire concertée avec le chef de ces soldats.

Mais nous irons plus loin. Supposons cette histoire vraie ; qu'est-ce que les Disciples de Jésus pouvaient faire d'un corps mort, quel parti en pouvaient-ils tirer ? Certes, il ne pouvait servir à leur prouver à eux-mêmes, non plus qu'aux autres, que leur maître fut ressuscité d'entre les morts. C'eût été au contraire une preuve visible et persuasive de la chose opposée à celle qu'ils soutenaient. Cela devait les convaincre que ce Jésus, au lieu d'être le grand libérateur qu'ils attendaient, n'était qu'un imposteur qui les avait cruellement trompé. Et pourquoi veut-on qu'ils aient été si jaloux de garder entre leurs mains et d'avoir continuellement sous leurs yeux un cadavre qui détruisait toutes leurs espérances, et leur rappelait à toute heure l'amère et funeste illusion à laquelle ils s'étaient trop livrés ? En bonne foi, cela n'est pas facile à imaginer !

Ainsi, le conte débité par les soldats n'est qu'une imposture, assez grossière même, et assez mal imaginée pour qu'on s'en aper-

çoive dès le premier coup-d'œil ; et il s'ensuit nécessairement que le récit fait par S. Matthieu est véritable , car si le corps avait actuellement disparu ( point reconnu des deux côtés ), et s'il n'avait pas été enlevé par les Disciples , comme nous l'avons déjà prouvé , il ne reste plus que deux suppositions à faire ; ou il avait été soustrait par les Juifs et les Romains , ou il avait été rappelé à la vie par la puissance divine. Si le premier cas avait eu lieu , ce n'aurait pu être que pour produire le cadavre et convaincre ainsi les Disciples d'imposture et de fraude par la confrontation du corps du délit : mais le cadavre *n'a pas été produit* , donc il a été relevé du tombeau et rendu à la vie , ainsi que l'affirme l'Evangile : il ne reste pas d'autre alternative dont on puisse se former une idée.

Que la chose ait eu lieu de cette manière , c'est ce qui est prouvé par l'apparition de Notre-Sauveur après sa résurrection , non-seulement aux deux femmes qui s'étaient présentées à son tombeau , mais aux deux Disciples allant à Emmaüs , à d'autres , rassemblés en deux différentes fois , et à tous ses Apôtres , ainsi qu'à plus de cinq cents fidèles



réunis en une seule ; il ne se contenta pas de leur apparaître , il leur parla et mangea même avec eux ; il leur montra ses mains et ses pieds , et les leur fit même toucher ; il eut avec eux plusieurs entretiens assez étendus , et enfin monta au Ciel en leur présence.

C'était là des choses dont les hommes les plus simples et les plus ignorans pouvaient juger : ils ne pouvaient se tromper sur un objet qu'ils connaissaient parfaitement , et qui se présentait à tous leurs sens à la fois.

Mais il y a une autre preuve , la plus décisive de toutes , naissant de leur propre conduite , et qui démontre qu'ils étaient parfaitement convaincus de la résurrection de Notre-Seigneur.

Il paraît que les Apôtres étaient bien éloignés d'être des hommes naturellement courageux et d'un caractère ferme. On nous dit dans le Nouveau Testament que lorsque les soldats s'emparèrent de leur maître , ses Disciples l'abandonnèrent et prirent la fuite. Pierre le suivait de loin ; il vint dans une salle du palais du Grand-Prêtre , où les serviteurs se chauffaient ; et comme quelques-

uns des assistans lui eurent reproché d'être un des Disciples de Jésus , il le nia de la manière la plus positive , et même à trois reprises , en se disculpant avec beaucoup de chaleur , et en faisant serment qu'il ne le connaissait pas. Il ne paraît pas qu'aucun de ses Disciples se soit présenté au tribunal pour le défendre ; et quand on le mit en croix , les seules personnes qui osèrent approcher de l'instrument de son supplice , furent sa mère accompagnée de deux ou trois femmes et de l'Apôtre S. Jean. En un mot , tous parurent épouvantés du sort de leur maître , et craindre de reconnaître qu'ils eussent eu avec lui la plus légère liaison ; enfin , absolument hors d'état de faire face aux dangers qui semblaient les menacer. Mais immédiatement après sa résurrection , on leur voit tenir une conduite toute différente. Des plus timides des hommes qu'ils étaient , ils deviennent tout-à-coup les plus courageux et les plus intrépides. Rien ne leur en impose : ils se mettent à prêcher hardiment ce même Jésus que naguères ils avaient abandonné dans ses plus grands malheurs ; et quoique son crucifiement fut encore pour ainsi dire

sous leurs yeux, et qu'ils eussent tous les motifs possibles d'attendre le même supplice ou un de ce genre pour leur propre personne, ils persistent néanmoins à s'avouer ses Disciples, et disent publiquement aux Juifs :  
 » que Dieu avait fait Seigneur et Christ, ou  
 » son Oint, ce même Jésus qu'ils venaient  
 » de crucifier (1). « Quand on les amena devant les chefs et les anciens pour y être interrogés juridiquement au sujet du boiteux qu'ils avaient guéri à la porte du Temple, ils répondirent : « Apprenez donc, vous tous, » ainsi que tout le peuple d'Israël, que c'est » au nom de Jésus-Christ de Nazareth, que » vous avez crucifié, et que Dieu a ressuscité » d'entre les morts, et par lui seul que cet » homme est ici droit devant vous tous. Il » est la pierre que vous, architectes, avez » méprisée et écartée du bâtiment, et qui » est devenue la pierre angulaire; et il n'y » a point de salut en aucun autre, car il » n'existe point d'autre nom sous le Ciel » qui ait été donné aux hommes par lequel

---

(1) Actes des Apôtres, IV, 10, 11, 12.

» nous puissions être sauvés , que celui-là (1). »

Et quand ils furent amenés une seconde fois devant le Conseil , et qu'on leur eut intimé l'ordre de ne plus enseigner au nom de Jésus , leur réponse fut : « Nous devons obéir » à Dieu plutôt qu'aux hommes. » Quoiqu'on les eut réprimandés et menacés de nouveau , et même qu'on les eut frappés , ils ne cessèrent pourtant pas de prêcher Jésus-Christ dans le Temple , et d'enseigner en son nom , et les Apôtres continuèrent de rendre témoignage de la résurrection du Seigneur-Jésus , avec beaucoup de force et d'autorité.

Maintenant , comment expliquerons-nous ce changement aussi soudain qu'étrange dans le caractère et les dispositions , je dirais presque dans le tempérament même des Apôtres ? Admettons pour un instant que le Christ ne soit pas en effet ressuscité et sorti du tombeau , et que son corps , privé de vie , soit demeuré entre les mains de ses Disciples ; croit-on que cela fût bien propre à leur inspirer de l'affection pour leur chef , et du courage pour prêcher une doctrine dont ils

---

(1) Actes des Apôtres , V , 29 , 42 ; et IV , 33.



## 218 DE LA RÉVÉLATION

connaissaient toute la fausseté? Cela n'aurait-il pas, au contraire, augmenté leur *timidité naturelle*, jeté le découragement dans leur âme, éteint tout leur zèle, et rempli leur cœur d'indignation et d'horreur pour l'homme qui les aurait si grossièrement trompés, et les aurait privés, sous de faux prétextes, de tout ce que ce monde pouvait leur offrir de cher et de précieux pour eux? C'est incontestablement ce qui en serait résulté; et il est impossible d'expliquer d'aucune manière satisfaisante le singulier changement qui s'opéra en eux après la mort de leur maître, sans admettre qu'ils étaient pleinement persuadés et avaient eu des preuves convaincantes qu'il était sorti vivant de la tombe.

On nous objectera peut-être que cette persuasion fut moins l'effet d'une évidence irrésistible que d'un enthousiasme qui les fit s'imaginer que quelque fantôme, uniquement le fruit de leur tête échauffée et en délire, était en effet le corps de leur maître rendu à la vie. En un mot, on les transformera en visionnaires; mais rien de plus éloigné de l'enthousiasme que le caractère et la conduite de ces hommes, ainsi que le courage qu'ils manifestaient. Tout



en eux offrait une tranquillité parfaite, de la sagesse, du recueillement et du sang-froid. Ce qui repousse d'ailleurs complètement ce soupçon, c'est que leurs ennemis les plus envenimés ne les ont jamais taxés d'enthousiasme, mais bien d'un crime tout-à-fait incompatible avec ce sentiment impétueux, je veux dire la fraude et le vol, en leur reprochant d'avoir soustrait le corps du Christ du tombeau. Et s'ils l'avaient réellement fait, si ce corps privé de vie eût été sous leurs yeux, peut-on supposer aucun degré d'enthousiasme, à moins qu'il n'allât jusqu'à la folie (ce qui n'a jamais été allégué contre eux), qui les fit s'abuser au point de prendre un cadavre pour un homme vivant, qu'ils voyaient et touchaient, et avec lequel ils conversaient. Certes, il n'y a jamais eu au monde d'enthousiasme de cette force!

La résurrection de Notre-Seigneur étant ainsi établie sur les bases les plus inébranlables, cela nous fournit une preuve sans réplique de la légitimité des prétentions de Notre-Sauveur, et par conséquent de la vérité de sa religion. Car s'il n'eût pas été ce qu'il prétendait être, le Fils de Dieu.

il est impossible que Dieu eût permis qu'il ressuscitât d'entre les morts, et qu'il eût par là donné sa sanction à une imposture; mais puisqu'il le rendit effectivement à la vie, il mit par cela même son sceau à la divinité que le Christ s'attribuait, et le reconnut de la manière la plus solennelle et la plus authentique pour être « son fils bien-aimé, en qui il avait mis toutes ses complaisances (1). »

Et cette preuve de la divine mission de Notre-Seigneur est de la plus haute importance, en ce que Notre-Sauveur s'en est prévalu lui-même, comme du grand témoignage destiné à démontrer qu'il avait été envoyé du Ciel pour instruire et pour racheter le genre humain. En effet, lorsqu'il chassa du Temple ceux qui le profanaient par leur trafic, et que les Juifs lui demandèrent un signe, c'est-à-dire, une preuve miraculeuse qu'il avait autorisation de Dieu même pour en agir ainsi, sa réponse fut : « Détruisez ce Temple ( voulant dire son corps auquel il faisait allusion ), et dans trois jours je le rebâtirai. »

---

(1) S. Math. III, 17.

En conséquence, lorsqu'il fut ressuscité d'entre les morts, ses Disciples se rappelèrent qu'il leur avait tenu ce langage, et ils crurent aux Ecritures et à la parole que Jésus avait dite (1). Eux-mêmes renvoyaient constamment à la résurrection de préférence à toute autre preuve, et comme à la grande base sur laquelle ils asseyaient leur foi.

Leur motif pour le faire était, peut-être, que ce grand événement renfermait à-la-fois en lui-même la double preuve du miracle et de la prophétie; c'était certainement une des plus merveilleuses manifestations de la puissance divine qui pût être offerte à l'attention du genre humain; et c'était en même tems l'accomplissement des deux prophéties les plus remarquables; je veux dire celle de Notre-Sauveur lui-même, dont nous avons fait mention plus haut, et la prophétie bien connue du roi David, que S. Pierre applique expressément à la résurrection du Christ: « Tu ne laisseras pas mon » âme dans l'enfer, et tu ne souffriras pas

---

(1) S. Jean, II, 22.

» non plus que ton Sanctifié éprouvé la corruption (1). »

---

(1) Psaume XVI, 10 ; Actes des Apôtres, II, 27. Je renverrai mes lecteurs, au sujet de la résurrection du Christ, au Docteur Paley, vol. II, p. 209, ainsi qu'à la conclusion de son ouvrage : il me semble y offrir au lecteur sans préjugé, des raisonnemens d'une force irrésistible.

## CONCLUSION.

TELLES sont les principales preuves de la vérité de la Religion Chrétienne. Sans doute on pourrait en apporter encore une foule d'autres d'une nature très-satisfaisante ; mais il me semble que celles que j'ai établies suffisent pour produire cette démonstration sur laquelle l'esprit aime à se reposer.

Et si nous les réunissons toutes sous un seul point de vue , si nous considérons la déplorable ignorance et l'inconcevable dépravation où était tombé le monde idolâtre avant la naissance de Jésus-Christ , et qui rendirent une intervention divine indispensablement nécessaire , et par cela même extrêmement probable ; l'apparition du Christ sur la terre à l'époque précise où le besoin de sa présence se faisait le plus sentir , et à laquelle une attente générale était répandue partout l'Orient , que quelque grand et extraordinaire personnage ne tarderait pas à venir au monde , l'incomparable supériorité du caractère moral de Notre-Seigneur , laissant à une si prodigieuse distance derrière lui tout autre instituteur



moral; le calme, l'égalité d'âme, la dignité, l'intégrité, la pureté, la sainteté de ses mœurs, qui ne furent jamais souillées de la plus légère tache, qualités qui excluent toute idée d'enthousiasme ou d'imposture avec lesquelles elles sont absolument incompatibles; la sublimité et l'importance de ses doctrines, la sagesse consommée et la pureté parfaite de ses préceptes moraux, dépassant de beaucoup ce qu'auraient pu suggérer ses facultés naturelles à un homme né dans une des plus humbles situations de la vie, et dans un coin obscur et reculé du monde, sans savoir, sans éducation, sans connaissance des langues ni des livres; les progrès étonnans et rapides qu'a faits sa religion dans un très-court espace de tems, en pénétrant dans la presque totalité des contrées de l'Orient, par ses seuls efforts et ceux d'un petit nombre de pauvres pêcheurs, sans lettres, malgré l'opposition de toutes les puissances humaines, de l'opinion publique, de l'érudition, de la philosophie, des vices régnans, des préjugés accrédités et des superstitions de l'univers; le contraste frappant et complet dans tous les points essentiels entre le caractère et la religion du Christ,

et le caractère et la religion de Mahomet, se trouvant exactement tel qu'il devait être entre la vérité et la fausseté; la description détaillée de toutes les circonstances les plus importantes de sa naissance, de sa vie, de ses souffrances, de sa mort et de sa résurrection, donnée par les anciens Prophètes plusieurs centaines d'années avant qu'il vînt au monde, et exactement remplie en lui et en lui seul, qu'elle désignait comme le Messie des Juifs et le Rédempteur du genre humain; les diverses prédictions émanées de Jésus-Christ lui-même, qui toutes reçurent leur accomplissement ponctuel, et plus particulièrement encore que toute autre, la destruction de Jérusalem par les Romains; les nombreux et surprenans miracles opérés par Jésus à la face du jour et devant des milliers de spectateurs, miracles dont la réalité se trouve établie par des multitudes de témoins sans reproches, qui n'ont pas hésité de sceller leur témoignage de leur sang, et a été reconnue même par les ennemis les plus anciens et les plus acharnés qu'ait jamais eus l'Evangile; enfin, pour couronner le tout, le plus étonnant et le plus authentique de tous les miracles, la résur-

rection de Notre-Seigneur , qui fut le sceau et la confirmation de son origine vraiment divine , ainsi que de sa religion ; si l'on rassemble cette foule de divers témoignages pour en former un seul faisceau , et qu'on les pèse dans une balance impartiale , il paraîtra presque hors du pouvoir d'une âme franche et ingénue de résister à l'impression que doivent faire sur elle leurs forces réunies. Si , dis-je , une combinaison d'évidences telles que celles que l'on vient d'exposer , se trouve insuffisante pour satisfaire un homme animé d'intentions pures , et qui cherche de bonne foi la vérité , il est désormais impossible que l'existence d'aucun événement ayant eu lieu dans les tems passés , et dont nous n'avons pas été témoins oculaires , soit susceptible d'être prouvée par aucune espèce quelconque de témoignage ! et l'on peut affirmer , en toute sûreté , qu'on ne saurait produire d'exemple d'un seul fait ou événement que l'on prétende être arrivé dans les siècles antérieurs , et qui ait été établi par des témoignages et des preuves pareils à ceux sur lesquels repose l'authenticité de la Révélation chrétienne , lequel se soit ensuite trouvé être faux ! Nous

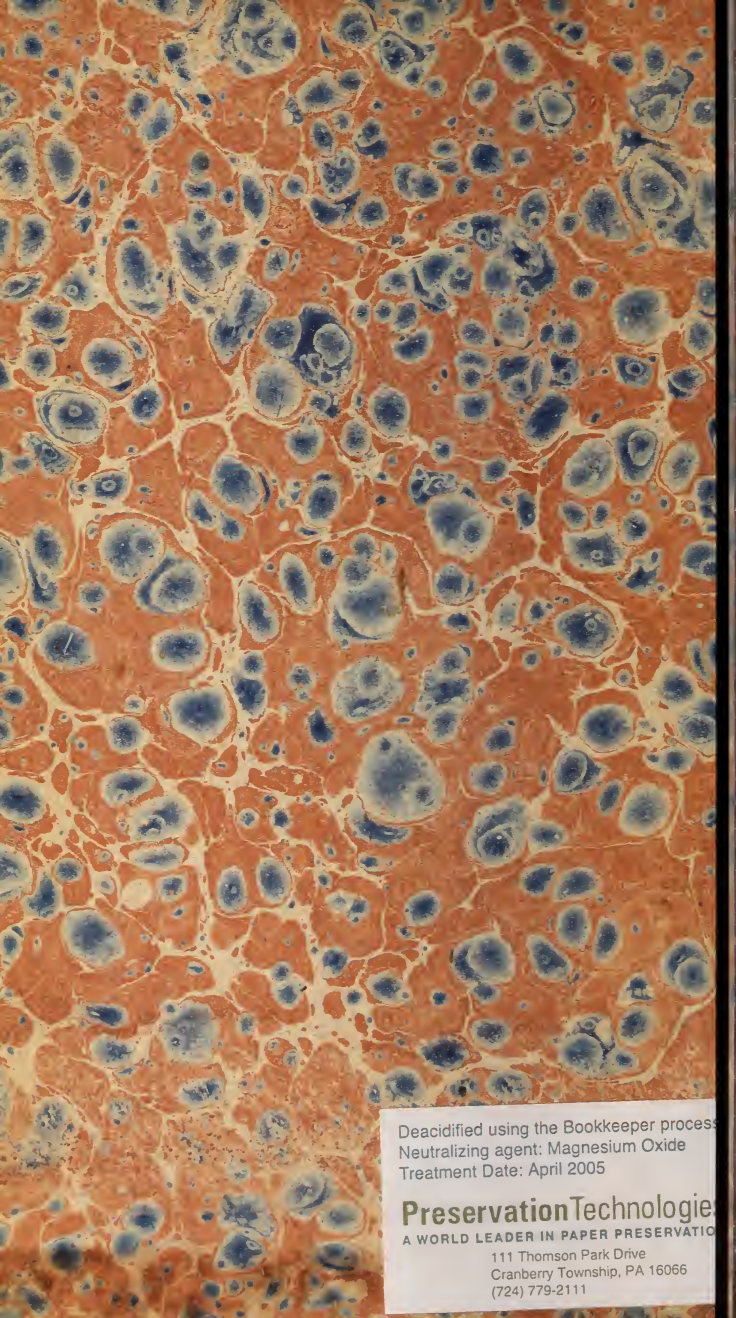
portons hardiment aux ennemis de notre Foi le défi de présenter, s'ils le peuvent, un exemple de ce genre ; et si, au contraire, ils ne le peuvent (comme nous en sommes bien sûrs), nous avons le droit de leur dire : qu'une religion appuyée par un aussi nombreux concours de preuves doit nécessairement être véritable, et que tous les hommes qui ont la prétention de ne se rendre qu'à la force du raisonnement et des preuves, sont tenus, sous peine d'enfreindre les obligations les plus sacrées, d'admettre la religion du Christ comme une révélation venant réellement de Dieu.

FIN.

DEC. 6, 1867.



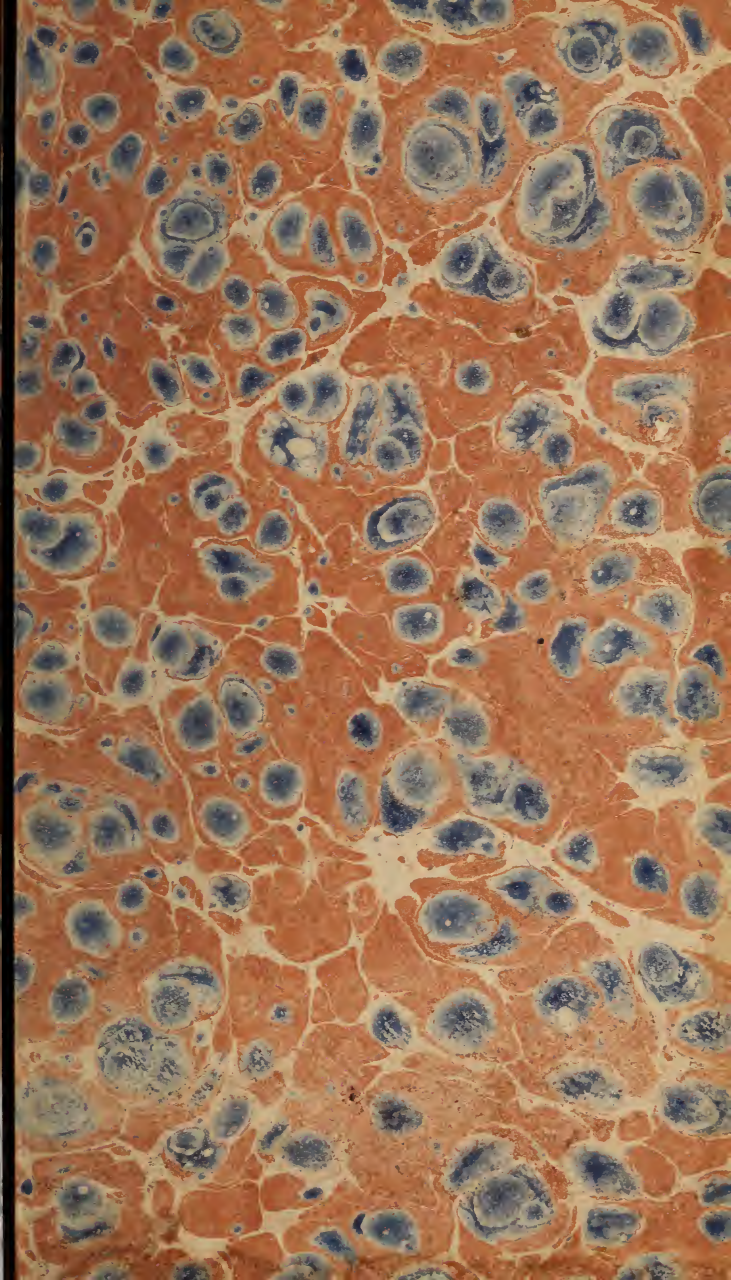
BR  
120



Deacidified using the Bookkeeper process  
Neutralizing agent: Magnesium Oxide  
Treatment Date: April 2005

**Preservation Technologies**  
A WORLD LEADER IN PAPER PRESERVATION

111 Thomson Park Drive  
Cranberry Township, PA 16066  
(724) 779-2111





LIBRARY OF CONGRESS



0 014 085 031 7

